Henri-Paul BERGERON, c.s.c.
[1911-1987]

(1938)

Le Frère André

de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph

4e édition revue et mise à jour.
125e mille

Un document produit en version numérique par Jean-Marie Tremblay, bénévole,
Professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi
Page web. Courriel: jean-marie_tremblay@uqac.ca
Site web pédagogique : http://jmt-sociologue.uqac.ca/

Dans le cadre de: "Les classiques des sciences sociales"
Une bibliothèque numérique fondée et dirigée par Jean-Marie Tremblay,
professeur de sociologie au Cégep de Chicoutimi
Site web: http://classiques.uqac.ca/

Une collection développée en collaboration avec la Bibliothèque
Paul-Émile-Boulet de l'Université du Québec à Chicoutimi
Site web: http://bibliotheque.uqac.ca/

Politique d'utilisation de la bibliothèque des Classiques

Toute reproduction et rediffusion de nos fichiers est interdite, même avec la mention de leur provenance, sans l'autorisation formelle, écrite, du fondateur des Classiques des sciences sociales, Jean-Marie Tremblay, sociologue.

Les fichiers des Classiques des sciences sociales ne peuvent sans autorisation formelle:

- être hébergés (en fichier ou page web, en totalité ou en partie) sur un serveur autre que celui des Classiques.
- servir de base de travail à un autre fichier modifié ensuite par tout autre moyen (couleur, police, mise en page, extraits, support, etc...),

Les fichiers (.html, .doc, .pdf, .rtf, .jpg, .gif) disponibles sur le site Les Classiques des sciences sociales sont la propriété des **Classiques des sciences sociales**, un organisme à but non lucratif composé exclusivement de bénévoles.

Ils sont disponibles pour une utilisation intellectuelle et personnelle et, en aucun cas, commerciale. Toute utilisation à des fins commerciales des fichiers sur ce site est strictement interdite et toute rediffusion est également strictement interdite.

L'accès à notre travail est libre et gratuit à tous les utilisateurs. C'est notre mission.

Jean-Marie Tremblay, sociologue
Fondateur et Président-directeur général,
LES CLASSIQUES DES SCIENCES SOCIALES.

Cette édition électronique a été réalisée par Jean-Marie Tremblay, sociologue, bénévole, professeur associé, Université du Québec à Chicoutimi, à partir de :

Henri-Paul BERGERON [1911-1987]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

Montréal : L'Oratoire Saint-Joseph, 1938, 4e édition revue et mise à jour, 192 pp. 125e mille.

Au nom de l'Oratoire Saint-Joseph, détenteur des droits d'auteur, Mme Élaine Mayrand, directrice des Communications, nous a accordé le 25 novembre 2016 l'autorisation de diffuser en accès libre à tous ce livre dans Les Classiques des sciences sociales.

Courriel : Mme Élaine Mayrand, emayrand@osj.qc.ca
Directrice, Service des communications,
L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, Montréal :
https://www.saint-joseph.org/
https://www.facebook.com/osaintjoseph

Polices de caractères utilisée :

Pour le texte: Times New Roman, 14 points.
Pour les notes de bas de page : Times New Roman, 12 points.

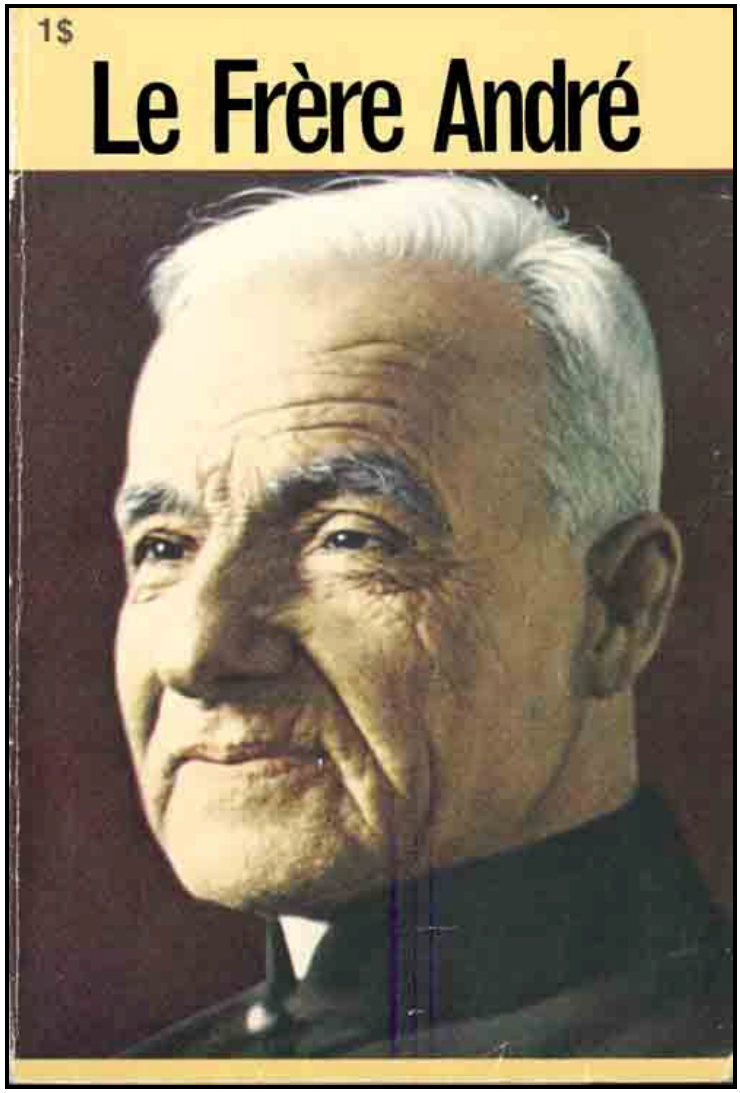
Édition électronique réalisée avec le traitement de textes Microsoft Word 2008 pour Macintosh.

Mise en page sur papier format : LETTRE US, 8.5'' x 11''.

Édition numérique réalisée le 26 novembre 2015 à Chicoutimi,
Ville de Saguenay, Québec.

Henri-Paul BERGERON, c.s.c.
[1911-1987]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.



Montréal : L'Oratoire Saint-Joseph, 1938, 4e édition revue et mise à jour, 192 pp. 125e mille.

Nous voulons témoigner notre gratitude à la *direction de l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal* pour leur autorisation de diffuser ce livre en libre accès à tous dans Les Classiques de sciences sociales.

Courriel : Mme Élaine Mayrand, emayrand@osj.qc.ca
Directrice, Service des communications,

L'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal, Montréal :
https://www.saint-joseph.org/
https://www.facebook.com/osaintjoseph

Jean-Marie Tremblay, C.Q., sociologue
fondateur, Les Classiques des sciences sociales
Chicoutimi, Québec,
Samedi, le 26 novembre 2016.

Cette biographie du Frère André par Henri-Paul Bergeron, c.s.c, a été traduite en anglais, en néerlandais, en allemand, en portugais, en espagnol et en italien.

Note pour la version numérique : la pagination correspondant à l'édition d'origine est indiquée entre crochets dans le texte.

[191]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

Table des matières

Quatrième de couverture

Note liminaire [7|

Présentation [9]

I. Souvenir d'une maman [13]

II. Vocation [25]

III. Semence [33]

IV. Floraison [45]

V. Épanouissement [59]

VI. Confiance [75]

VII. Humilité [89]

VIII. Charité [99]

IX. Imperfections [113]

X. Dévotions [123]

XI. Vie spirituelle [135]

XII. Deux figures de saints [149]

XIII. Derniers jours [161]

XIV. Triomphe [171]

XV. Survie [181]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

Quatrième de couverture

Retour à la table des matières

À la mort du Frère André, le 6 janvier 1937, environ un million de personnes se rendirent à l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal pour lui rendre un dernier hommage.

Durant sept jours, malgré la pluie, la neige et le froid, les services de transport de Montréal furent littéralement débordés. Des trains spéciaux furent mis à la disposition des pèlerins dans les Etats du Maine, du Massachusetts, du Connecticut, du Rhode-Island, du New-Hampshire, de New-York et du Vermont.

Jour et nuit, cette foule immense se pressait aux portes du sanctuaire. Il fallait parfois attendre de longues heures avant de parvenir au petit cercueil de bois où l'on pouvait jeter un dernier regard sur le visage du Frère André.

Le deuil se changeait en triomphe. En effet, durant de longues années, cet humble petit frère avait aidé des milliers de personnes à dépasser leurs peines pour redécouvrir l'espérance.

Si vous désirez mieux connaître l'Oratoire, demandez « L'Ami du Frère André », un bulletin de quatre pages publié tous les trois mois. Ecrivez ; téléphonez.

Père Recteur,
Oratoire Saint-Joseph,
3800 Reine-Marie,
Montréal
H3V 1H6
Tél. : (514) 733-8211

[7]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

NOTE LIMINAIRE

Retour à la table des matières

Pour *nous conformer aux décrets des pontifes romains, et notamment à ceux du pape Urbain VIII, concernant la béatification des serviteurs de Dieu et la canonisation des saints, nous déclarons que les qualifications contenues dans cette biographie n'ont d'autre portée que de représenter nos impressions personnelles et celles des témoins immédiats de l'histoire que nous racontons, sans que nous ayons l'intention de préjuger en rien les décisions de la sainte Église, dont nous nous faisons gloire d'être les fils très humbles et très soumis.*

[8]

[9]

**Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix,
l’Apôtre de Saint-Joseph.**

PRÉSENTATION

Le 29 janvier 1938

Mon cher Père,

Retour à la table des matières

Vous avez voulu m'offrir en prémices la lecture de la vie du frère André, apôtre de saint Joseph. J'en suis touché et je vous en remercie. J'ai lu et relu ces pages. Toutes sont vraies et certaines le sont tellement qu'en les parcourant, j'ai goûté comme la douceur et le charme réconfortant d'un entretien avec celui que Dieu vient d'appeler à Lui.

Le frère André, quel mystère ! Incompréhensible, si nous le regardons de nos yeux de chair. On a dit qu'il a été un guérisseur, s'imposant par une force de volonté peu commune, auprès de ceux qui venaient à lui. Là résiderait le *secret* de ce que l'on a appelé *ses miracles.* Pourtant quel homme frêle, si simple, une âme d'enfant avec aucune de nos prétentions. L'histoire l'appellera le fondateur de l'Oratoire du mont Royal. Il est toujours resté, lui, sans pause aucune, le très humble serviteur de Dieu.

La foi seule découvre et explique bien ce que fut le vénéré convers. Le sous-titre de ce livre lui donne sa vraie physionomie. C'est l'apôtre de saint Joseph.

[10]

Ne cherchons pas ailleurs sa force. Sa mission, faire connaître et aimer le Père de Jésus, comme un guide sûr de vie surnaturelle, il l'accomplit, avec une grande docilité aux inspirations de l'Esprit-Saint. Il nous prouve, par toute sa vie, que Joseph est le protecteur et le modèle qui conduit à Dieu. Aussi sa dévotion par excellence, c'est l'amour de Dieu sous ses formes les plus vraies : la passion du Christ et son eucharistie.

Vous n'avez pas cru nécessaire de consacrer un chapitre à la dévotion particulière de l'apôtre du mont Royal. Vous avez eu raison. Le frère André n'est pas un théoricien. De plus cette dévotion n'est pas chez lui une formalité passagère ; c'est une force de tous les instants, qui soutient tous ses actes, les inspire, les rapproche du modèle. Pas un de vos chapitres, d'ailleurs, qui ne montre la confiance du cher religieux envers l'époux de Marie, son admiration pour lui, la place qu'il occupe dans toute sa vie. Vous nous présentez donc un frère André tel qu'il a été : en relations constantes avec le patriarche de Nazareth, *l'apôtre de sa puissance comme protecteur de l'Église Universelle.* Ce n'est pas une biographie conventionnelle, coupée en tranches, c'est tout simplement la vie du frère André.

Je salue votre livre comme le témoignage fidèle de ses confrères et je le considère comme l'hommage respectueux de ceux qui l'ont connu et d'autant plus aimé et admiré ! Puisse-t-il aider à mieux connaître et mieux aimer celui que Sa Sainteté Pie XI vient de proclamer, à son tour, « le puissant protecteur de l'Église ».

[11]

C'est à ce titre que je me permets, à votre demande, mon cher Père, dé présenter ce livre au lecteur : *accipe et lege*, prends et lis, lecteur, c'est l'histoire des merveilles de la grâce de Dieu dans une âme qui s'est mise, chaque jour, inlassablement, à son service, sous le patronage de saint Joseph.

Prends et lis.

L'œuvre du frère André n'est pas finie, elle commence.

Le Supérieur,

Albert COUSINEAU, c.s.c.

R. P. Henri-Paul BERGERON, c.s.c.

Oratoire Saint-Joseph,

Montréal.

[12]

[13]

**Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix,
l'Apôtre de Saint-Joseph.**

I

SOUVENIR D'UNE MAMAN

Retour à la table des matières

Dans la plaine bossuée de monts solitaires, à l'est de Montréal, le village de Saint-Grégoire-d'Iberville revendique l'honneur d'avoir vu naître le frère André. Ses habitants montrent avec fierté un lopin de terre, à la croisée des routes de Saint-Grégoire et de Marieville :

— C'est là qu'il est venu au monde.

Aucune trace ne subsiste de la maisonnette où logea la famille du frère André. L'emplacement qu'elle occupait est marqué par une croix monumentale en granit, érigée à la mémoire de l'humble religieux. Tout près, l'abrupte montagne sommeille, telle un monstre étendu dont l'ossature perce par endroits la peau dénudée.

Par cette fraîche après-midi d'octobre, la nature est figée dans un silence profond. Toute la vie s'est tue qui chantait, au long de l'été, sous le soleil dardant. Partout le mélancolique automne étale ses teintes dégradées de verts, allume ses ors blonds ou bruns, mêlés à la pourpre sanglante des érables. Et tandis que nous rêvons devant ce décor, du village montent quelques notes allègres... La cloche chante

sans doute la naissance d'un chrétien. À cette voix, nous revivons une scène avec les couleurs fanées que l'imagination jette sur les faits lointains...

Dix août 1845. Au-dessus d'une lourde maison canadienne aux murs en pierres des champs, à la fois église et [14] presbytère, une clochette grêle salue un bien pauvre cortège. Quelques commères, attirées sur le seuil de leurs demeures, murmurent :

—C'est encore Isaac Besset, qui va faire baptiser. C'est son huitième enfant.

Le curé doit se dire, en complétant les cérémonies du baptême qui a été conféré d'urgence au moment de la naissance :

—Il n'en a pas pour longtemps à vivre, celui-là.

Il trace dans le registre :

—Le dix août mil huit cent quarante-cinq, par nous, prêtre soussigné, a été baptisé sous condition, Alfred, né la veille, du légitime mariage d'Isaac Besset, menuisier, et de Clautilde Foisy, de cette paroisse. Le parrain a été Edouard Besset et la marraine Josephte Foisy, oncle et tante de l'enfant, qui, ainsi que le père, ont déclaré ne savoir signer.

P.-A. Sylvestre, prêtre, curé.

Grâce aux soins d'une mère aimante, l'enfant doit survivre, mais il demeurera malingre toute sa vie. Les parents ont contracté mariage à Saint-Mathias, le 27 septembre 1831. Le père, menuisier et charron, métiers de saint Joseph, change fréquemment de village, comme en témoignent les extraits de baptême de ses nombreux enfants.

Chrétien dès le berceau, le frère André ne s'est donc pas sanctifié après une conversion retentissante, comme saint Paul, saint Augustin, le père de Foucauld : son âme pure, qui s'épanouit sous le regard de Dieu, suscite un intérêt aussi réel quoique moins piquant. Fils de la campagne québécoise, où s'est conservée la tradition catholique et française, il représente bien notre race.

Sa sainteté a son origine dans le coeur de sa maman, qui se préoccupe de faire de lui, dès le berceau, un héritier du ciel. Vertueuse, douce, laborieuse, elle se montre une chrétienne [15] idéale, la mère du petit Alfred. Entre les mains de cette femme du peuple, illettrée et chargée d'enfants, il apprend les noms de Jésus, Marie, Joseph avec ceux de papa, de maman, et il s'habitue à associer, dans son coeur, sa famille du ciel à celle de la terre.

Dieu donne, avec le baptême, la grâce divine ; aux parents de développer un esprit conforme à cette vie surnaturelle. Âme de cire que celle de l'enfant, mais qui porte indélébiles les premières empreintes qu'on y trace. C'est sur les genoux de la mère que se dessine très souvent l'orientation d'une vie.

Je me plais à songer à cette famille heureuse sur son lopin de terre, à sa maisonnette isolée où chante la vie bruyante de huit enfants en bas âge. Quatre ans se passent en apportant au foyer le cadeau de deux nouvelles bouches à nourrir. Le père, incapable de subvenir aux besoins de la famille, dit adieu à ce logis, au village de Saint-Grégoire et va s'établir dans la petite ville de Farnham. Le 20 février 1855, il meurt accidentellement écrasé par un arbre qu'il abattait dans la forêt. Il laisse son épouse pauvre et chargée d'enfants.

Alfred qui conserve un souvenir brumeux de son père, par contre aimera à causer de sa mère :

—Ma mère, me sachant très faible, semblait avoir pour moi plus d'affection et de soins que pour les autres... Elle m'embrassait plus souvent qu'à mon tour. Souvent, en cachette, elle me donnait de petites friandises... Le soir, pendant la prière récitée en famille, j'étais près d'elle et je suivais sur son chapelet.

—Je n'ai vu ma mère que souriante... et quel beau sourire ! Depuis qu'elle est morte, elle m'a souri assez souvent. Sans me parler, elle me regarde avec amour... J'ai rarement prié pour ma mère, mais je l'ai bien souvent priée.

Son âme d'enfant s'épanouit, sous la direction de cette mère bien-aimée. Il est déjà remarquable par sa piété. [16] Une de ses sœurs répondra à ceux qui, pour la taquiner, sembleront insinuer qu'après tout son frère n'est pas si saint que cela, qu'il a été un mauvais garnement dans sa jeunesse :

—Vous ne diriez pas cela, si vous l'aviez connu. Dans ses plus tendres années, il passait des heures à prier dans l'église de Farnham...

Deux années durant, la courageuse veuve s'efforce de subvenir aux besoins de sa famille, mais elle succombe à la tâche. Brisée de veilles, de labeurs et de privations, minée par la phtisie, elle reçoit l'hospitalité chez sa sœur, madame Timothée Nadeau, qui demeure à Saint-Césaire. Seul Alfred l'accompagne. Le reste de la famille est dispersée chez d'autres parents charitables. La malade entourée des soins de sa sœur, des caresses de son petit préféré, traîne quelque temps encore une vie languissante. Comme la fin approche, ses enfants sont convoqués à son chevet. Le 20 novembre 1857, elle leur adresse un dernier adieu. Avec cette lucidité parfaite coutumière chez les phtisiques, même au moment de la mort, elle doit leur dire :

— Mes chers petits, voilà plus de deux ans que votre papa nous a quittés pour le ciel... Le bon Dieu vient me chercher à mon tour... Priez pour moi... N'oubliez pas la tombe de votre père... Mon corps reposera à côté au sien, dans le cimetière de Farnham... Du haut du ciel, je veillerai sur vous...

Alfred assiste à la détresse de sa chère maman, désolée de quitter la terre, alors que les petites mains de ses nombreux enfants la rattachent à la vie. C'est à cette image, dans le décor de ce logis d'emprunt, que sa piété filiale s'attachera le plus. Ces deuils, qui jalonnent son enfance, creusent son âme par la douleur, la rendent insensible aux plaisirs du monde, allument sa soif d'amour et de dévouement.

Le grand tourment d'une mère est de savoir ce que deviendront ses tendres enfants, petits anges qui apportent dans la vie les pleurs, les sacrifices, semailles prometteuses [17]de la récompense éternelle. À l'heure de la mort, la mère du petit Alfred, dans l'éblouissement de la rencontre avec le Seigneur, doit murmurer :

— Je ne suis rien qu'une pauvre femme, une très pauvre veuve. Dans la paille de mes actions, je vous ai donné de beaux épis, des adorateurs, dix enfants à qui j'ai inculqué votre amour de mon mieux, autant que le permettaient mon ignorance, mon rude labeur et le peu de jours que vous m'avez laissés. Seigneur, ils sont vôtres, gardez-les bien.

Nous devinons la réponse :

— Ces enfants, ils seront tes joyaux dans le ciel. Autour de ton Alfred, tu verras les âmes qu'il gagnera par ses prières, par ses larmes, et la longue lignée de pécheurs qu'il entraînera à sa suite...

Au sortir du cimetière, où ils viennent de conduire leur mère, les orphelins se séparent de nouveau en pleurant. Alfred retourne auprès de sa tante dont les traits physiques ainsi que les qualités morales lui rappellent la bien-aimée disparue. Son oncle, sous des dehors un peu rigides, voile un cœur très compatissant. L'orphelin demeurera toujours attaché à ses parents adoptifs. Certains extraits empruntés à des lettres qu'il leur adressera peu après son entrée en religion manifestent combien vive est son affection à leur égard :

— Cher oncle et chère tante, je me trouve heureux dans l'état que j'ai embrassé, sans cependant oublier mes bienfaiteurs... Cher oncle, si j'ai longtemps différé dé répondre à votre aimable lettre c'est que je voulais attendre jusqu'à la fête de votre glorieux patron. Comme c'est une coutume générale dans les familles de présenter un bouquet le jour de la fête patronale du père, quel bouquet plus précieux et plus parfumé pourrai-je vous présenter en ce jour que le [18] souvenir de vos bienfaits à mon égard ? Quel plus riche bouquet pourrai-je vous présenter que le souvenir de toutes les peines et de tous les soins que vous vous êtes donnés pour moi ?...

Généreux mais robuste et dur au travail, Timothée Nadeau entend faire de ses enfants et de son fils adoptif de rudes gaillards, capables de se débrouiller dans la vie... Le trop sensible Alfred regrette un peu les attentions que lui a prodiguées sa mère. Plus tard, dans un moment de confidence, avec une exquise charité, il avouera :

— Mon oncle était un homme fort et il pensait que tous les autres étaient bâtis comme lui.

J'imagine facilement le solide campagnard dire à l'orphelin inconsolable de la mort de sa chère maman :

— Fini de pleurnicher maintenant, tu es capable de travailler, tu as douze ans. À ton âge, je labourais et gagnais ma vie. Il faut t'habituer à te débrouiller, à te tirer d'affaires, car on n'est pas riche... Comme ta

faible santé et tes goûts t'éloignent de l'étude, j'ai songé à te faire apprendre le métier de cordonnier.

Et le petit Alfred d'accepter avec plaisir, car toute sa vie, en effet, il se plaira aux rudes tâches. Il sera toujours un travailleur très faible qui abuse de ses forces. Le courageux petit homme se met à la besogne avec acharnement. Je le vois penché tout le jour sur le cuir épais pour faire les solides souliers ou « bottes de bœuf ». Parfois, il se pique avec les alênes, se frappe sur les doigts. De violents maux d'estomac le tenaillent, qui le suivront toute sa vie.

Il fait l'apprentissage de la pitié pour les malades et les travailleurs. En parlant du temps où, bambin pâle et souffreteux, il devait s'astreindre à ce dur métier, il avouera que ce travail surpassait ses forces :

— Vous comprenez, travailler de la cordonnerie presque à quatre pattes, taper du marteau toute la journée, ce n'est pas un moyen pour faire sa digestion.

Vers cette époque, le jeune Alfred se prépare à sa première [19] communion. On n'a pas de peine à deviner la ferveur de cette première rencontre avec Jésus-Hostie, chez l'orphelin qui garde, bien vivants dans sa mémoire, les enseignements de sa pieuse mère et qui, toute sa vie, sera un adorateur assidu du saint Sacrement. Le curé Provençal, fervent ami de saint Joseph, le prépare à cette divine rencontre. Qui doutera de sa fidélité à suivre le catéchisme, à écouter le récit de l'évangile ! Il pense souvent déjà à saint Joseph qui veillait sur l'Enfant-Jésus. Peut-être, dès lors, promet-il de ressembler à ce saint travailleur, en veillant sur l'Enfant-Dieu qu'il porte toujours dans son âme, par la grâce, et qu'il reçoit avec tant de piété dans la communion.

Une photo a fixé ses traits de premier communiant. Visage pâlot, maladif, éclairé par des yeux noirs brillants, dont l'un est plus petit que l'autre. Son attitude exprime un mélange de douceur, d'énergie et de recueillement.

Un soir, Alfred se sent bien malade. Madame Nadeau qui l'aide à se mettre au lit, le voyant grimacer de douleur lorsqu'elle essaye de le dévêtir, lui demande :

— Qu'est-ce que tu portes sous ta chemise ?

— Oh ! rien !

— Laisse voir, mon enfant.

Elle découvre une ceinture de cuir armée de quelques broquettes.

— Mais tu deviens fou. Avec une santé comme la tienne, faire des pénitences semblables :

— Ma tante, c'était un sacrifice que j'avais promis. Pardonnez-moi, je ne le ferai plus.

Pleine d'admiration, elle se penche sur son cher neveu et l'embrasse. Quelque temps après, elle lui enlève une chaîne de fer qu'il porte étroitement serrée à la taille. À ses reproches l'enfant répond : « Je ne le ferai plus. » Mais toujours il invente quelque autre sacrifice.

[20]

Ses frères d'adoption se moquent de ces excentricités et les rapportent à leur mère :

— Alfred ne couche pas dans son lit, mais sur le plancher ; je l'ai vu, maman... Moi aussi, je l'ai vu.

— Est-ce vrai, Alfred ?

L'enfant baisse la tête et ne dit mot.

— Tu vas te rendre malade. Ne fais plus ça...

Ses petits cousins, qui le chérissent comme un frère, se plaisent toutefois à mettre de temps à autre leurs fredaines à son compte. Souvent, il pleure à l'écart. C'est ainsi, dans le travail et dans l'épreuve, que Dieu le prépare à sa mission.

Afin qu'il puisse mieux servir de modèle aux ouvriers, la Providence lui fait tâter de tous les métiers. L'apprenti cordonnier abandonne son emploi pour travailler dans une boulangerie...

Le 5 avril 1860, Timothée Nadeau, en proie à la fièvre de l'or qui pousse les Canadiens à s'expatrier par centaines, quitte sa famille et se rend en Californie à la recherche de gisements aurifères. L'incurie des gouvernants à protéger et à développer l'agriculture explique cette intense émigration des campagnards québécois.

Vers la même époque, Alfred, âgé de quinze ans, s'embauche comme garçon de ferme, chez un nommé Ouimet, qui demeure non loin du village de Saint-Césaire.

Gai, serviable, laborieux, Alfred toutefois ne ressemble pas aux autres enfants. Au lieu de s'amuser, il passe ses loisirs à prier. Les jours de pluie, les heures de repos, il les consacre à égrener son chapelet, à penser à sa maman.

Il prend l'habitude de causer avec saint Joseph, que le curé Provençal lui a appris à honorer spécialement. Déjà cette dévotion devient un amour efficace qui arque sa vie dans un effort incessant vers l'imitation du modèle des ouvriers. En lui, il trouve l'idéal qu'il s'applique à reproduire et l'ami qui l'aiguille vers la sainteté en lui prêtant son assistance.

[21]

Par le rayonnement de sa présence, saint Joseph fait épanouir la vie intérieure de cet enfant, son futur apôtre, et l'achemine vers le culte de la passion. Déjà la spiritualité se dessine qui marquera toute la vie d'Alfred : l'union intime de la dévotion à Jésus souffrant avec celle de son père adoptif. Deux incidents caractérisent bien l'ascension de son âme vers Dieu, sans période de résistance à la grâce et toujours avec une générosité héroïque.

Au cours d'une vente à la criée, monsieur Ouimet fait l'acquisition d'un crucifix. Devant l'intérêt que manifeste l'orphelin en dévorant cet objet des yeux, il demande :

— Aimerais-tu l'avoir ?

— Oh ! oui, monsieur.

Et le cadeau est accordé. Comme, dans la suite, Alfred s'attarde chaque soir dans la grange après son travail, le fermier va à sa recherche et le surprend agenouillé devant le crucifix fixé à une poutre.

Peu après l'enfant semble très incommodé pendant son travail. On réussit à découvrir le sujet de ce malaise : il porte sur sa chair une lourde chaîne de fer.

Un incident survenu à cette époque dénote bien son angélique pureté.

Conduit dans une soirée, il constate, au laisser-aller de l'assistance, que cette réunion est un peu louche. Sans craindre les sarcasmes, il s'esquive aussitôt. Au retour, comme il franchit un ponceau, il entend un murmure insolite qui ne ressemble en rien au gloussement du ruis-

seau sur son lit de cailloux arrondis. Tout de suite, avec l'habitude qu'il a de penser sans cesse à sa mère, l'orphelin s'écrie :

— Chère maman, si par ce bruit vous voulez m'avertir de ne jamais remettre les pieds dans cette maison, qu'il se répète de nouveau.

Et distinctement le même murmure recommence. Sans juger de la valeur de ce signe, notons combien le souvenir de cette morte bien-aimée éloigne l'orphelin des [22] périls, au long de sa jeunesse errante, privée de surveillance.

Le jeune Alfred quitte Saint-Césaire pour Farnham. Il tente de devenir forgeron. Plus tard, il se plaira à rappeler aux ouvriers qui se plaindront de la dureté de leur travail, le temps où il ferrait les chevaux et battait le fer.

Forcé d'abandonner bientôt ce métier trop dur pour lui, il obtient un emploi chez le curé de l'endroit, M. Springer. Dans ce travail qui le rapproche constamment de Jésus-Hostie, Alfred donne libre cours à sa piété.

Vers l'âge de vingt ans, il suit l'exemple de tant de jeunes Canadiens français qui quittent par centaines la province de Québec pour aller travailler en Nouvelle-Angleterre. Le bon Dieu a ses desseins en l'amenant ainsi aux Etats-Unis : l'éprouver davantage, le rendre plus sympathique aux Américains, afin de faciliter l'expansion du culte de saint Joseph. Plus tard l'œuvre du frère André se répandra aussi rapidement aux États-Unis qu'au Canada.

Je me représente ce jeune homme de vingt ans, paraissant en avoir seize à cause de sa petite taille, de son mince et pâle visage. Seul le regard voilé et recueilli trahit un peu le grand amour, la vive flamme de son cœur. Depuis longtemps déjà, il prie sans cesse pendant son travail et cause avec son saint de prédilection, l'ouvrier de Nazareth.

Trois ans durant, il vit en exil sans se fixer nulle part, s'employant comme garçon de ferme ou comme ouvrier dans quelque filature de la Nouvelle-Angleterre. Il travaille successivement aux usines des villes de Moosup, Hartford et Phoenix. Sa santé précaire le force à alterner entre le travail plus rémunérateur des villes et les besognes plus saines des campagnes. Sans se décourager, il lutte pour gagner sa vie en

s'appliquant à reproduire le mieux possible la vie laborieuse et priante de son saint patron. [23] Des gens chez qui il demeure sont surpris de le voir consacrer presque tous ses loisirs à la prière.

Évoquant ces jours d'exil, il aimera rappeler une rêverie qui a trait à sa vocation religieuse.

Notons, au passage, cette ressemblance avec saint Joseph. Dans sa vie, comme dans celle de son saint patron, presque jamais d'extase, de phénomène extraordinaire, du moins que nous connaissions clairement, mais plusieurs songes merveilleux.

Il est à travailler aux champs. Très fatigué, il s appuie sur son râteau et demande à saint Joseph : « A quel endroit dois-je mourir ? » Dans une sorte de rêve, une grande maison de pierre se dessine, jamais entrevue. Le souvenir demeure gravé dans sa mémoire bien distinctement. Et plusieurs années plus tard, il réalisera la ressemblance parfaite de cette image avec le collège Notre-Dame. Il ne mourra pas dans cette maison, mais il y passera quarante ans de sa vie religieuse et c'est là qu'il commencera son œuvre de l'Oratoire Saint-Joseph.

[24]

[25]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

II

VOCATION

Retour à la table des matières

Alfred Bessette revient au pays vers l'âge de vingt-trois ans et va demeurer chez des parents, dans le village de Sutton, près des frontières américaines.

Ses relations avec messire Provençal se sont maintenues pendant son séjour à Farnham et aux États-Unis. Admirable conduite de la Providence qui met sur la route de l'orphelin, au milieu des épreuves, une âme d'élite pour le diriger. Un frère de Sainte-Croix, qui doit sa vocation à ce pasteur, répétera avec insistance :

— Le curé Provençal était un saint, père de tout le monde. C'était un bon papa adoré de ses paroissiens ; les mots burinés sur le monument qu'on lui a érigé, près de son église, résument admirablement sa vie : Il était bon. Il nous a aimés.

Au dire de ce religieux, ce pasteur estimé de tous, manifestait la plus vive sollicitude envers ses ouailles. En allant au marché, il tenait son chapeau à la main, pour ne pas être obligé de saluer chacun en particulier, tant il était entouré et fêté.

Alfred se rend parfois à Saint-Césaire et passe quelque temps au presbytère. Parlant de sa dévotion envers saint Joseph, il avouera :

— Quand le curé Provençal avait besoin de mes services, il venait me chercher à l'église, au pied de la statue de saint Joseph.

[26]

Laissé à lui-même depuis sa jeunesse, après trois ans de vie aventureuse aux États-Unis, où tant de jeunes ont abandonné leur foi, l'orphelin est donc revenu aussi pieux aussi étranger aux plaisirs du monde qu'à son départ du Canada.

Le curé de Saint-Césaire apporte un grand soin à l'éducation des jeunes. En 1869, il réussit à faire construire un collège commercial et le confie aux religieux de Sainte-Croix. À l'époque où Alfred vient voir ce prêtre, six frères occupent depuis peu la nouvelle institution, en face du presbytère. Un jour, messire Provençal demande :

Alfred, tu n'as jamais songé à devenir religieux, à vivre toute ta vie dans une maison qui a une chapelle où tu pourrais assister à la messe et communier tous les jours ?

— Mais, vous n'ignorez pas que je ne suis pas instruit.

— Qu'à cela ne tienne, mon enfant. Tous les religieux ne sont pas professeurs. Dans la communauté des frères qui viennent d'arriver ici il y a des religieux qui sont voués aux travaux manuels. Tu n'aimerais pas devenir frère de Sainte-Croix ?

— Est-ce que vous pensez vraiment que j'ai la vocation ?

— Je le crois, mon enfant ; prie bien le bon Dieu pour qu'il t'éclaire.

— Merci beaucoup, monsieur le curé, je vais penser à ça.

Alfred contemple le costume de ces religieux : lévite noire, semblable à la soutane des prêtres, col romain, long cordon de laine muni de glands, médaille de saint Joseph. Il vient causer avec eux de leur état de vie, de leur dévotion spéciale au patriarche de Nazareth.

À cause de sa santé précaire, ceux-ci ne le pressent pas trop d'entrer au noviciat, mais ils se prêtent volontiers à lui donner tous les renseignements sollicités. Formée de deux éléments, le groupe des pères

et le groupe des frères, leur communauté a comme caractéristique de reproduire le mystère de l'intimité entre Jésus et son père adoptif.

[27]

Venue au pays, en 1847, sur la demande de monseigneur Bourget, évêque de Montréal, cette famille religieuse, fondée au Mans, en France, par un saint prêtre, le père Moreau, compte déjà plusieurs œuvres très florissantes. Chez les frères, il est une catégorie qui imite de plus près la vie de saint Joseph en s'adonnant au labeur manuel. Parmi eux s'épanouissent les âmes qui paraissent les plus unies à Dieu. Beaucoup d'humbles convers se sanctifient de façon admirable, dans les tâches obscures, au service de leurs confrères. Moins exposés aux tentations d'orgueil, libres des sollicitudes absorbantes du prédicateur et du professeur, ils peuvent vaquer à leurs occupations manuelles en méditant sans cesse la vie du Maître.

Alfred Bessette est ravi de ce bonheur qui lui est offert. La vie religieuse répond aux aspirations les plus secrètes de sa jeunesse errante. Ce besoin qu'il avait de passer de maison en maison, de ferme en ferme, d'usine en usine, trahissait sa nostalgie d'un autre genre de vie, d'un état où il pût faire plus large la part à Dieu. Il le sent bien maintenant, ce dégoût du monde, cette obscure inquiétude qui le troublait dans ses prières, c'était l'appel divin à la vie religieuse. Aussi brûle-t-il de réaliser cette vocation.

* * *

Cette année-là, en 1870, au début de l'automne, il prend la route de Montréal. Depuis deux mois à peine, le noviciat des religieux de Sainte-Croix a été transféré de Saint-Laurent au nouvel établissement ouvert, l'année précédente, à la Côte-des-Neiges. Longue construction de bois qui s'est vu infliger la formule architecturale passe-partout, quatre colonnes et un fronton, l'hôtel Bellevue, donnant sur le versant ouest du mont Royal, a été transformé, partie en collège, partie en noviciat. Alfred Bessette est reçu à bras ouverts dans cette demeure par le père Julien Gastineau, à la fois supérieur des élèves et directeur des [28] novices. Une lettre a préparé la venue de l'aspirant :

— Je vous envoie un saint, dans votre communauté, a écrit le curé de Saint-Césaire.

L'assertion de ce prêtre, qui connaît très bien le jeune homme depuis son enfance, est vraie dans toute la rigueur du terme. Ce n'est pas un cœur à demi fané, lourd des joies du monde, à peine désembourbé des plaisirs terrestres, qu'apporte cet aspirant à la vie religieuse, mais un cœur bien ouvert à l'idéal surnaturel, habitué aux douceurs de Jésus envers ses privilégiés : les épreuves, les fouets, la croix. L'amour divin dilate son âme, la soulève comme un grand vent du large.

Se plier aux exigences tracassières d'une règle religieuse est bien difficile pour un jeune homme habitué de se conduire seul. Alfred se montre néanmoins un véritable modèle d'obéissance, de dévouement et de piété. Quelques semaines d'épreuves, de travail et de prière le préparent à revêtir l'habit religieux » le 27 décembre de la même année. Cérémonie toujours impressionnante, où le jeune postulant se donne à Dieu. Le prêtre qui préside ne se doute certes pas que le jeune homme qu'il interpelle : « Alfred Bessette, désormais vous vous appellerez frère André », doit réaliser une œuvre merveilleuse.

Comme témoignage de reconnaissance envers messire André Provençal, le novice a voulu choisir ce nom. Cet humble petit frère doit remplir une partie de la prédiction attribuée au saint curé d'Ars :

— La congrégation de Sainte-Croix est appelée à réaliser de grandes œuvres après beaucoup d'épreuves.

C'est l'année même que sa sainteté le pape Pie IX constitue saint Joseph patron de l'Église universelle.

Dans la solitude du noviciat, le frère André peut s'étudier à reproduire dans sa vie la doctrine du Christ, s'appliquer à copier trait pour trait l'idéal tracé dans l'évangile. Cette confrontation minutieuse des moindres détails de sa vie avec celle du divin exemplaire est sa grande occupation, [29] qui le pourchasse inlassablement au long de cette année solitaire d'apprentissage à la vie religieuse. Il trouve chez le père Gastineau un conseiller très expérimenté et très habile pour l'orienter dans la poursuite de la vertu.

Au milieu de Tannée suivante, comme les religieux au collège de Saint-Laurent ne peuvent suffire à la tâche, ils requièrent l'assistance des novices, qui sont ramenés à l'arrière de cette institution, dans leur

ancien domicile, « la maison blanche », long bâtiment aux murs passés à la chaux.

Le frère André, dont la santé chancelante donne des inquiétudes, doit discontinuer son noviciat. Il demeure au collège Notre-Dame pour y exercer les fonctions de linger et d'infirmier. Quelques mois plus tard une lettre d'obédience lui ajoute les tâches de portier et de lampiste.

Dans cette période d'incertitude au sujet de sa vocation, le frère André a le bonheur de rencontrer un conseiller spirituel qui lui est d'un grand secours, le père Narcisse Hupier, religieux de Sainte-Croix venu de France. Si l'on en juge d'après les confidences que fera le frère André au soir de sa vie, il semble qu'aucun autre prêtre n'exercera sur lui une influence spirituelle aussi marquante. Comme le maître sculpteur, dans la création d'un chef-d’œuvre, ne confie à son élève que l'épannelage, ainsi en est-il souvent de l'action divine dans l'art de façonner les saints. L'Esprit-Saint présida à l'épanouissement spirituel de sainte Thérèse de Lisieux, qui déplorait l'absence d'un guide terrestre compétent.

Le frère André, qui invoque son père spirituel à l'égal d'un saint, racontera un jour :

— Le père Hupier m'est déjà apparu en songe et je lui ai demandé : quelle prière fait le plus plaisir au bon Dieu ? Il a récité trois fois le Notre Père, puis il a ajouté : [30] « Vous répéterez très souvent : Que votre volonté soit faite. » J'ai vu par là que j'aurais bien des épreuves dans ma vie.

Et le religieux qui se sera, par exception, laissé un peu glisser sur le terrain des confidences, commencera de narrer un autre songe :

— Sainte Françoise de Rome m'a bien conseillé...

Mais s'apercevant que quelqu'un fait mine de prendre en note ses paroles, blesse dans son humilité, il coupera court à toute expansion.

Le « Pater » demeure en effet la plus belle prière, composée par le Seigneur lui-même, et la répétition de ces mots : « que votre volonté soit faite » sera bien nécessaire au frère André qui, toute sa vie, doit subir de bien lourdes contrariétés.

La crainte de se voir refuser l'admission à la profession religieuse est à ses yeux une épreuve bien plus douloureuse que la maladie. Lorsque au début de l'année 1872 le noviciat de Sainte-Croix réintègre les locaux du collège Notre-Dame, le frère André est mis au courant de cette décision du Conseil provincial datée du 8 janvier : « Le frère André n'est pas admis aux vœux temporaires, parce que l'état de sa santé ne fait pas espérer qu'il puisse être admis à la profession. »

C'est alors que survient un protecteur inespéré :

— Dans une grande épreuve, au sujet de mon admission à la profession religieuse, racontera-t-il dans la suite, j'eus le bonheur d'aller me jeter aux pieds du saint évêque de Montréal, monseigneur Bourget, et je lui dis ma peine. Il m'accueillit avec une bonté et une charité toute paternelles et m'assura que je resterais dans la communauté.

Scène riche de symbole, l'évêque visite la communauté de Sainte-Croix à Saint-Laurent : le frère André, pâle et souffreteux, triomphe de sa timidité et vient frapper à la chambre d'hôte du collège. L'évêque, vieillard à la longue chevelure blanche, aux traits émaciés d'ascète, encore [31] droit malgré ses soixante-douze ans, l'accueille avec ces paroles empreintes de bonté :

— Que désirez-vous, mon enfant ?

Le jeune homme s'est agenouillé et, les mains jointes sur un genou du prélat, le visage tendu dans une attente anxieuse, les larmes aux yeux, il confie que son beau rêve de vie religieuse doit être brisé, qu'on veut le renvoyer à cause de sa santé trop frêle. Il dit son grand amour de Dieu, son désir de se dévouer dans les plus obscures tâches.

— Ne craignez pas, mon enfant, vous serez admis à la profession religieuse.

Un obscur pressentiment trouble peut-être l'évêque, à la vue de ce jeune homme levant vers lui la tristesse de son visage, dans une prière ardente. Le souvenir le hante de son grand désir d'honorer saint Joseph, qu'il n'a pu réaliser :

— Il faut donc à saint Joseph, a-t-il écrit, une église qui fasse en quelque sorte son service pour toutes les autres et dans laquelle il pourra recevoir tous les jours les honneurs publics dus à ses éminentes vertus... Nous voulons consacrer à le faire honorer dans cette église

tout ce qui nous reste de force et de vie, en faisant de cette église un lieu de pèlerinage où l'on vienne le visiter...

Voies mystérieuses de la Providence, vers 1836, cet évêque est allé lui-même, en France, demander quelques religieux pour son diocèse, au père Moreau, qui nourrit lui aussi une grande dévotion envers saint Joseph. Ces deux hommes de Dieux ont conclu un marché étrange, le fondateur de la congrégation de Sainte-Croix laisse partir neuf de ses fils, et le prélat, en reconnaissance, donne une précieuse relique qu'il rapporte de Rome, le corps d'un tout jeune enfant, martyr à quatre ans, au temps des lointaines persécutions.

Monseigneur Bourget entrevoit peut-être que cette famille religieuse va préparer l'élu de Dieu, l'artisan qui [32] réalisera son rêve d'un grand sanctuaire dédié à saint Joseph...

Le novice est parti Famé rassérénée, tout réconforté par tant de douceur. Plus tard, il dira, en racontant ce fait :

— Oh ! que monseigneur Bourget est élevé dans le ciel ! Priez-le beaucoup. On ! oui, qu'il est élevé dans le ciel !

Peut-être le novice attribue-t-il à l'intervention du saint évêque le mot de réconfort que lui glisse dans la suite le père maître :

— Demeurez tranquille, ne vous inquiétez pas, je verrai à votre admission aux vœux.

Ce religieux dira pour le défendre :

— Si ce jeune homme devient incapable de travailler, il saura du moins très bien prier.

Le frère André a bientôt le bonheur de faire sa première profession religieuse, le 22 août 1872. Le matin, à la messe de communauté, devant le prêtre qui tient l'hostie au-dessus du ciboire, juste au moment de recevoir la sainte communion, il lit cette formule de vœux qu'il a tracée de sa rude main d'ouvrier :

— Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

Moi, Frère André, dit dans le monde Alfred Besset, tout indigne que je suis, appuyé néanmoins par le désir de servir l'adorable Trinité,

je fais pour un an au Dieu tout-puissant, les vœux de pauvreté, chasteté, et obéissance, selon le sens des règles et constitutions de cette congrégation, en présence de Notre-Seigneur Jésus-Christ, de la bienheureuse Vierge Marie conçue sans péché, de son digne époux saint Joseph et de toute la cour céleste, promettant d'accepter les emplois quelconques qu'il plaira à mes supérieurs de me confier.

Sa vocation à la vie religieuse est réalisée, sa mission d'apôtre de saint Joseph se prépare.

[33]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

III

SEMENCE

Retour à la table des matières

Au terme du noviciat, le frère André continue d'assumer sa fonction de portier au collège Notre-Dame. Débrouillard, gai, serviable, il remplit à merveille cette obédience. Dans cette maison où une couple de cents élèves sont confiés aux soins de quelques éducateurs, il passera quarante ans de sa vie... Tout le monde sait le mot qu'il se plaira à répéter :

— Au sortir du noviciat, les supérieurs m'ont mis à la porte, et j'y suis demeuré quarante ans... sans partir.

L'ancien hôtel Bellevue est remplacé par la vaste construction de pierre qu'il vit en rêve avant d'entrer en communauté. 1881, l'aile droite s'érige ; 1888, le centre et la chapelle ; 1890, la dernière partie.

Le visiteur qui se présente au parloir, peut jeter un œil dans la cellule du portier, couloir d'à peine six pieds de large, éclairé parcimonieusement par une fenêtre très étroite. À la place du lit, un banc recouvert d'une mince bourrure ; une armoire, un petit écritoire, une chaise, un banc le long de la muraille complètent le mobilier. Sur le mur dénudé, se détachent un crucifix et une image de saint Joseph.

Le nombre des religieux étant beaucoup trop restreint, chacun doit cumuler plusieurs fonctions. Le frère André se voit ainsi confier une multitude de travaux.

Comme portier, il répond au parloir, va à la recherche [34] des religieux ou des élèves demandés. À lui de sonner le réveil, le matin à cinq heures, de frapper à chaque chambre en disant le traditionnel « Benedicamus Domino ». Tout le jour, il convoque avec la plus rigoureuse exactitude aux divers exercices. Ce souci de la plus stricte ponctualité l'accompagne toute sa vie. Propreté du parloir et de trois corridors, commissions à la ville, courses au bureau de poste voisin remplissent habituellement sa journée.

Chaque lundi, il se rend en voiture, par toute la ville, distribuer le linge sale des élèves chez leurs parents, pour le récolter le samedi.

Coiffeur dans ses moments libres, il profite de l'occasion pour glisser aux enfants quelques conseils et développer en eux l'amour de saint Joseph, « le père du petit Jésus ». Pendant la soirée, il prépare le pain d'autel, fabrique les cordons de laine pour les religieux, ou accomplit quelque autre bricole.

D'une activité, d'un dévouement inlassable, il se dépense sans compter. Le supérieur manifeste le désir de voir se dessiner le parterre devant le collège, le frère André assume cette tâche. Afin de la réaliser, il travaille parfois une partie de la nuit.

— Le soir très tard, racontera-t-il, je transportais, à plusieurs arpents de là, les roches que j'avais enlevées du terrain défriché le jour, pendant les rares moments de répit que me donnaient mes nombreuses occupations. Détail un peu amusant, afin d'éviter la fatigue excessive et la perte de temps, j'utilisais deux brouettes. Je poussais l'une, un arpent environ, et je me reposais et récitais mon chapelet en venant chercher l'autre. Quelquefois, le chant du coq me trouvait encore au travail. J'allais bientôt sonner le réveil de la communauté.

Évidemment, c'est un excès de zèle, mais l'intention est bonne : répondre au désir du supérieur. Ce qui paraîtra un peu étrange à la postérité ne semble pas trop en dehors [35] de Tordre, dans ces pénibles débuts de la communauté en terre canadienne.

Dieu se sert de ces sacrifices héroïques pour sanctifier son serviteur. On est ébahi de constater la somme d'efforts déployés, chaque

jour, par ce petit homme qui peut à peine digérer quelques bouchées. Les maux d'estomac dont il souffrait dans sa jeunesse continuent de le tenailler, mais la santé est son moindre souci. Il accomplit son devoir le mieux possible, pour le reste il se confie à la Providence. Sa seule nourriture, la plupart du temps, se réduit à un peu de lait coupé d'eau, dans lequel il trempe un croûton de pain. Ses maigres repas sont pris sur le coin de la table, à la dérobée et hâtivement, car sa fonction de portier l'empêche de manger en même temps que la communauté. Évidemment ces pénitences excessives, le supérieur les ignore et seuls quelques confrères en sont par hasard les témoins.

Jamais ce malade ne se prévaut de sa constitution débile en vue d'obtenir une besogne moins lourde :

— Je n'ai jamais demandé à me faire remplacer par un autre religieux afin de me reposer, pendant quinze ans que j'ai souffert de l'estomac, dira-t-il plus tard. Je n'ai jamais refusé d'accomplir la tâche qu'on m'a demandée, j'ai toujours accepté et quand je ne pouvais finir mon travail le jour, je le finissais la nuit.

En donnant ces détails, le frère André, avec sa simplicité parfaite, ne comptera pas apitoyer les gens sur ses misères, mais simplement prouver comment la maladie n'est pas un empêchement au travail.

Vers l'âge de quarante-trois ans, il devient très faible par suite de surmenage. Le médecin du collège qui le voit, à la fin de l'été, laver les vitres du parloir avant l'ouverture des classes, lui ordonne de se mettre au repos, alléguant que, autrement, dans deux mois, le frère aura cessé de vivre. Le portier continue sa besogne quotidienne, sans s'inquiéter. Quelques jours plus tard, le médecin le surprend [36] de nouveau à ce travail. Le laborieux petit frère se contente de dire en souriant :

— Si je meurs, ma communauté sera bien débarrassée de moi.

Ainsi celui qui cumule tant de charges, loin de se penser indispensable, se croit un poids pour la communauté, voulant sans doute souligner l'inestimable bienfait de la vie religieuse, que le dévouement le plus complet ne saurait payer.

Il aime plaisanter au sujet de ses labeurs :

— J'ai « brossé » toute la nuit et je suis allé communier, dit-il aux bonnes religieuses ahuries.

Une visiteuse venue voir son enfant, le dimanche, fait remarquer au bon portier, très pâle d'avoir passé une partie de la nuit à laver le parloir :

— Vous êtes bien changé, frère André !

Et lui de répondre avec un bon sourire :

— Ce n'est pas surprenant, je me change toujours soigneusement, le dimanche.

∴

Dans ses multiples occupations, il ne perd pas de vue le surnaturel. Chaque heure est peuplée de prières. Il médite surtout les souffrances du Sauveur et converse avec saint Joseph. Toujours la plus rigoureuse fidélité à ses exercices religieux, qu'il doit, à cause de son obédience, accomplir le plus souvent en particulier. Après avoir assisté avec la communauté aux prières du matin, il s'agenouille pendant la messe, à l'arrière de la chapelle, sur le pavé, près de la porte, afin de mieux entendre les appels au parloir. Immobile, recueilli, il demeure là, comme le publicain de l'évangile au fond du temple.

Pendant le jour, quelle joie n'éprouve-t-il pas, lorsqu'un confrère consent à le remplacer quelques instants à la porterie :

[37]

— Seriez-vous assez bon de répondre au parloir, je dois faire mon heure sainte ?

— Oui, mais que ce ne soit pas trop long.

Tout heureux, le bon frère vient s'agenouiller sur le pavé, à l'entrée du chœur. Le temps ne dure pas en présence du Bien-Aimé. Son compagnon vient le chercher :

— Frère André, depuis deux heures vous êtes en prière, c'est bien suffisant.

— Oh !... encore cinq minutes ?

Son regard est si suppliant que l'autre accepte, mais il doit bientôt le tirer encore de s<m recueillement :

— Ça fait plus de quinze minutes, je pars pour ma classe.

Le bon frère s'arrache à regret de sa prière et se confond ensuite en excuses et remerciements envers son remplaçant.

Au soir d'une pénible journée, il vient frapper timidement à la porte d'un confrère et demande une grande faveur :

— Je tombe de fatigue ; j'ai peur de m'endormir en récitant mes prières. Viendriez-vous les dire avec moi ?

Celui-ci, un jeune prêtre, accepte, mais les prières se prolongent tellement qu'il est exténué et se jure bien de ne pas se faire prendre une autre fois. Aussi, à la requête suivante, il prétexte un travail pressant pour refuser. Le frère recourt à un autre... Tous se dérobent bientôt à son invite, car les victimes de ses oraisons prolongées en ont causé.

Harassé de fatigue, surtout le mercredi et le samedi soir, lorsque après son travail de la journée, il s'est imposé la tâche de brosser le plancher du parloir, le portier accomplit ses exercices de piété à la chapelle, quand tous sont déjà couchés. Dans l'obscurité de la nef, ses prières se déroulent, qu'il sait toutes de mémoire. Perdu de lassitude, il s'endort à genoux et recommence ses oraisons au [38] réveil. Parfois cette lutte héroïque se poursuit presque jusqu'au matin.

Ces nuits de prières, un incident les dévoile, qui fera le tour de la communauté. Les religieux ont l'âme jeune, les faits les plus anodins suscitent l'intérêt, éveillent d'inoffensives taquineries.

Dans la chapelle, où seule la lampe du sanctuaire jette une goutte de clarté blafarde, le bon portier continue dans le rêve sa causerie avec Dieu. Tout à coup, il s'éveille en sursaut ; une lumière filtre par l'œil-de-bœuf qui communique avec une cellule déserte, au-dessus de l'abside. Il croit entendre du bruit. Inquiet, il s'empresse d'aller frapper à la chambre d'un confrère :

— Venez, il y a des voleurs au-dessus de la chapelle.

L'autre s'exécute, le plus rapidement. Une inspection découvre que la lanterne des prétendus maraudeurs n'est autre qu'un reflet capricieux de la lune pénétrant par la croisée.

Certain confrère s'avise de fermer à clef la porte de la chapelle, afin d'empêcher le frère André d'y aller la nuit. H se dissimule pour assister à la déconvenue du religieux, mais il est très surpris de le voir

pénétrer sans embarras. Il raconte ce fait étrange et se voit traité de naïf.

Les élèves avec leur perspicacité découvrent vite la lutte sourde organisée autour du bon portier. Elle défraye leurs conversations. D'un air ingénu, ils questionnent les surveillants et les professeurs, s'amusent à déterminer qui est pour ou contre le frère André.

Un témoin nous les fera revivre, ces scènes survenues en 1890. Petit bout d'homme de dix ans, il est élève externe au collège et se prépare à la première communion. H peut recevoir les conseils du portier, qui le charge parfois de déposer les lettres à la poste. Un jour, cet enfant demande :

— Où alliez-vous hier soir ? Je vous ai vu grimper dans la montagne.

— J'allais prier saint Joseph. On y est bien tranquille.

[39]

— Comme ça, tout seul ?

— Mais oui. Aimerais-tu ça venir ?

— Oh ! oui, frère.

— Demande la permission à ta maman. Tu viendras me rejoindre après souper.

Le collégien, fier d'une telle faveur, arrive à l'heure convenue. Ils grimpent tous deux par un étroit sentier rocailleux, et parvenus dans une petite clairière, auprès d'un arbre, ils s'agenouillent.

— J'ai caché là une médaille de saint Joseph. Nous allons prier pour qu'il nous obtienne l'achat de ce terrain...

Souvent le bon frère renouvelle, dans la suite, ce pèlerinage avec son petit compagnon de prière, et il répète :

— On va l'avoir, le terrain... Saint Joseph, il lui faut une place...

Le frère André pourrait bien se montrer laborieux, organiser sa vie de religieux et se dire, après avoir accompli sa besogne quotidienne : J'en fais bien assez pour vous, Seigneur, ce n'est pas à un ignorant

comme moi à prêcher l'amour du bon Dieu, à répandre le culte de saint Joseph. Non, il aime mieux que cela, il aime de toute son âme, voilà pourquoi il souhaite faire partager son amour aux autres. Cet ouvrier peut être proposé en modèle à tous les chrétiens qui comprennent leur religion et veulent gagner l'âme de leurs frères par leurs humbles moyens.

S'il demande à ses confrères de venir s'associer à ses prières, c'est un prétexte pour développer chez eux la grande dévotion que Dieu lui inspire. Dès ses premières années, au collège, un incident trahit le beau rêve qu'il réalisera trente ans plus tard. Chaque avant-midi, il va chercher les lettres chez le procureur pour les mettre à la poste. Celui-ci lui demande un jour :

— Frère André, voulez-vous bien m'expliquer pourquoi, [40] à chaque fois que je fais le ménage dans ma chambre, la statuette de saint Joseph, qui est sur mon armoire, se tourne d'elle-même vers la montagne ?

— C'est que saint Joseph veut y être honoré.

Toujours il apporte un souci constant de faire du bien, de glisser un bon conseil. Il rayonne une jeunesse d'âme, une douceur qui attire les élèves. Pour abuser parfois de sa bonté avec l'espièglerie de leur âge, ils ne l'en aiment pas moins.

Le frère parle avec une telle simplicité et une telle chaleur du surnaturel, que tous se plaisent à l'écouter. Les parents des enfants causent en sa compagnie, lui confient souvent leurs peines et se recommandent à ses prières, dont ils constatent la grande efficacité.

Son action charitable auprès des malades commence à s'exercer. Connu de tous sous l'appellation de « bon frère André », il profite de ses sorties journalières au bureau de poste pour s'arrêter de temps à autre auprès d'un malade, auquel il remet un peu d'huile qui a brûlé quelques instants devant la statue de saint Joseph, à la chapelle du collège. Personne dans la communauté ne prête attention à cette originalité. Au dehors, les bonnes gens murmurent timidement :

— Vous savez, le bon frère André, c'est un saint. Il guérit les malades...

Mais rien ne transpire chez ses confrères. Un jour qu'il doit s'attarder plus que de coutume, il confie le soin de la porterie à un jeune

confrère. Celui-ci s'absente à son tour quelques minutes. Mal lui en prend : survient un visiteur qui sonne à plusieurs reprises. Le supérieur, le père Louage, un bouillant méridional, descend de sa chambre et se met à faire retentir la cloche par toute la maison. Le jeune remplaçant se présente tout penaud, et le frère André fait justement son entrée au milieu de ce branle-bas. Le père Louage s'écrie :

— Je suis provincial, supérieur, économe, et voilà [41] maintenant que je suis obligé d'être portier. Baisez la terre, baisez la terre, frère André.

À cet acte d'humilité, le portier se prête sans mot dire. Ce supérieur a pourtant la réputation d'une grande vertu. D'une rigidité parfaite sur l'observance de la règle, doué d'un grand cœur, il est malheureusement d'un caractère fort irascible. Aimé de ses sujets, qui devinent son âme paternelle sous des dehors impétueux, il est l'objet de plaisanteries bénignes de leur part. Malins, ils appellent communément le frère André le paratonnerre de la maison, car sur lui se déchargent le plus souvent les foudres du père Louage.

Jamais le frère André n'essaie d'expliquer sa conduite, de se disculper devant les accusations. Sa fonction de portier l'expose souvent à recevoir des reproches de la part de certains confrères. Ils l'apostrophent parfois :

— Au lieu de passer votre temps en prières, vous seriez bien mieux de remplir votre obédience comme il faut. Pourquoi ne m'avez-vous pas appelé au parloir, lorsque cette personne m'a demandé ?...

Le bon religieux pourrait bien riposter :

— J'ai parcouru tout le collège sans vous découvrir. Si vous gardiez mieux votre cellule, cela n'arriverait pas... Le supérieur m'a donné l'ordre de ne pas convoquer au parloir en de telles circonstances...

Sans mot dire, il reçoit l'avalanche de récriminations humblement, la tête baissée comme un coupable, sans le moindre soupçon d'impatience.

Les témoins de telles scènes diront :

— Nous étions émerveillés de tant de douceur et d'humilité. À sa place, comme nous nous serions défendus ! Et lui, pas même une parole.

Dieu éprouve ses élus en laissant à dessein subsister des défauts chez les gens qui les entourent. Suivant la pensée [42] de la petite Thérèse, qui eut beaucoup à souffrir dans son cloître :

— Si Dieu ne nous sanctifie pas par les gens avec les quels nous vivons, par qui le fera-t-il ?

Aux épreuves journalières de la vie commune, aux grandes mortifications habituelles : coucher sur la dure, nuits consacrées au travail et à la prière, jeûnes, le frère André joint quantité de sacrifices pratiqués déjà au temps de sa prime enfance. Il confiera plus tard, en vue de prouver comme il ne faut pas se montrer douillet :

— Souvent, par les nuits d'hiver, j'allais me donner des douches d'eau glacée dans la boutique de forge ; parfois même je me roulais nu dans la neige, dans un recoin sombre, à l'arrière du collège.

Peut-être ces pénitences servent-elles à dompter les tentations, dont le démon l'assaille, qui voit le bien semé sur les pas de ce serviteur de Dieu. Mais bientôt, convaincu de l'inutilité de ses efforts, Satan abandonnera les ruses et se bornera, dans une impuissance rageuse, à causer des ennuis physiques, selon sa coutume auprès des saints. Maintes narrations, dérobées à l'humilité du frère André, le laissent entendre.

Habitué à se mouvoir constamment dans le surnaturel, afin de prouver comment Dieu, dans sa bonté, récompense l'obéissance, le frère racontera le fait suivant, sans se douter que l'éclat du prodige auréole sa vie. Comme souvent, il soigne les malades, les guérit ou les prépare à la mort, les gens du voisinage ont l'habitude de lui demander de donner les derniers soins aux défunts. Un dimanche matin, un enfant se présente et l'avertit que son grand-père, vieillard auquel il avait promis de rendre les derniers devoirs, vient de s'éteindre :

— J'irai l'ensevelir ce soir, vers sept heures, répond le frère portier, que son obédience retient au collège.

[43]

L'enfant retourne donc chez lui, mais ses parents le renvoient pour insister, disant :

— Qu'il vienne immédiatement, car sans cela, le corps deviendra trop rigide pour procéder à la toilette funèbre...

— Impossible pour le moment, j'irai ce soir, je ne puis quitter le collège un jour de parloir...

À l'heure du souper, le portier, sa tâche terminée, se rend auprès du défunt et le trouve encore tiède et flexible. Pas la moindre difficulté pour lui donner les derniers soins. Ce travail terminé, s'apercevant que la tête du mort semble par trop inclinée, il essaye de rectifier l'attitude et constate que la rigidité cadavérique, soudain survenue, rend cette légère opération très difficile...

De retour au collège, après ses interminables prières, à peine retiré dans la cellule isolée de celles de ses confrères qui logent à l'étage supérieur, il entend dans la pièce contiguë, le réfectoire, un vacarme assourdissant, entre-choquements de verres, de tasses, d'assiettes, comme si tout eut été fracassé. Il se précipite sur les lieux et fait de la lumière. Chose étrange, tout demeure en ordre, rien n'est brisé.

Cette aventure se répète à plusieurs reprises. Il affirmera dans la suite :

— À chaque fois que j'allais rendre les derniers devoirs à un mort, ces bruits se faisaient entendre...

De temps à autre, un animal est entrevu, sorte de gros chat noir qui semble être l'auteur de l'étrange vacarme. Cette présence demeure inexplicable,

— Le démon, furieux de mes actes de charité, tâche de me faire peur, pense le frère.

Plusieurs, à l'énoncé de tels faits, réprimeront mal un sourire ; les interventions visibles de Satan auprès des saints leur semblent tenir de la légende. Qu'ils lisent la vie du curé d'Ars, si ressemblante à celle du frère André, ils verront les rages enfantines du diable contre celui qui lui arrachait tant d'âmes. Souvent, il l'assaillait sous la [44] forme d'un animal, et produisait le bruit de déchirure dans ses rideaux, draps et taies d'oreiller.

À maintes reprises, dans sa vie, le frère André subira ces ennuis du démon, comme en témoignent certaines confidences et plusieurs indices.

Ainsi, dans le travail, la prière, la souffrance, les épreuves de toutes sortes, l'élu du Seigneur se prépare à sa grande mission. Pen-

dant cette vie cachée, il jette en terre la semence qui germe dans l'obscurité pour croître rapidement au temps de sa vie publique comme apôtre de saint Joseph.

[45]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

IV

FLORAISON

Retour à la table des matières

Le frère André a trente-quatre ans lorsqu'on terre de France s'éteint la voyante de Lourdes, d'un an son aînée. La mission de Bernadette est depuis longtemps réalisée. Les pèlerins affluent au sanctuaire de l'Immaculée, à la roche de Massabielle. Voies mystérieuses de la Providence, l'apôtre de saint Joseph doit attendre encore vingt-cinq ans avant d'accomplir son œuvre.

Pour faire triompher sa cause, Bernadette a rendu témoignage des apparitions de la Vierge et lorsque, après bien des épreuves, sa voix fut écoutée, elle se retira au loin dans un monastère.

Le frère André pourra accomplir sa mission, lui, par le pouvoir merveilleux de semer les guérisons au nom de saint Joseph, mais il demeurera intimement uni à son œuvre Trente-trois ans durant, il contribuera à sa croissance et deviendra, aux yeux des foules, la figure vivante du charpentier de Nazareth.

Si depuis sa plus tendre enfance, le frère André nourrit une dévotion particulière envers son grand ami saint Joseph si, dès le début de sa vie religieuse, il s est efforcé de faire rayonner ce culte autour de lui par tous les moyens, c'est seulement lorsqu'il est investi de la facul-

té de départir les faveurs divines extraordinaires que sa mission spéciale se dessine. Ce pouvoir est pour lui ce que furent les apparitions de la Vierge pour Bernadette.

[46]

Cette puissance se manifeste peu à peu, et son entourage est lent à la discerner. La valeur de son intercession s'affirme d'abord envers ses confrères et les élèves. Quelques faits se gravent qu'ils évoqueront dans la suite, surpris de ne pas en avoir saisi tout d'abord le caractère surnaturel.

Le procureur du collège, un religieux modèle, qui partage avec le frère André l'honneur d'être appelé le paratonnerre du père Louage, est alité depuis plus d'un mois, à la suite d'une blessure à la jambe. Quelques jours avant le dix-neuf mars, il dit au portier qui lui rend visite :

— Aucune amélioration dans la plaie. Je crois décidément que je ne pourrai me rendre à la chapelle pour la fête de saint Joseph.

— Faites la neuvaine avec foi et descendez sans crainte à la chapelle.

Au matin de la fête, les religieux sont étonnés de voir dans leurs rangs le malade encore alité la veille. Après la messe, ils constatent que toute trace de plaie est disparue.

Le frère André sait montrer la même sollicitude envers les élèves. Parmi eux, les orphelins surtout reçoivent les attentions de son cœur compatissant, et les malades bénéficient parfois de sa puissante intervention.

Dans l'intimité, en évoquant le début de son action au collège Notre-Dame, le bon frère racontera lui-même le trait suivant : Un élève est à l'infirmerie depuis plusieurs jours. Une fièvre maligne le retient au lit. À l'heure de la récréation, le frère portier se présente auprès de l'enfant et demande avec son bon sourire :

— Qu'est-ce que tu as à faire la paresse ?

— Je suis malade.

— Lève-toi.

[47]

— Le médecin ne veut pas.

— Tu n'es plus malade, va-t'en en récréation.

Le gamin, se sentant ragaillardi, ne se le fait pas répéter. Il s'habille tout joyeux et le voilà bientôt à gambader, plein d'entrain, parmi ses condisciples, à la grande surprise du surveillant. Après enquête, le frère André est incriminé, taxé d'imprudence, d'ingérence indue dans les attributions de l'infirmier.

— Cet enfant n'est pas malade, riposte-t-il ; faites-le donc examiner.

Le médecin ne trouve plus de trace de maladie. Intrigué, il revient plusieurs fois durant le jour et constate la persistance de la guérison.

Une épidémie de petite vérole ravage la communauté, à Saint-Laurent. L'infirmerie, située dans la « maison blanche », autrefois le noviciat, est remplie de malades, élèves et religieux. Quelques-uns sont morts. Le père Beaudet, supérieur du collège, se charge de veiller les contagieux en quarantaine. Le frère André vient avec plaisir à la rescousse du bon père, sans craindre la contagion de la maladie, qu'il peut contracter facilement, vu sa débilité physique. Dès son entrée dans la salle des malades, il se jette à genoux et prie saint Joseph d'éloigner ce fléau. Pas un autre cas de petite vérole ne se déclare dans la suite, et tous les malades reviennent bientôt à la santé.

Cependant personne n'attache d'importance à ces faits. Aux yeux de tous, le portier demeure le petit frère obscur, passablement original.

Peu à peu, le rayonnement de bonté et de simplicité qui se dégage de sa personne attire les parents des élèves. Pendant les longues après-midi que les mamans passent au parloir avec leurs enfants, les papas, moins patients, viennent fumer dans la cellule du portier et causent avec lui. Celui-ci en profite pour leur parler de sa grande dévotion, tout en glissant de gaies reparties. Les gens prennent [48] l'habitude de lui confier leurs peines. H comprend vite et s'apitoie, lui qui a tant souffert. Il donne un bon conseil, parle du consolateur, saint Joseph, tout-puissant sur le cœur de Jésus.

Le bon portier, avec son amabilité coutumière accueille les visiteurs. S'avançant au-devant d'un homme à l'air triste et préoccupé, il demande, plein de sollicitude :

— Comment ça va chez vous ? L'autre agacé, bourru, réplique :

— Qu'est-ce que ça peut bien vous faire, à vous ?

Le frère ne se tient pas pour battu. Au moment où cet homme quitte le collège, après avoir embrassé ses deux enfants pensionnaires, il l'aborde en souriant :

— Vous avez bien mauvais caractère. L'autre, pour s'excuser, raconte ses peines :

— Ma femme est malade au lit, depuis des années...

— Elle n'est pas si malade que ça, dit simplement le religieux. Elle a hâte de vous voir arriver, pour avoir des nouvelles des enfants.

Et, devant l'air surpris de son interlocuteur, il ajoute, en lui donnant la main :

— À l'heure qu'il est, elle va mieux. Le visiteur s'éloigne en murmurant :

— Quel drôle de prophète, que ce portier !

Et pourtant, il fait accélérer l'allure de son cheval vers la ville... Son épouse, encore pâle de sa longue maladie, l'accueille sur le seuil de sa demeure :

— Comment sont les enfants, s'informe-t-elle gaiement ?...

Au moment où son mari soucieux causait avec le frère André, elle s'est sentie mieux. Elle a prié sa garde-malade de l'aider à se lever. Quelques instants plus tard, elle quittait sa chambre et se rendait sur le balcon, attendant avec impatience le retour de son époux.

Les faveurs spirituelles ou temporelles se multiplient de plus en plus. La nouvelle se propage, des visiteurs viennent [49] spécialement pour demander des guérisons au saint portier. Un de ses confrères est témoin d'une scène étrange, dont il garantira l'authenticité :

« Je vous donne ce que je puis certifier, même sous serment. À la fin de novembre 1884, je remplace le frère André qui doit laver le plancher du parloir. C'est un samedi, vers cinq heures du soir. On

sonne à la porte. Une dame se présente, que soutiennent deux hommes. Je les fais entrer et leur demande ce qu'ils désirent. Un des hommes répond :

Cette dame veut voir le frère André. Celui-ci à genoux, lave justement l'entrée.

— Frère André, cette dame désire vous parler.

— Il cesse de brosser le parquet et lui dit : Que désirez-vous ?

— Je suis prise de rhumatisme, je vous prie de me guérir.

— Laissez-la marcher.

Elle se met à faire deux ou trois pas, et le frère continue à brosser le plancher. Après un instant, il dit à la femme :

— Vous n'êtes plus malade, vous pouvez vous en retourner.

Elle sort sans être soutenue. »

Vingt ans donc avant le début de son œuvre, le frère André porte déjà les marques d'une prédilection divine, mais il ne semble pas encore projeter un sanctuaire en l'honneur de saint Joseph.

En face du collège, un étroit cercle de défrichement, et la montagne s'élève abrupte, sauvage, peuplée d'érables, de chênes et de bouleaux, dont les couleurs pâlissent auprès du vert sombre des conifères. Ça et là, d'épais fourrés, toute une végétation inculte. Le site domine la plaine jusqu'à la ligne lointaine et bleuâtre, à peine infléchie, des Laurentides. Des fermes, des bosquets, quelques [50] villages aux maisons tassées autour d'un clocher. Un anneau se dessine de la rivière des Prairies qui rampe entre son double ruban d'arbres. À l'ouest, le lac Saint-Louis, une décharge du Saint-Laurent, donne plus de vie au paysage...

Les religieux, surtout les novices, s'aventurent par l'étroit sentier qui grimpe la montagne. Le propriétaire, un Écossais hargneux, défend l'accès de ce coin pittoresque et lance parfois ses chiens aux trousses des visiteurs. Attrait de plus, celui du fruit défendu, pour les novices qui n'ont pas abandonné, en revêtant la soutane, les gamineries propres à leur âge. Aux jours de congé, ils se faufilent jusqu'au

sommet du mont Royal. Après les moments d'une saine détente, ils ont l'habitude de réciter leur office de la Sainte Vierge au pied d'un bouleau qui ombrage une esplanade dénudée, contrefort de la montagne.

Les autorités du collège convoitent ce terrain, car elles appréhendent d'y voir ériger un hôtel turbulent, mais le prix demandé semble excessif. Cette propriété est vendue à un Canadien français qui se montre aussi exigeant. Un geste de foi naïve réussira là où toutes les démarches humaines ont échoué. Le procureur, le frère Aldéric, qui nourrit la plus filiale dévotion envers l'ouvrier de Nazareth, surtout depuis la guérison qu'il a obtenue par l'entremise du frère André, enfouit dans le sol convoité une médaille de saint Joseph. Hanté déjà par le désir de son oratoire, le bon portier l'a déjà faite, depuis longtemps, cette semaine qu'il conseillera bien des fois afin d'évincer les propriétaires récalcitrants. Le 22 juillet 1896, l'achat est conclu.

Aussitôt, le laborieux portier est le premier à la tâche. Il élargit le sentier, coupe les raidillons par quelques marches d'escalier. Après la rude montée du contrefort de la montagne, une éclaircie vêtue de menus branchages que les défricheurs baptisent : Boulevard Saint-Joseph. Le père Lafond, directeur des travaux, de sa belle écriture [51] peint ce nom sur la paroi coupée raide, en bordure de l'emplacement.

L'année suivante, on érige un petit kiosque en bois rond. Une échelle donne sur le toit d'où l'on peut apercevoir, au-dessus des arbres, le magnifique paysage. Le frère André ne parle pas encore d'ériger une chapelle en l'honneur de saint Joseph, mais il a logé dans une anfractuosité du rocher une statuette de ce saint.

C'est là qu'il vient prier à ses moments libres. Il place bientôt une petite écuelle au pied de sa statue, afin de recueillir les dons des pèlerins éventuels. Aux heures d'affluence au parloir, le portier cause de ses travaux à ses amis, leur conseille de grimper jusqu'au « Boulevard Saint-Joseph » pour jouir du coup d'œil merveilleux et leur recommande bien de ne pas oublier de faire un bout de prière auprès de la statuette du rocher.

Quel n'est pas le charme de ce premier oratoire, si humble, si naïf ! Un étroit sentier embroussaillé qui débouche dans une clairière sauvage, une statuette, et la pauvre petite écuelle destinée à recevoir les sous. Quelle beauté touchante, dans cette rustique simplicité ! Et c'est

avec les sous, les sous du pauvre, que le frère André bâtira sa première chapelle, la crypte et la basilique qui sera un des plus beaux sanctuaires d'Amérique...

Les minuscules oboles se multiplient et, avec la permission des supérieurs, le portier les conserve en vue d'aménager le lieu de pèlerinage qu'il rêve. Il y ajoute les cinq sous que lui donne chaque coupe de cheveux. Et lui, le pauvre, le détaché des biens terrestres, qui durant toute sa vie ne semblera même pas voir de différence entre l'obole infime et la magnifique offrande, recueille les sous avec joie, compte les piécettes blanches : « c'est pour saint Joseph... »

De plus en plus se dessine l'action de l'apôtre de saint Joseph auprès des foules. Chaque jour lui amène un contingent de malades et d'affligés. Il les accueille tous, les [52] console et leur parle de Jésus et de son père adoptif.

Un adolescent se présente, appuyé fortement au bras d'un homme :

— Me reconnaissez-vous, frère André ?

— Mon petit compagnon qui venait prier avec moi dans la montagne. Comment ça va ?

— Oh ! ça va très mal, j'ai eu un accident de travail, le mois dernier. Le médecin veut m'envoyer à l'hôpital. On parle de me couper la jambe, parce que la gangrène s'y est mise... Si vous vouliez, frère André, vous pourriez me guérir.

— Non, pas moi, mais saint Joseph, si vous avez confiance. Renvoyez la voiture qui vous a transporté.

Il conduit l'estropié dans une salle de débarras attenante à sa cellule, afin de le dérober à la curiosité.

Le soir, lorsque les autres ne peuvent pas le surprendre et le cingler de propos malveillants, il fait passer le jeune homme dans sa chambre et frictionne quelque temps la jambe enflée et noircie. Le malade peut retourner à son domicile, tout seul, à pied, par des chemins enneigés et glissants.

Les prodiges se multiplient et s'ébruitent au dehors, en dépit de la recommandation expresse de n'en parler à personne.

L'histoire, perpétuel recommencement^ réédite un épisode emprunté à la bible. « Le Seigneur dit à Satan : As-tu remarqué mon serviteur

Job ? Il n'y a pas d'homme comme lui sur la terre, droit, pur, craignant Dieu et éloigné du mal... Or Dieu permit à Satan d'éprouver son serviteur... »

La théorie des misères infligées à Job ne s'est-elle pas déroulée pour le frère André, au long de sa jeunesse d'orphelin, sans parents, sans amis, pauvre, ballotté de maison en maison, torturé de souffrances ? Dans la vie religieuse, éprouvé par d'austères supérieurs, il voit ses maladies s'aggraver. Parfois ce guérisseur doit passer quelques [53] jours à l'infirmerie, en proie aux maux d'estomac, secoué par les spasmes convulsifs de la chorée.

Maintenant, douleur plus cuisante à son âme d'apôtre, tout se ligue afin de paralyser son action. Certains parents se plaignent de ce que leurs enfants subissent la promiscuité des quémandeurs qui visitent le frère portier. Les autorités du collège interviennent. Défense absolue de recevoir les malades aux heures de parloir et invite de les rencontrer dans un minable pavillon, petite gare aménagée de l'autre côté de la route, en face du collège.

Si la peur de jeter du discrédit sur la communauté interdit aux supérieurs de se fourvoyer à la suite d'un illettré original, même s'il est pieux et zélé, par ailleurs, l'esprit de foi leur défend de contrecarrer directement les vues possibles de la Providence. La même pensée guidera la conduite de l'archevêque de Montréal, monseigneur Bruchési :

— Si vous disiez au frère André de cesser de recevoir les malades, le ferait-il ?

— Il s'exécuterait aveuglément.

— Alors laissez-le faire. Si l'œuvre est divine, elle se développera, sinon elle s'écroulera.

Cet esprit de tolérance n'anime pas tout le monde. Quelques confrères et surtout le médecin du village combattent ouvertement le guérisseur :

« Vieux frotteux, vieux tâteux, charlatan... », les épithètes malveillantes pleuvent drues sur sa tête.

Sans se décourager, le religieux continue son œuvre, mais bien souvent il verse des larmes et raconte ses peines à un confrère qui lui est sympathique. Il dit ses espérances, déplore de ne pas avoir l'assis-

tance d'un prêtre pour confesser les gens qui viennent vers lui. Ce compagnon est le témoin involontaire de scènes bien touchantes, pendant les quelques jours qu'il passe à restaurer la masure où le portier reçoit désormais les clients de saint Joseph.

Loin de se contenter de leur demi-victoire, les dénigreurs [54] portent leurs griefs à l'archevêché. Quelques confrères et les bénéficiaires de faveurs défendent l'accusé. Le pontife, monseigneur Bruchési, dans sa prudence, congédie les deux partis sans se prononcer.

Dépités de leur échec auprès des supérieurs ecclésiastiques, les adversaires vont frapper à la porte de l'autorité civile :

— Le bureau d'hygiène doit absolument se saisir de cette question. Il y va de la santé publique.

Un délégué est choisi pour aller mettre à la raison le contempteur des lois médicales. Le frère reçoit le visiteur aimablement et lui explique que ses remèdes, — frictionner avec une médaille ou un peu d'huile, — ne sauraient être dommageables. L'autre s'en retourne charmé du bon sens et de l'aménité du frère.

À ces épreuves s'ajoutent des calomnies contre son honneur. Ses ennemis le taxent d'immodestie, parce qu'il frictionne vigoureusement les plaies. Cette insulte lui est même jetée à la face par un visiteur auquel il manifeste du dévouement et de la sympathie.

En butte aux calomnies, suspect dans la communauté, attaqué violemment de l'extérieur, persécuté de toute façon, il a l'habitude de s'épancher auprès d'un laïc qui semble sympathiser. Il parle en toute confiance, livre les secrets de son âme, pleure bien souvent en sa présence. Hélas ! ce confident est un être ignoble, incapable d'une attitude loyale, plus incapable de comprendre l'âme droite et haute de son vénérable ami. Il dénature les confidences qu'il reçoit. Fermé à l'œuvre de la grâce et à l'action de l'Esprit Saint dans une âme d'élite, il prend le frère André pour un fou. Avec les adversaires, il colporte les pires calomnies. Cette accablante trahison finit par être connue. Très sensible, d'une délicatesse exquise, d'une fidélité absolue en matière d'amitié, le frère André portera longtemps cette plaie vive au cœur :

— Mon meilleur ami, sur lequel je me fiais le plus, est [55] allé me trahir. Il n'avait pas la bouche assez grande pour livrer à tout le monde

ce que je lui disais. Vous ne sauriez croire, vous ne sauriez croire toute la peine que j'éprouvai. Contre l'œuvre prometteuse de régénération spirituelle, le démon s'acharne avec fureur. Ces épreuves font ressortir la patience, l'humilité, la douceur, l'obéissance et l'indomptable énergie du serviteur de Dieu.

Dans la tourmente, une légère éclaircie : la permission est obtenue d'ériger le premier oratoire. À la fin de l'été de 1904, le frère Abondius, charpentier du collège, bâtit sur le promontoire, à mi-hauteur de la montagne, une minuscule chapelle de dix-huit pieds par quinze. Aucune fenêtre : la lumière filtre par un double ruban de verres dépolis qui borde l'arête surélevée du toit. Ce bibelot d'oratoire, percé d'une large porte à deux vantaux pliants, semble une lanterne jetée dans le décor de la montagne. Le début des travaux a été marqué par un prodige que le frère André aimera rappeler :

« Un homme vint me voir au collège. Il était si maigre qu'on croyait voir le jour au travers. Il souffrait d'un cancer à l'estomac et ne pouvait presque plus manger. Je lui ai demandé :

— Pourriez-vous venir travailler pour moi, demain matin ? Il faudra élargir le chemin qui doit conduire à la chapelle dans la montagne.

— Je ne demande pas mieux, mais je n'ai pas la force, il faudrait que je puisse manger.

— C'est bon. Vous viendrez déjeuner avec moi.

Le lendemain, je lui ai servi un bon repas. Il a pu se mettre au travail la même journée. Toute trace du mal avait disparu. Je l'ai employé pendant plusieurs mois. »

Le 19 novembre, jour d'exultation : dans la chapelle du collège, bénédiction d'une statue de saint Joseph, qui est [56] portée en procession au nouveau sanctuaire, où la messe doit être dite et un chemin de croix érigé. À dessein, négligeons les nombreux figurants de cette scène pour mieux voir, au dernier rang, celui de qui nous revivons à grands traits l'histoire.

Le frère André frise la soixantaine. Petit vieillard alerte, aux traits creusés par la maladie et la souffrance, aux cheveux annelés, grison-

nants, il est rajeuni par son regard et par son sourire. Oublieux de ses luttes et de ses misères, il goûte le triomphe de son grand ami, l'ouvrier de Nazareth. Sa mission est loin d'être encore totalement approuvée. C'est par tolérance qu'il exerce son action auprès des malades.

À peine inaugurée, la chapelle est fermée aux pèlerins, durant les longs mois d'hiver. Le frère André transforme en oratoire un réduit attenant à la salle de récréation. Quelques privilégiés y viennent, de temps à autre, prier devant une niche, où est placée une statue de saint Joseph. Ils font aussi le chemin de la croix avec le frère, dans la chapelle du collège. À chaque station, méditation silencieuse coupée de prières improvisées. Cet exercice est accompli très souvent le soir, dans l'obscurité. Un religieux, qui ignore cette coutume, pénètre dans la chapelle. Plusieurs pèlerins, masqués par les bancs derrière lesquels ils sont agenouillés, se lèvent justement pour passer à une autre station. En voyant surgir de l'ombre cette douzaine de fantômes, l'arrivant jette un cri de surprise et détale en vitesse. Tous rient de l'aventure.

Le frère André contemple souvent à travers les arbres dénudés, l'oratoire de la montagne capuchonnée de neige. Avec peine, il s'y rend parfois, salué par les gais propos des enfants qui glissent sur les premières pentes. Les malades, n'ayant plus accès au collège, doivent attendre dans la petite gare, de l'autre côté du chemin. Le frère portier, à ses moments libres, se rend auprès d'eux. Au printemps, les visiteurs commencent d'affluer. Une après-midi, ils sont [57] une centaine, disséminés entre les arbres, aux abords du collège. Le frère portier ratisse les allées du parterre et ne semble pas s'apercevoir de leur présence. Une dame se risque à l'aborder :

— Allez m'attendre à l'oratoire dans la montagne, dit le religieux, j'irai vous rejoindre quand je serai libre...

Dans la période des vacances, pouvant se faire remplacer fréquemment à la porterie, il passe des journées entières à recevoir les visiteurs.

— Souvent, confiera-t-il dans la suite à un ami intime, je ne prenais pas la peine de déjeuner. Je glissais quelques biscuits dans ma poche et je me rendais à l'Oratoire. Des fois, le soir, en descendant la montagne, je m'apercevais que j'avais oublié de manger...

Les années passent et la tempête redouble autour de l'œuvre. Les médecins et certains confrères lui font une lutte acharnée. Çà et là, par la ville, les têtes fortes se gaussent du « vieux fou » qui croit faire des miracles. Les visiteurs protestent contre l'encombrement de malades à la petite gare située en face du collège. Excédés de ces ennuis, les supérieurs songent à envoyer le frère André dans une autre maison de la communauté, à l'université Saint-Joseph, au Nouveau-Brunswick. Bien souvent, le religieux verse des larmes amères, mais jamais il ne se décourage.

— Ce qui me console, s'écrie-t-il parfois, c'est qu'après chaque grosse épreuve, l'Oratoire se développe beaucoup.

Un groupe de confrères et d'amis le soutiennent. Ils vont demander au provincial, le père Dion, d'agrandir le sanctuaire, de le chauffer et de le rendre accessible en hiver. Cette demande ne semble pas opportune.

Des démarches auprès de l'évêché sont assez mal accueillies. Ces prudentes réserves, fort légitimes de l'autorité, contribueront à mieux prouver la valeur de la mission confiée au frère André. Une fois ralliés à sa cause, monseigneur [58] Bruchési et le père Dion deviendront ses deux plus fermes soutiens.

Le peuple partout célèbre le thaumaturge du mont Royal. Les pèlerinages s'organisent nombreux, la lutte s'effrite, bientôt ce sera le triomphe au grand jour. L'œuvre n'est encore qu'une fleur à peine entr'ouverte, un bouton qui a souffert des gelées, mais bientôt le soleil radieux éclairera son large épanouissement.

[59]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

V

ÉPANOUISSEMENT

Retour à la table des matières

Esquissons à grands traits le prodigieux développement de l'Oratoire : ce n'est pas l'historique de l'œuvre qui nous intéresse, mais la vie de son artisan. À dessein, sacrifions les détails pour mettre en valeur la figure du frère André.

Après l'érection de la première chapelle, le bon religieux conserve encore quatre ans sa fonction de portier au collège Notre-Dame. Au premier moment libre, dans la journée, il va rejoindre les visiteurs qui l'attendent. Muni d'une petite lanterne, il conduit souvent, le soir, quelques privilégiés au minuscule sanctuaire, pour y prier et faire le chemin de la croix. Déjà des pèlerinages s'organisent, qui tournent en débandade lorsqu'un orage imprévu s'abat. Tout l'hiver la chapelle est close, même en la fête de saint Joseph.

Un noyau de laïcs, amis du frère André, fait pression, en 1906, auprès du père provincial, en vue d'obtenir la construction d'une église en l'honneur de saint Joseph. Le projet est jugé prématuré.

En juillet 1908, un abri formé d'une simple toiture soutenue par des poteaux, prolonge le premier édicule jusqu'au flanc rocheux de la montagne. Deux mois plus tard, la moitié de ce local est entourée et

devient la nef d'une église dont la primitive chapelle forme le chœur. L'Oratoire, maintenant chauffé, demeure accessible aux pèlerins, tout l'hiver.

[60]

Au printemps, un pavillon s'érige, divisé en restaurant ou salle de repos pour les visiteurs, cellule et bureau pour le frère André, qui est désormais libéré de sa fonction de portier au collège et nommé officiellement gardien de l'Oratoire.

L'année suivante, la nef est encore agrandie et la primitive chapelle, trop menue pour un si vaste corps, bourgeonne d'une rallonge à son autre extrémité. Le rez-de-chaussée de cette partie devient la sacristie. Une chambrette pour le frère est aménagée sous le toit, dominé par un clocheton pointu, où s'agite une trop lourde cloche.

En dépit de sa pauvreté, l'Oratoire a grand air dans la beauté du décor. Partout, par là autour, des arbres indisciplinés, aux formes étalées, dressées ou penchantes, des buissons épais, des pentes bien fourrées d'herbe, des rochers aux crevasses recouvertes de verdure. Le regard embrasse la vaste plaine, peinte de villages, pour se perdre vers le bleu détrempé des monts lointains. Le développement s'accroît, les prévisions les plus optimistes sont dépassées. Bientôt, construction du presbytère, nouvel agrandissement de la nef jusqu'à l'extrémité de l'abri adossé à la montagne. Le 17 novembre 1912, monseigneur Bruchési, archevêque de Montréal, venu bénir cette dernière partie, jette à la foule qui déborde de l'enceinte :

— Je vois un mouvement de piété qui me console. Cet oratoire pourrait justement être comparé au grain de sénevé qui est si petit en soi et qui produit cependant un grand arbre. À l'origine, une main pieuse et simple plaça une statue à cet endroit ; chaque jour, on vint prier ici : bientôt s'éleva une petite chapelle. Mais les dévots à saint Joseph devenant de plus en plus nombreux, on dut l'agrandir et même plusieurs fois ; aujourd'hui, c'est la dernière allonge que je viens de bénir. Mais cette œuvre n'est qu'à son début ; et j'entrevois dans un avenir pas très éloigné, une église, une basilique digne de saint Joseph, [61] s'élevant sur le mont Royal, en face du plus magnifique horizon...

La période des doutes, des hésitations est close. Avec une confiance aveugle dans la Providence, le plan est conçu d'une imposante basilique de granit, qui semble vouloir lutter en majesté avec la montagne.

Dès 1915, tandis qu'en Europe la grande guerre détruit tant d'églises, s'érige sur le mont Royal une vaste crypte en pierre, sorte de bastion trapu. De l'humble oratoire primitif, le clocher et le chœur sont transportés et conservés, qui semblent la tête et le cou de ce corps formé d'allonges successives.

Un vaste jardin français encadré de peupliers en mâts de verdure luisante, des terre-pleins aux pentes roides bien vêtues de gazon sont réalisés au prix de mille labeurs, pour dompter le sol rocailleux et accidenté.

En 1924, derrière la crypte qui lui sert de palier, la basilique commence à surgir de son lit profondément creusé dans le roc. Comme les cathédrales moyenâgeuses, elle prend son temps afin de mieux s'épanouir en beauté. Les travaux, en panne depuis plusieurs années, reprennent en 1937, après le geste de foi suggéré par le frère André :

— Vous voulez couvrir la basilique : installez la statue de saint Joseph dans les murs ouverts, et lui, il trouvera bien de quoi se couvrir.

Au-dessus du mont Royal, de sa tête haut levée, le dôme de la basilique culmine, inspiré de celui de Florence qui est dû au célèbre Brunelleschi. Un grand maître contemporain l'a conçu avec encore plus d'élan, de hardiesse et d'envol, grâce aux audacieuses possibilités des matériaux modernes.

L'intérieur de ce sanctuaire promet un vaste mouvement d'harmonieuses lignes ascendantes, une incomparable symphonie chaudement colorée de mosaïques et de vitraux.

Le visiteur, conduit dans le lanterneau, au sommet du dôme, contemple, massée, prochaine, la ville grouillante de [62] son million et demi d'existences. À l'est, par delà le Saint-Laurent, le mont Saint-Grégoire rappelle la naissance du frère André ; à l'ouest, dans l'immense plaine étalée jusqu'au tracé sinueux, tremblé, fumeux des Laurentides, deux points riches de souvenirs aussi, les collèges de Côte-des-Neiges et de Saint-Laurent. Toute la vie tient là de l'artisan qui,

non seulement a bâti le grand sanctuaire au patron de l'Église universelle, mais a popularisé son culte par toute l'Amérique.

Quelques chiffres, dans leur éloquence aride, expriment la grandeur de l'œuvre de l'Oratoire.

Plus de dix millions de dollars ont été dépensés. Chaque année, environ six cent mille lettres, expédiées des quatre coins du monde, viennent solliciter des prières et des faveurs. La revue mensuelle, *L'Oratoire*, tire à deux cent cinquante mille exemplaires. Une confrérie compte plus de soixante et quinze mille adhérents. Les visiteurs chaque année se chiffrent par plusieurs millions.

Si la splendeur du site explique l'affluence touristique, elle s'avère insuffisante à motiver l'arrivée continuelle de milliers de pèlerins, venus de toute l'Amérique. La montée incessante des priants isolés disparaît souvent dans l'assaut des pèlerinages par groupe. Du fond de la cité, par les rues au tintamarre assourdissant, parfois toute une paroisse chemine vers le mont Royal.

Certaines solennités, comme celle des travailleurs chrétiens, entraînent une marée humaine ; plus de cinquante mille personnes transforment les terrasses en prairies mouvantes aux couleurs variées. Sur le versant de la montagne, entre la double haie d'agenouillés, se déroule la procession d'hommes, de femmes et d'enfants qui chantent et prient. Vient le saint Sacrement escorté par les clergeons écarlates, les prêtres tout de blanc et d'or...

À la tombée de la nuit, le long serpent de flammes vacillantes, la grande rumeur priante des processions aux flambeaux, laissent un souvenir inoubliable. Dans cette [63] ferveur collective, un seul désir nous empoigne, n'être qu'une voix fondue, un atome perdu dans cette foule que Dieu attire vers lui.

L'Oratoire est un lieu où l'on touche le surnaturel, où l'on respire la grâce, où la foi des gens s'étale toute nue. C'est l'oasis où nous tous, pauvres pérégrinants en route vers l'éternité, nous venons prendre un bain spirituel, un cumul de force pour les batailles de la vie. Les faveurs temporelles sont l'appât dont le Christ se sert, comme aux jours de sa vie terrestre, afin de gagner les cœurs... Vous avez vu, le long du Saint-Laurent, ces immenses nasses de branchages, ces « pêches », au fond desquelles les poissons s'engagent à la marée montante et demeu-

rent prisonniers à la décrue des eaux. Le sanctuaire de saint Joseph est la nasse divine où le flux de la grâce pousse les âmes par milliers et le reflux les laisse prisonnières de l'amour de Dieu.

Sur l'action divine à l'Oratoire, S. E. monseigneur Gauthier se prononçait sans ambages, dans sa lettre circulaire datée du 14 avril 1937. Après avoir rappelé l'exhortation du souverain pontife, qui demande « le recours à saint Joseph dans la grande action de l'Église catholique contre le communisme athée », le chef spirituel du diocèse ajoute :

« Ce recours confiant à saint Joseph, il y a longtemps que nous le pratiquons à Montréal. Il y est devenu d'une extraordinaire intensité depuis que l'Oratoire du mont Royal a été fondé. Je ne pourrais rien dire de ce qui s'y passe que tout le monde ne connaisse. H est sûr que l'on y vit dans l'atmosphère des grands pèlerinages. Personne n'y vient qui n'en reparte meilleur. Je ne pense jamais sans une émotion profonde à l'action miséricordieuse qui s'y exerce. Tous les soucis, toutes les douleurs de notre grande ville viennent battre comme une vague le promontoire où saint Joseph a élu domicile. Le grand saint y est accueillant, bon jusqu'à la tendresse, pitoyable à toutes [64] les misères. Quel honneur et quel motif de confiance pour nous que saint Joseph étende ses bras puissants sur notre ville pour la bénir et la protéger ! »

Ce prodigieux épanouissement n'est pas une réussite humaine, seule l'action toute spéciale de la Providence saurait l'expliquer.

La première chapelle, la crypte, la basilique sont bâties des millions d'oboles offertes par les bénéficiaires de faveurs obtenues au mont Royal. L'apport des curieux, des touristes américains, est loin d'être aussi appréciable qu'on l'imagine. Les dons considérables sont à peu près inconnus. Le Seigneur choisit les aumônes inspirées par un mobile surnaturel, les offrandes des humbles, laissées en témoignage de reconnaissance.

Tout est merveilleux dans le développement de cette œuvre. Quelques exemples le font vivement sentir. Un jeune professeur, le père Adolphe Clément, menacé de perdre la vue, quitte l'enseignement et vient remplir la fonction de chapelain au premier Oratoire. Un soir qu'il déambule avec le frère André, il manifeste ce désir :

— Si vous voulez que je travaille pour saint Joseph, il faudra me rendre la vue. Je ne peux même plus lire mon bréviaire. À peine si je parviens à célébrer la sainte messe.

— Demain, vous commencerez la récitation de votre bréviaire, répond simplement le frère.

Pendant vingt-cinq ans ce religieux se consacrera à cette œuvre et il entendra de temps à autre les oculistes lui dire :

— Nous ne pouvons pas comprendre comment avec des yeux comme les vôtres, vous puissiez lire.

L'histoire d'un autre collaborateur du frère André mérite d'être retenue. On dirait la plus ravissante légende empruntée à quelque manuscrit enluminé de la grande époque de foi.

[65]

Un sexagénaire demeure seul sur son lopin de terre, défriché après une vie de lutte contre la forêt. Son épouse vient de mourir, et son fils, l'unique survivant de ses nombreux enfants, est allé tenter fortune au loin. Ce vieillard, Joseph Malenfant, n'a plus qu'à couler des jours paisibles, mener une bonne petite vie de rentier sur son bien, à Saint-Hubert de Témiscouata, à quelque trois cents milles en aval de la métropole.

Un songe étrange lui survient et le tracasse ; il lui a semblé voir un petit vieillard qui tentait d'édifier péniblement une église et qui le suppliait de l'aider.

— Ce rêve me semble un avertissement du bon Dieu. J'en aurai le cœur net. Je pars à la recherche de celui qui demande mon assistance.

Devant les moqueries de ses connaissances, notre homme répète sa maxime favorite, bien expressive de sa vie de sacrifice et de dévouement envers et contre tous :

— C'est de servir à rien que d'être utile à personne. Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes.

Et le voilà parti vers Montréal. Il entend parler du sanctuaire érigé sur la montagne. En gravissant la pente qui conduit à l'Oratoire, il croise le vieillard entrevu dans sa vision. Le frère André racontera lui-même cette rencontre :

— Comme je descendais de la montagne, je l'ai vu qui me regardait. J'ai traversé la route et je lui ai dit : vous êtes justement l'homme dont j'ai besoin…

Monsieur Malenfant demande au supérieur la permission d'entrer dans la communauté en qualité de convers. Son âge avancé le fait refuser. Sans perdre courage, désireux de servir, il conçoit un plan audacieux en vue d'aider quand même le frère André. Il parcourra toute la province, de l'est à l'ouest, demandant l'aumône pour l'Oratoire Saint-Joseph.

Dans ce dessein, il se rend à Chicoutimi, demande l'autorisation d'accomplir cette quête dans ce diocèse. N'ayant ni mission spéciale, ni lettre de créance, il se voit [66] refuser la permission. Sans se troubler, il commence sa vie de vagabond de saint Joseph, égrenant par tous les villages son refrain :

— C'est de servir à rien que d'être utile à personne. Mieux vaut obéir à Dieu qu'aux hommes.

Aux refus, aux insultes, aux difficultés essuyés se joignent les tentations de découragement.

— Souvent, confiera-t-il, Satan me souffle à l'oreille : Vieux fou que t'es, Malenfant. T'avais une belle terre, une vie assurée, te voilà maintenant un chemineau, un quêteux, un propre à rien. Tu couches dans les granges, tu trames les routes... Je lui réponds : Va-t'en. Arrière Satan !... C'est de servir à rien que d'être utile à personne...

Après avoir traversé la province, notre homme se présente à l'Oratoire et remet au père Dion la somme rondelette de quatorze cents dollars. Celui-ci accepte l'offre, mais demande au donateur de ne pas continuer sa vie de vagabond. Inhabitué à la politesse digne et réservée de ce prêtre, notre homme, après cet accueil, confiera à un autre religieux :

— Votre supérieur n'est pas un homme, c'est de la glace... C'est de servir à rien que d'être utile à personne...

Et le voilà de nouveau poursuivant sa mission. Sur le conseil d'un prêtre, il se met à recueillir des abonnements aux Annales de Saint-Joseph.

— J'ai décidé, dit-il, d'« annaliser » tout le pays.

Pendant dix ans, jusqu'à sa mort survenue en juillet

1924, il continuera cette vie errante. La belle saison le trouvera parfois au Nouveau-Brunswick et même au Labrador. Plusieurs hivers durant, il sera hébergé à l'Oratoire. À lui seul, il recueille environ 35,000 abonnements...

*
* *

Laissons dans l'ombre les nombreux collaborateurs de l'œuvre accomplie sur le mont Royal, et soulignons l'action [67] de l'humble convers qui préside toujours à l'expansion du culte de saint Joseph. Que de détails charmants nous pourrions glaner dans cette période de sa vie.

« Pendant longtemps, racontera-t-il, je devais voir à la propreté de l'Oratoire. J'étais aussi sacristain et souvent je servais cinq ou six messes de suite... Un bon matin, après plusieurs messes, arrive un prêtre étranger : il ne restait plus une seule hostie. Je suis allé en chercher au collège et je suis revenu si vite que le prêtre n'a pas eu à attendre.

Alerte, empressé, infatigable, il manifeste toujours le souci de la plus minutieuse propreté. Une année, quelques jours avant Noël, il fait remarquer à l'économe que le pavé de la crypte aurait besoin d'être lavé. Celui-ci oublie de se rendre à son désir. Un soir, le frère requiert l'assistance d'un convers du collège Notre-Dame et se met en devoir de passer la nuit à laver l'église. Heureusement, le père provincial le découvre dans cette occupation et l'envoie se reposer.

Le vieillard si humble, qui est le serviteur de ses confrères et qui revendique toujours la dernière place, devient aux yeux de tous la vivante image de saint Joseph.

— Nous venons, disent les pèlerins, prier le bon saint Joseph du frère André... Nous allons visiter le bon frère André.

Ici comme à Lourdes, l'action divine se manifeste par une floraison de faveurs. La source miraculeuse est remplacée par le contact ou la parole de l'humble convers.

En 1912, l'archevêque de Montréal proclame devant la foule, en montrant les ex-voto laissés à l'Oratoire :

— Puis-je dire que des miracles s'opèrent ici ? Si je le niais, ces instruments, témoins de toutes les douleurs, parleraient à ma place...

Presque toutes ces faveurs s'obtiennent par l'entremise du frère André, qui, le jour, donne audience aux pèlerins, et passe une partie de la nuit en prière.

[68]

Cueillons, çà et là, quelques cas typiques narrés par les témoins eux-mêmes. De tels faits ne sauraient être inventés, et seuls ils peuvent suggérer l'atmosphère de l'Oratoire.

Un jour, débordé par le flot des visiteurs, ne pouvant les recevoir un à un, le bon frère se rend dans la salle d'attente, se place derrière le comptoir des objets de piété et demande successivement ce que désire chaque quémandeur. À tous il donne à peu près la même réponse :

— Frottez-vous avec la médaille, avec l'huile de saint Joseph... faites une neuvaine...

Son regard se fixe avec insistance sur un infirme :

— Donnez-moi vos béquilles, marchez maintenant.

L'autre s'exécute et, sous le coup d'une vive émotion en se voyant soudain guéri, il ne peut articuler une syllabe. Fou de joie, il sort et dévale la pente à la course, monte dans le premier tram qui se présente. Les témoins ravis suivent attentivement la scène. Sans broncher, le frère continue :

— Pour vous, monsieur ?

— J'ai le bras droit paralysé depuis longtemps, je ne peux pas le remuer.

— Vous irez vous confesser et vous commencerez une neuvaine.

— Pardon, vous avez dit ?

— Je vous ai dit d'aller vous confesser et de commencer une neuvaine.

— Il y a vingt-cinq ans que je me suis confessé.

Vainement la jeune fille qui accompagne cet homme le tire par la manche en disant :

— Papa, papa, fais attention, les gens t'entendent.

— Si j'ai eu le cœur de passer vingt-cinq ans sans aller à confesse, je dois bien avoir le courage de le dire.

Le frère André l'interrompt.

— Prenez votre chapeau de votre main droite et mettez-le sur votre tête.

[69]

L'homme obéit, un peu hébété par la surprise de ne plus sentir de mal. Le religieux continue :

— Ce soir vous viendrez coucher au-dessus de la chapelle et demain vous irez communier.

Le miraculé s'en va et un témoin demande au frère :

— Vous l'avez laissé partir, savez-vous s'il reviendra ?

— Oui, j'en suis certain.

Il revient en effet, se confesse, communie le lendemain et le frère se plaira à décrire la joie exubérante de ce converti.

Quelques minutes avant l'office que l'on célèbre à l'Oratoire, chaque après-midi, vers trois heures, le frère André quitte son bureau pour aller y assister. Un ami l'aborde pendant son trajet :

— Frère André, j'ai une demande importante à vous faire.

— Venez après l'office.

— Il sera peut-être trop tard, une de mes cousines est à toute extrémité. On m'a prié de vous la recommander.

— Elle est en bonne santé.

— Vous comprenez mal, elle est mourante.

Sans répondre le frère s'achemine vers la crypte. Le lendemain, le quémandeur est appelé au téléphone :

— Devinez qui vous parle ?

— Je connais cette voix, mais c'est impossible, je fais erreur, cette personne a été administrée, elle est peut-être morte à l'heure qu'il est.

— Non, c'est bien moi, votre cousine, Hier après-midi, entre trois heures moins quart et trois heures, j'ai été subitement guérie. Je suis venue coucher en ville et je me rends aujourd'hui à l'Oratoire...

Dans la suite, ce même ami conduit au bureau du frère une femme au bras ankylosé à la suite d'une longue maladie.

— Frère André, frictionnez-lui le bras, je vous prie. ^

— Non, prenez votre médaille de saint Joseph et frictionnez vous-même.

[70]

Toujours, en effet, le religieux s'est montré d'une scrupuleuse réserve sur ce point. Ses ennemis lui ont vainement envoyé déjà des femmes, qui ont insisté pour se faire traiter afin de pouvoir susciter un prétexte à leurs calomnies.

— Pendant que je passais la médaille sur le poignet raidi, affirma cet homme, je regardais prier le frère André en face de moi. Au moment précis où Û ferma les yeux, je sentis le membre devenir parfaitement souple...

Parfois, la seule vue du frère suffit à opérer une guérison.

Un homme atteint de la tuberculose, voué à une mort prochaine, s'est fait conduire à l'Oratoire. Perdu dans les rangs serrés des solliciteurs, il entrevoit le religieux et dit aussitôt à son épouse, qui l'accompagne :

— Inutile d'attendre notre tour, je me sens parfaite ment guéri. Allons à l'église remercier le bon Dieu et remettre l'offrande promise pour ma guérison.

Le lendemain, il peut reprendre son travail et jamais, au long des années, la moindre trace de son mal ne se manifeste.

Nombreux sont les témoins oculaires d'un prodige éclatant. Un fort contingent de visiteurs américains a assiégé le bureau tout l'avant-midi. À l'heure du dîner, le frère regagne le presbytère. Il gravit déjà les premières marches de l'escalier, sous les regards de centaines de pèlerins, lorsqu'un homme s'approche de lui et montre, par les portes béantes d'une ambulance qui vient de se frayer un chemin dans la cohue, un malade étendu sur une civière.

— Détachez-le, et laissez-le marcher, dit simplement le frère.

Sans s'inquiéter, il rentre dans la maison. Le malade délié se met à marcher, nu-bas, au milieu de l'enthousiasme délirant de la foule.

De tels faits, répétés par centaines, expliquent bien l'affluence continuelle des pèlerins. Plus que ces bienfaits corporels, le frère recherche la guérison des âmes. Ce souci [71] constant prime tous les autres. Même lorsqu'une foule compacte assiège son bureau, il peut passer plus d'une heure à la conquête d'un pécheur, tandis que la réception d'un autre malade est expédiée en une minute. Souvent, il explique combien les faveurs temporelles sont destinées à susciter les régénérescences spirituelles.

Le Seigneur draine vers lui-même l'instinct de prière que suscitent chez l'homme les besoins temporels. Soucieux de gagner les âmes, il emploie la parole ou le contact d'un instrument, une relique, un peu d'huile, pour réaliser ses bienfaits, comme au temps de sa vie terrestre un peu de boue lui servait à guérir l'aveugle-né... Le frère André oriente constamment vers saint Joseph la merveilleuse attirance qu'il exerce auprès des foules. Avec quel charme il évoque la figure de l'artisan nazaréen, compare sa vie de soumission, d'obéissance et d'épreuves avec l'esprit d'orgueil et de sensualité répandu même chez les chrétiens. Un de ses compagnons habituels aime à répéter :

— Il parle toujours de saint Joseph, de la sainte Famille, avec la simplicité, le naturel d'une personne qui cause de ses ancêtres bien connus. H prie le patron des ouvriers comme s'il conversait avec lui...

La dévotion envers ce patriarche lui sert à conduire les fidèles vers Jésus souffrant. Le soir, au retour des visites aux malades, il a l'habitude de faire le chemin de la croix avec celui qui le ramène. Un de ces privilégiés affirme :

— Chaque fois que je fais le chemin de la croix en sa compagnie, je me dis, en l'entendant improviser ses longues et émouvantes prières : il est comme les apôtres, ignorants pêcheurs, qui devenaient intarissables au sujet du Christ. Jamais les mêmes prières ; cela dure au moins une heure. On dirait qu'il ne peut plus s'arrêter, tant il y met d'intérêt... Le plus souvent sa prière ressemble à une conversation avec un interlocuteur invisible. Il écoute la réponse et repart sur un autre ton.

Peu à peu un noyau d'amis participe à cet exercice ; [72] telle est l'origine du chemin de la croix public, accompli à l'Oratoire chaque vendredi depuis vingt ans.

L'heure sainte, célébrée le même soir, débuta de façon similaire. Le frère André invitait quelques compagnons. Dans la chapelle obscure, il allumait un cierge, le fixait à son prie-Dieu et prolongeait sa prière jusqu'à ce que la cire fût complètement consumée... L'assistance devenue nombreuse, U demanda au père recteur de présider la cérémonie...

Et voilà à peine ébauchée l'esquisse de l'œuvre accomplie sur le mont Royal par l'obscur petit convers de Sainte-Croix. Ce prodigieux épanouissement, il l'a réalisé par la seule force persistante de sa grande foi, de sa fidélité aveugle aux directives divines. Sans doute, il a pu affirmer :

— Saint Joseph me le disait de placer l'Oratoire à cet endroit…

Cette assertion ne semble pas signifier une apparition véritable, mais plutôt une voix intérieure. Une lettre de monseigneur Bruchési confirme cette opinion :

« À propos du cher frère André, il y a un petit détail que l'on n'a pas rapporté, je crois, et qui ne manque pas d'intérêt, le voici : quand le père Dion vint, avec le frère André, me parler de l'Oratoire projeté au mont Royal, je leur fis remarquer qu'il s'agissait d'une entreprise vaste et dispendieuse, et je demandai au bon frère s'il n'éprouvait pas de craintes, fi me répondit que non. Je lui dis alors :

— Mon frère, j'ai une chose à vous demander. Y a-t-il du surnaturel dans ce que vous faites ? Croyez-vous avoir quelque vision ? Le bon saint Joseph vous aurait-il fait entendre qu'il voulait un temple sur le mont Royal ?

Il me répondit :

— Il n'y a rien de tout cela. Je n'ai que ma grande dévotion [73] envers saint Joseph ; c'est elle qui me guide et me donne une entière confiance.

Cette franchise, cette humble et belle simplicité me frappèrent... »

Comme le pèlerin, après avoir contemplé de loin l'Oratoire dressé sur le flanc du mont Royal, se rapproche peu à peu, pénètre dans la crypte sombre, puis s'habitue à la nuit perpétuelle du chœur, et vient

prier tout contre l'autel, ainsi, après avoir contemplé rapidement la vie et l'œuvre du frère André, nous tenterons de pénétrer dans l'intimité de son âme. Pas à pas, nous nous avancerons avec respect dans ce sanctuaire, jusqu'à la splendeur voilée de son union intime avec Dieu.

[74]

[75]

**Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix,
l'Apôtre de Saint-Joseph.**

VI
CONFIANCE

Retour à la table des matières

Fidèles à la méthode de faire revivre le plus simplement possible le frère André, renonçons à toute idée préconçue dans l'étude de son âme. Appliquons-nous à photographier le réel, mieux, à dégager les lignes caractéristiques de sa sainteté. Au lieu de souligner ses vertus d'après leur ordre de dignité, contemplons son existence, voyons-le tel qu'il fut à nos côtés. Trois notes dominent, que nous plaçons selon l'ordre où nous avons l'habitude de les percevoir : une foi inaltérable, une humilité jamais démentie, une charité héroïque.

Les amis ou confrères de qui j'ai demandé les impressions ont suivi d'eux-mêmes cette voie.

— C'est un homme qui avait une foi peu ordinaire, déclare l'un.

Il cite quelques exemples et poursuit :

— En dépit de cela, pas un soupçon d'orgueil.

Le dévouement et les dévotions du serviteur de Dieu sont ensuite décrits.

Quelques traits de ressemblance physique et morale avec le saint curé d'Ars complètent ce dessin, calqué sur le réel.

Que la confiance est grande chez l'apôtre de saint Joseph, au long de son existence tissée de merveilles divines ! Jamais le moindre découragement dans la réalisation de l'œuvre extraordinaire que lui inspire la Providence. Toute [76] sa vie durant, ses prières montent, non pas pour demander des faveurs, mais pour remercier à l'avance des largesses divines qui lui seront octroyées. En essayant de conserver la saveur qui imprègne la narration des témoins oculaires, évoquons certains faits qui dénotent bien la foi inaltérable du frère André.

Un malheureux, victime d'un accident, est transporté à l'Oratoire. Ses jambes ne sont plus qu'une bouillie gangrenée.

— Vous devez faire amputer ces membres au plus tôt, a dit le médecin. Devant l'espoir de guérison caressé par le malade, il a répété :

— Impossible de vous sauver sans une intervention chirurgicale. Autant vaudrait tenter de faire rebrousser chemin au fleuve Saint-Laurent.

Un témoin dit au frère André, qui frictionne délicatement les chairs mutilées de l'infirme :

— Saint Joseph n'est pas toujours pour lui faire pousser des jambes, il ne reste plus rien.

Sans s'émouvoir, l'humble frère ne cesse d'encourager ce malade, qui bientôt s'en retourne parfaitement guéri.

Mandé au chevet d'une mère de famille mourante, le frère André se rend à l'appel. « Trop tard, hélas ! » lui dit-on à son arrivée. Le médecin a déjà remis le certificat du décès, car il a jugé que la malade n'a que quelques instants à vivre. Les parents, qui la croient morte, ont relevé le drap sur le visage.

Le frère André s'agenouille, découvre la figure de la prétendue défunte, la touche légèrement. Celle-ci ouvre les yeux : « J'ai faim », murmure-t-elle bientôt, parfaitement ranimée. Le bon vieillard se met en devoir de lui faire manger un morceau d'orange. Comment ne pas établir ici un rapprochement avec la scène si touchante de l'évangile où le Maître dit à Jaïre, en rendant sa fille à la vie : « Donnez-lui à manger ».

[77]

Une mère conduit au bon frère son jeune enfant, dont la colonne vertébrale amollie laisse retomber le corps inerte. Il déclare l'enfant guéri. L'heureuse mère se met immédiatement à enlever le corset de plâtre et la tige de fer qui soutiennent le corps et la tête de son fils. Vainement le supérieur essaie-t-il de la dissuader de cette imprudence. Le bambin dépouillé de sa gangue, se met à gambader.

Perclus de violents rhumatismes, un homme ne peut subir le plus léger contact sans pousser des gémissements. Le frère André frictionne vigoureusement les jambes du malade. « Ça va mieux ? demande-t-il... Debout maintenant, vous êtes guéri... »

Selon la narration même du bon frère, une personne cancéreuse est guérie à l'Oratoire. Le chirurgien, qui ne croit pas à sa guérison, pratique l'opération qu'il avait décidée, mais sans découvrir la moindre trace de cancer.

Voici un autre trait, que le frère André raconte, afin de montrer la bonté de saint Joseph et de rappeler que la plupart des miraculés n'ont pas à expérimenter inutilement les caresses du bistouri. Une femme a dans le dos une tumeur aussi grosse que le poing. On décide de l'opérer le vendredi de la même semaine. Entre temps elle se présente à l'Oratoire et toute trace de mal disparaît. Le jour convenu, elle se présente à l'hôpital et demande de subir un nouvel examen. Au comble de la surprise, le médecin, qui ne découvre plus rien, demande :

— De quel côté était la tumeur ?...

Un malade se recommande-t-il aux prières du frère André avant de subir une opération :

— Ne faites pas cela, priez plutôt saint Joseph, conseille le religieux.

Pas un seul ne s'est trouvé plus mal pour avoir écouté ce conseil, certifient les amis qui ont souvent accompagné le vénéré frère dans ses visites aux malades. Loin d'être témérité, cette confiance absolue dans la Providence, dénote une fidélité constante à l'inspiration divine.

[78]

— Comment pouvez-vous prendre de telles décisions sans hésiter ? demande un prêtre. À votre place, je croirais tenter Dieu.

— Ça se voit bien que saint Joseph va les guérir, répond le frère.

— Pourquoi vous contentez-vous souvent d'inviter certaines gens à prier, tandis qu'avec d'autres vous y allez plus rondement en leur disant : « Laissez vos béquilles ; si vous ne marchez pas, c'est que vous êtes paresseux... » Pourquoi cette différence ?

Après un moment de silence, le vieillard reprend avec simplicité :

— Voyez-vous, très souvent, c'est évident qu'ils sont guéris.

Ainsi se dévoile toute l'action qui le guide, au long des heures vouées au soulagement des misères humaines.

Cette même confiance, le frère André l'exige de tous ceux qui s'adressent à lui. Quelqu'un se plaint-il d'être à demi exaucé.

— Si vous ne voulez pas perdre même ce que vous avez obtenu, continuez de prier, dit le vénérable vieillard.

À l'importun qui crie : « Guérissez-moi, guérissez-moi », il répond : « Vous ne serez pas exaucé, parce que vous manquez de confiance en Dieu ; vous venez me commander de vous guérir, comme si j'étais médecin... Si Dieu vous doit quelque chose, allez le lui demander. »

Telle est la narration d'un ami intime du frère André : « J'étais à causer avec le bon frère. Entre un adolescent perclus :

— J'ai assez temporisé, murmure-t-il, je termine ma neuvaine demain. Si je ne suis pas guéri, je me fais amputer la jambe.

— Comme vous voudrez, réplique le frère. Voulez-vous que je téléphone tout de suite au chirurgien ?

Le jeune homme sort exaspéré ; je m'empresse de le suivre :

[79]

— Est-ce une façon de recevoir les gens, me dit-il ! Jamais plus je ne reviendrai.

— Vous serez le seul puni. Depuis combien de temps votre médecin vous soigne-t-il ?

— Depuis cinq ans.

— Vous a-t-il fait du bien ?... Pourtant, loin de vous fâcher contre lui, vous l'avez rémunéré de ses services... Eh bien ! parce que le frère

André, qui vous reçoit par pure bonté, ne vous guérit pas immédiatement, vous êtes furieux... Croyez-moi, mon ami, retournez auprès de lui et faites tout ce qu'il vous dira.

Le jeune homme s'exécute et le frère André de lui dire simplement, tant il est certain de voir sa confiance et sa soumission récompensées :

— Commencez une autre neuvaine en l'honneur de saint Joseph. Si, le neuvième jour, vous n'êtes pas guéri, je me charge de vous couper moi-même la jambe.

Une femme qui a les deux jambes absolument inertes est transportée à l'Oratoire. Le compagnon du frère André qui, à la porte du bureau, veille au défilé des solliciteurs, demande :

— Si vous voulez, je vais laisser passer immédiatement cette dame. Il va peut-être y avoir un miracle.

La paralytique entre avec quatre personnes qui l'accompagnent. À travers la mince cloison du bureau la voix du frère perce soudain, aiguë. Tous prêtent l'oreille.

— Levez-vous et marchez.

— Non, je ne peux pas. J'ai les deux jambes complètement paralysées.

— Femme de peu de foi, je vous le commande : levez-vous et marchez.

Dans l'encadrement de la porte, la miraculée apparaît debout, les larmes de joie aux yeux, muette d'émotion. Au milieu de l'enthousiasme des témoins, elle s'avance d'un pas ferme.

Parfois même, le frère exige une foi aveugle, héroïque. [80] Un cultivateur, blessé par une faucheuse mécanique, se rend à l'Oratoire :

— Allez porter vos béquilles dans l'église ; demain vous reprendrez votre travail, commande le frère André.

Cet homme obéit, mais en boitant péniblement.

— Vous voyez bien que vous n'êtes pas guéri, murmurent ceux qui l'accompagnent.

Sans se laisser troubler, le blessé suit l'injonction donnée et reprend sa tâche le lendemain. Au prix de pénibles efforts, il parvient à labou-

rer ou plutôt à se traîner derrière la charrue. Le soir, il demeure confiant, malgré les sarcasmes de sa famille, malgré ses pieds démesurément enflés qui le font beaucoup souffrir. Le jour suivant, il se réveille parfaitement guéri.

Un homme se présente au bureau du frère André :

— Ma sœur est atteinte d'un cancer à la poitrine. Trois côtes sont complètement cariées. Le seul moyen de la sauver, au dire du médecin, c'est une opération urgente.

— Dites-lui de ne pas se faire opérer, saint Joseph va la guérir.

Chaque après-midi le suppliant revient :

— Ma sœur décline toujours, elle va mourir.

— Si c'est la même maladie, elle ne mourra pas...

En récompense de sa confiance héroïque, la malade, au moment où l'intervention chirurgicale proposée elle-même ne la sauverait pas, est guérie parfaitement. Le cancer disparaît et les côtes, devenues par la carie une bouillie sans nom, se reforment complètement.

Cette confiance, Jésus l'a exigée de ses miraculés : « Crois-tu que je suis le Fils de l'homme, que je puis te guérir ? » demande-t-il parfois, avant d'exercer son pouvoir.

Le miracle n'est jamais une vaine manifestation de puissance. Le Sauveur s'est dérobé à la curiosité des Juifs qui demandaient un prodige. Les faveurs accordées à l'Oratoire ne servent pas non plus à nourrir un intérêt futile.

[81]

Une personne se rend, huit jours de suite, au bureau du frère André, avec le seul désir de voir s'opérer un prodige éclatant. On lui fait remarquer :

— Justement parce que vous manquez de foi en la puissance de Dieu, et que seule une curiosité profane vous anime, vous ne verrez pas de miracle.

De guerre lasse, elle cesse ses visites. Le lendemain un paralytique est instantanément guéri.

Excellente façon d'exiger la plus aveugle confiance en Dieu que ces recommandations faites aux solliciteurs par le frère André :

— Frottez-vous avec une médaille... mettez un peu d'huile de saint Joseph... Privez-vous de telle ou telle nourriture...

Des personnes que n'effraient pas les plus rudes pénitences, les longs pèlerinages à pied, les soins médicaux les plus douloureux, méprisent ces directives... Dieu exige, avant d'octroyer ses faveurs, une confiance aveugle. Se frictionner avec une médaille, cela semble bien puéril, mais, pour accomplir cette injonction, il faut sacrifier son jugement propre et s'abandonner à Dieu. Seuls ceux qui exécutent fidèlement ces conseils obtiennent leur guérison, non par l'efficacité intrinsèque des moyens suggérés, mais par la confiance surnaturelle qu'exige leur emploi.

Le frère André relève d'ailleurs ce fait :

— Plusieurs malades n'obtiennent pas la guérison demandée, à cause de leur manque de foi et de leur peu de soumission à la volonté de Dieu. Souvent ils ne font pas ce que je leur dis de faire ; car, vous savez, il faut de la foi pour se frictionner avec la médaille ou l'huile... Il faut prier davantage saint Joseph, mais, en toutes choses et toujours, vouloir la volonté de Dieu.

Pour ce même motif, il recommande :

— Tenez toujours une médaille de saint Joseph dans la main, lorsque vous avez une demande, une entrevue, une transaction importante à faire... Tenir une médaille dans [82] la main, ça fait mieux penser à saint Joseph que de la porter sur soi, c'est le signe d'une plus grande confiance.

C'est la même raison qu'il allègue dans les conseils similaires : semer une médaille sur un terrain convoité, en mettre une dans une maison que le propriétaire récalcitrant ne veut pas vendre, etc.

∴

Le frère André croit-il à la vertu naturelle des préceptes qu'il donne ? La plupart du temps, les privations de chocolat, de gâteau, de cigarettes, constituent simplement un programme de mortifications. Peut-être juge-t-il parfois ces moyens capables de faire disparaître cer-

tains troubles bénins, pour lesquels il croit inutile de déranger saint Joseph.

Le pouvoir extraordinaire qu'il a de guérir par le toucher, semble le surprendre. Il raconte à ses intimes les grandes merveilles que Dieu accomplit au moyen de si « vils instruments ».

— Un homme qui avait été blessé dans un accident de chasse est venu me voir à mon bureau. Les plombs restés dans la chair avaient causé un empoisonnement et les médecins voulaient lui couper la main. Je l'ai frictionné, la mauvaise chair coulait à terre comme de la graisse fondue. J'avais les mains toutes huileuses ; il s'en est allé parfaitement guéri.

— Pourquoi frictionnez-vous les malades vous-même, lui demande-t-on ?

— Mes mains produisent le même effet que la médaille de saint Joseph.

— N'est-ce pas enfantin ? diront les esprits forts. Sans doute, il n'y a aucune proportion entre frictionner, par exemple, un membre affecté d'un cancer, et obtenir une guérison quasi instantanée, mais la vertu divine se glisse dans cette action. N'est-ce pas la façon d'agir du Christ [83] lui-même ? Rappelez-vous les guérisons du sourd-muet, de l'aveugle-né, narrées dans l'évangile. Jésus leur mit de la salive, les frictionna... C'était aussi ridicule aux yeux des pharisiens que les procédés du frère André le sont pour les demi-chrétiens actuels. Évoquons les paroles mêmes de l'évangile :

— On lui amena un sourd-muet, et on le supplia de lui imposer les mains, et l'ayant tiré de la foule, à l'écart, il lui mit ses doigts dans les oreilles et de sa salive lui toucha la langue, et ayant élevé les yeux au ciel, il soupira et lui dit : « Ephpheta », ce qui veut dire : ouvre-toi ! et ses oreilles s'ouvrirent et aussitôt sa langue se délia et il parla correctement...

— On lui amena un aveugle, et on le supplia de le toucher. Et ayant pris la main de l'aveugle, il l'emmena hors du village, et lui ayant mis de la salive sur les yeux et ayant imposé les mains sur lui, il lui demanda s'il voyait quelque chose. L'aveugle leva les yeux et dit : « Je vois les hommes qui marchent, semblables à des arbres. » Jésus

lui mit de nouveau les mains sur les yeux, et l'homme regarda ; il se trouva guéri, et il voyait distinctement toutes choses.

Le Sauveur pouvait bien opérer les miracles d'un seul mot, mais dans le but d'exciter la foi chez certains quémandeurs, il prit ces humbles moyens. Ce motif pousse le frère André à se conduire de la même façon. Aussi peut-il redire aux pèlerins exaucés la parole du Maître :

— Allez en paix, votre foi vous a guéris.

Si, habituellement, c'est par le contact répété de ses mains qu'il obtient une guérison, souvent une parole lui suffit. Au cours d'une réunion chez un de ses amis, après avoir parlé de la passion du Sauveur pendant près d'une heure, il s'adresse à une dame qui est venue dans l'espérance d'obtenir sa guérison. Ses genoux ankylosés depuis plusieurs années l'empêchent de s'agenouiller.

— On m'a dit que vous étiez infirme, je ne le crois pas, [84] car vous n'êtes pas malade. Mettez-vous à genoux, essayez, dit-il en souriant.

Cette personne obéit facilement et ne sent plus le moindre malaise...

Citons un autre fait irrécusable de l'action divine, à la parole du frère André. Un médecin interne à l'Hôtel-Dieu de Montréal, à la suite d'une phlébite, ne peut se servir d'une jambe. Au témoignage des hommes de science, il doit demeurer infirme et se tramer à l'aide de deux béquilles. Sur le conseil d'un ami, il recourt au frère André qui lui dit :

— Vous êtes médecin, ayez confiance, saint Joseph ne vous laissera pas perdre un si bel avenir et tant de sacrifices de la part de vos parents. Laissez vos béquilles, marchez jusqu'à la porte.

L'infirme accomplit, une fois, deux fois ce trajet.

— Maintenant, allez porter vos béquilles dans l'Oratoire et remerciez saint Joseph de vous avoir obtenu une si grande faveur.

Un jour, huit médecins réunis chez un ami du frère André, se gaussent un peu de lui :

— Votre frère André, c'est un charlatan, ne connaissant pas l'a. b. c. de la médecine, et qui traite les gens avec de l'huile et des médailles... Vous n'êtes pas capable de citer un vrai miracle de lui.

L'interpellé riposte en racontant la guérison du jeune médecin. Les autres continuent de se moquer et de le défier. L'ami du frère André se contente de convier le miraculé à cette réunion. Celui-ci, qui demeure dans le voisinage, répond de bonne grâce à cette invite. Son arrivée est saluée par ces paroles : Est-ce vrai que le frère André vous a dit : « Laissez vos béquilles et marchez ? »

— Mais oui, c'est vrai, et je ne sens plus la moindre douleur.

*
* *

[85]

Pourquoi toutes ces faveurs accordées au nom de saint Joseph ? Toujours dans le but d'éveiller la confiance, la foi qui s'étiole au cœur du peuple.

— Pendant plus de quinze ans, affirme un de ses fidèles compagnons, je suis venu presque chaque après-midi surveiller le défilé des solliciteurs au bureau du frère André ; pas une semaine, je crois, ne s'est passée sans que je fusse témoin d'un miracle. Tantôt c'était un paralytique guéri, tantôt un aveugle, une malade qu'on amenait couchée... Le frère André me disait parfois :

— On ne peut pas dire que ce sont toujours des miracles, mais ce sont des grandes faveurs que Dieu nous donne pour faire ouvrir les yeux au monde. Mais on dirait que le monde reste aveugle quand même.

Éveilleur de foi au cœur du peuple, le frère André l'a été certainement, mais pas autant que son amour envers Dieu le souhaitait. Le Maître laisse libre, il ne force pas à croire. Devant les miracles les plus éclatants, l'âme peut résister ; les Juifs voulurent tuer Jésus et son ressuscité Lazare, de peur que le peuple ne crût en lui.

En songeant à cette première grande leçon dans la vie du frère André, je revis une petite scène filmée à la dérobée... Ils sont là, foule pressée qui attend aux abords du bureau. Le frère passe, grave, soucieux, l'air fatigué ; soudain, comme il franchit le seuil, une femme se

glisse derrière lui, fléchit le genou et frôle le bas de sa soutane. Geste de confiance, de foi naïve, mais si semblable à celui que relate l'évangile :

— Voilà qu'une femme, affligée d'un flux de sang depuis douze années, s'approcha de lui par derrière, et toucha la frange de son manteau, car elle disait en elle-même : si je puis seulement toucher son manteau, je serai guérie.

Je renvoie à plus autorisé le soin de traiter du miracle avec noms, circonstances, témoignages de médecins... Une longue théorie d'affligés passerait sous nos yeux : aveugles, boiteux, paralytiques, cancéreux... Quel charme à évoquer [86] ces guérisons, à les sérier, à les rapprocher des faits analogues relatés dans l'évangile. Comme il serait intéressant de les rapporter avec la saveur des « fioretti », dans le style des narrateurs anciens :

— Comment frère André guérit un malade de l'âme et du corps... Comment frère André connut les secrets des consciences... Comment frère André apprit la mort d'une personne au moment où pas un seul ne pouvait le savoir...

On compte par milliers ces miracles ou du moins ces faveurs extraordinaires.

La plupart de ceux qui viennent à l'Oratoire citent un fait merveilleux venu à leur connaissance. La vérité est tellement effarante, que cela semble invraisemblable. Incapables de tout rapporter, nous glissons quelques-unes de ces fleurettes, au long du récit uniquement pour mettre à nu l'âme du bon frère.

Quel équilibre dans toute sa conduite ! Quel souci constant d'éviter la moindre apparence de charlatanisme ! Quand après cela des gens prétendent avoir reçu de lui je ne sais quel art de soigner les malades, ils s'avèrent des imposteurs ou des hallucinés. Tant de présomption resterait incroyable si des écrits émanés de ces prétendus thaumaturges ne nous avaient été transmis par les autorités religieuses.

Tout n'est pas imitable chez le frère André. Que l'on s'efforce de pratiquer ses vertus, rien de mieux ; mais personne, à moins d'être investi d'une mission analogue à la sienne, ne peut s'arroger le droit de dire au malade que seule une opération urgente saurait sauver naturellement : « Ne vous faites pas opérer, vous êtes guéri... » Sans doute,

l'intéressé lui-même, en raison de sa confiance envers Dieu et envers les saints, peut prendre une telle décision, mais nul autre, à moins d'une inspiration divine, ne peut assumer cette responsabilité.

Le frère André a toujours affirmé n'être détenteur [87] d'aucun secret. À cette question : « Par quelle magie opérez-vous vos guérisons ? » il entre dans une vive colère et met à la porte celui qui ose proférer cette insulte contre son œuvre. Sans cesse, il attribue les prodiges uniquement à l'action divine. Une scène typique démontre bien comme il n'entend jamais à rire sur ce point. Un visiteur lui fait remarquer :

— Vous valez mieux que saint Joseph. Nous obtenons de vous toutes sortes de faveurs, tandis que saint Joseph reste sourd à nos prières.

Le frêle vieillard est tellement froissé de cette incompréhension qu'il en fait une véritable maladie. Aussitôt, secoué d'un tremblement convulsif, il doit être reconduit à sa chambre.

— Je me suis mis à trembler, racontera-t-il lui-même. Rien ne pouvait m'empêcher de sursauter. J'ai dû me mettre au lit plusieurs jours.

L'unique secret du frère André, nous devons donc le chercher dans sa foi inébranlable en la Providence qui multiplie les miracles à l'Oratoire afin d'y établir le culte de saint Joseph.

[88]

[89]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

VII
HUMILITÉ

Retour à la table des matières

Par son chant du Magnificat, la Vierge nous donne l'exemple de la véritable humilité ; elle loue le Seigneur des grandes choses qu'il a accomplies en elle. L'humilité, nous le savons bien, c'est la vérité. Nous conservons pourtant une conception racornie de cette vertu. Pour la pratiquer, croyons-nous, il faudrait nous recroqueviller sur nous-mêmes, dire que nous ne sommes rien, ne pouvons rien. Nous n'osons pas parler de Dieu ni faire du zèle, par crainte d'orgueil. Si le véritable saint se méprise parce qu'il s'aperçoit dans le rayonnement de la vie divine, cette vue ne l'empêche pas de constater qu'il peut réaliser de grandes œuvres par le pouvoir du Très-Haut. La vertu ne consiste pas à nier les talents que Dieu nous a départis, mais à les attribuer à leur auteur.

Le frère André vit comme naturellement de cette vérité. Il ne se dérobe pas en arguant de sa faiblesse, de son ignorance, lorsque Dieu le convie, lui, le dernier dans sa communauté, à accomplir une œuvre que monseigneur Bourget, le saint évêque de Montréal, n'a pu réaliser, malgré son vif désir, en quarante ans d'épiscopat.

Si ce religieux ne semble pas prévoir les répercussions de son premier geste, il le pose néanmoins avec énergie, sans craindre son entourage qui le taxe de folie, sans capituler devant les mille et un obstacles semés sous ses pas. Il persévère avec autant d'acharnement que s'il s'agissait [90] de la conquête d'un royaume. Docile à l'appel divin, il est bien de la trempe de Jeanne d'Arc, battue, traitée de folle, qui disait :

— J'irai, dussé-je user mes jambes jusqu'aux genoux.

Telle est la conviction profonde de notre héros. Dieu n'a pas égard à la science et se plaît à faire grand avec de faibles moyens. La parabole des talents vaut dans l'ordre surnaturel ; c'est le fruit des grâces divines que le Seigneur couronne dans le ciel.

L'apôtre de saint Joseph se sait ignorant, mais cela ne l'empêche pas de constater que Dieu lui fait accomplir des merveilles. Une de ses paroles traduit admirablement son état d'âme. À la fin de l'été 1936, une après-midi, deux guérisons remarquables s'accomplissent coup sur coup. Une malade portée dans les bras se met à marcher sans difficulté ; un paralytique, au sujet duquel un témoin vient de dire en badinant : « Il est bon, le frère, s'il guérit celui-là », devient absolument normal. Des protestants présents laissent échapper cette exclamation : « God is great ! » Le petit vieillard revient de son bureau, le soir, comme si rien n'était. Le lendemain, un religieux, pour le taquiner, observe :

— Frère André, il paraît qu'il y en a deux qui sont partis de mauvaise humeur de votre bureau hier ?

Saisissant l'allusion faite aux deux guérisons sensationnelles, le frère André répond avec simplicité :

— Vous savez que ce n'est pas de ma faute, c'est la faute du bon Dieu.

Parce qu'il est pénétré de cette vérité, ce thaumaturge, qui voit les foules le suivre, le vénérer, n'en conçoit pas le moindre sentiment d'orgueil... « Ce n'est pas de ma faute, c'est la faute du bon Dieu, c'est la faute de saint Joseph »... D'ordinaire il demeure très discret sur les prodiges qu'il opère. Lorsqu'on lui demande avec insistance de raconter les bontés de saint Joseph, il se décide à les narrer de façon amusante. Après avoir dit combien ce saint est puissant, [91] dès qu'il voit

un peu de l'admiration se porter vers lui-même, il déroute l'attention en glissant un bon mot... Parle-t-on d'un paralytique guéri, il riposte :

— Saint Joseph a jugé qu'il avait besoin de ses deux pattes...

Un jour qu'il vient de rendre à un infirme l'usage parfait de ses deux jambes, un témoin lui demande :

— Comment s'appelle cet homme ?

— J'ai oublié de lui demander.

L'ex-infirme dévale la pente du mont Royal, après avoir déposé ses béquilles dans la crypte. L'enquêteur court à ses trousses, le rejoint et lui demande son nom, qu'il rapporte au frère :

— Il s'appelle M. Laverdure.

Et lui de sourire en disant :

— Il a reverdi.

Ce guérisseur a tellement l'habitude de voir toujours le bon Dieu dans ces prodiges, qu'on est mal venu de lui prêcher l'humilité. Un délégué apostolique se croit obligé de lui faire un petit sermon...

— Laissez-le, dit l'évêque qui accompagne cet illustre visiteur, il ne comprend rien à vos grands principes. L'humilité, il l'a dans sa vie.

Un bon chanoine le retient longuement pour le mettre en garde contre les tentations d'orgueil. Un bonhomme, qui attend impatiemment pour obtenir une faveur, coupe l'entretien en disant :

— Voulez-vous me dire lequel des deux est le frère André ? Je viens de loin, et je voudrais obtenir ma guérison.

Le dignitaire, tout surpris de se voir confondu avec un frère convers, se retire en méditant sur la vanité des titres et sur l'inanité de son sermon.

• • •

La preuve de cette humilité éclate encore dans le fait que le frère accomplit l'œuvre du bon Dieu sans se soucier [92] de l'estime des hommes. Peu lui importe le rang de la personne qui s'adresse à lui. Ses supérieurs, des évêques se mettent à genoux pour demander de les bénir, et le religieux se soumet à ces marques de respect avec une peine

visible. Visitant les malades en compagnie d'un prêtre, il ne se rend jamais aux prières de ceux qui sollicitent une bénédiction :

— C'est à vous, mon père, de les bénir, réplique-t-il.

Le père Frédéric, franciscain, dont le procès de canonisation est introduit à Rome, se présente un jour à l'Oratoire :

— Je viens demander au frère André comment il fait pour être si saint que ça.

Le recteur l'amène à la petite chapelle et grimpe l'escalier qui conduit à la mansarde où loge le frère. Celui-ci descend et le visiteur, à son approche, se jette à genoux et s'écrie :

— Bénissez-moi, frère André.

— Non, c'est à vous de me bénir.

Et ils sont là tous deux à genoux, l'un devant l'autre, dans un noble assaut d'humilité. Quelle charmante réédition de la rencontre de saint Dominique avec saint François d'Assise ! À la fin, les deux religieux s'embrassent.

La première rencontre de ces deux hommes de Dieu avait été touchante. C'était tout à fait au début de l'Oratoire. Après les instances répétées d'un ami auprès du provincial de la communauté, le frère André participa au pèlerinage annuel des pères franciscains à Sainte-Anne-de-Beaupré. Dans ce sanctuaire, comme le père Frédéric revêtait les ornements sacerdotaux, le compagnon qui avait amené le frère survint et demanda :

— Avez-vous quelqu'un pour servir votre messe ?

— Non, mon ami.

— Je vais vous présenter un servant que vous serez très heureux de rencontrer.

[93]

Il fît signe au frère André de s'approcher...

Toujours l'humble religieux manifeste une déférence pleine de foi envers les prêtres. Nous avons peine à l'empêcher de nous servir à table, lorsque nous nous trouvons à déjeuner en même temps que lui. Vainement tentons-nous de lui rendre cet office. Lorsqu'un prêtre, au

sortir de la sainte messe, l'aborde, le frère retient avec insistance sa main dans la sienne. Sans doute songe-t-il à Jésus-Hostie que cette main vient de toucher.

— Qu'est-ce que je puis dire avec les prêtres, avoue-t-il parfois, moi qui suis si ignorant ?

Il ne se doute pas qu'il a beaucoup à leur enseigner. S'il ne possède pas les deux sagesses inférieures que sont la philosophie et la théologie, il possède la science suprême, la mystique, connaissance directe de Dieu. Ses récits de la passion, qu'il revit avec larmes, éclairent plus que les volumes des savants exégètes.

Présenté à un dignitaire, il se prête de bonne grâce, sans fausse humilité. Aimable, il glissera un mot d'esprit, mais, on le sent bien, son désir est de prendre part à la conversation discrètement, dans un rôle secondaire, et non pas d'être le point de mire des autres. Les marques d'intérêt, de déférence, sont loin de lui faire plaisir. Il recherche avec insistance la dernière place et se l'attribue. Au réfectoire, il est au bas bout de la table ; à l'église, il occupe la stalle la moins digne, derrière l'autel.

Ce qu'il déteste souverainement, c'est de faire prendre sa photographie. Seul un désir manifeste de son supérieur peut lui imposer cette corvée. Voilà pourquoi il a généralement un visage douloureusement renfrogné sur la plupart des photos où il se trouve seul. Quelques instantanés ou portraits de groupe le montrent au naturel, avec son bon sourire. Au début de l'œuvre de l'Oratoire, sur l'injonction du père Dion, provincial de la communauté, il consent à poser devant un photographe, dans deux attitudes [94] différentes. Lorsqu'on lui présente les photos pour lui demander laquelle il préfère, il répond :

— Peu importe, c'est la même bête dans les deux cas.

Sur la demande de son supérieur, le frère pose deux fois devant un peintre célèbre. Il semble en éprouver tant de peine que l'ordre est levé et l'artiste doit terminer son travail de mémoire. À regret, deux mois à peine avant sa mort, il consentira à l'exécution de son buste d'après nature.

Le frère André se sait peut-être l'homme du pays le plus connu à l'étranger, en tout cas, il ne s'en émeut pas. Un Canadien qui a vécu en Amérique du Sud rapporte :

Le mot Canada ou Montréal est à peine prononcé que les gens s'informent du frère André. Ils peuvent ignorer le nom de nos gouvernants et de nos évêques, mais ils ont entendu parler de ce religieux.

Un visiteur a beau venir de très loin, il ne reçoit pas plus d'attention pour cela. Deux ou trois minutes d'entretien et le congé est donné.

Un haut personnage vient un jour le voir et lui dit :

— Je suis le chapelain du roi d'Angleterre. Après avoir pris connaissance du volume de George Ham : « le thaumaturge de Montréal », sa majesté m'a demandé d'aller vous visiter au cours de mon voyage…

Le religieux prête une oreille distraite à ce propos, et, après deux ou trois minutes, il s'excuse en disant :

— Il y a des malades qui m'attendent au bureau.

Les personnes venues par hasard, sans confiance envers saint Joseph, sont aussitôt éconduites. Les curieux surtout sont sûrs de se faire tancer :

— C'est drôle, il y a des gens qui viennent et ils n'ont pas l'air de savoir pourquoi, dit-il à leur sujet.

Une dame qui allègue comme motif de sa visite sa fatigue à soulager, entend cette riposte :

— Priez pour moi, car moi aussi, je suis bien fatigué.

Son humilité ne saurait être attribuée à une inconscience [95] aveugle devant les honneurs et les signes de vénération. D'une perspicacité remarquable, il saisit vite les louanges et s'en froisse comme d'une atteinte aux droits de Dieu et de saint Joseph. Avec habileté il sait détourner les traits qu'on lui décerne. Il aime s'effacer sans affectation, sans fausse modestie, avec une simplicité de bon aloi.

Sans doute, dans sa vie, pourrions-nous relever plus d'un détail charmant de cette ingénuité coutumière aux saints. Loin d'être carence de perception, leur naïveté est le fruit de leur esprit surnaturel, de leur habitude d'attribuer tout à Dieu, au point d'oublier parfois que les hommes peuvent avoir des mobiles moins nobles dans leurs actions. Ainsi arrive-t-il que le frère André ne discerne pas les marques de déférence ou qu'il les impute à la seule bienveillance chrétienne.

Pendant un voyage aux États-Unis, un curé qui a le bonheur de l'héberger lui ménage la surprise d'une réception officielle ; procession solennelle de toute la paroisse, soirée publique.

— À mon arrivée à Jersey-City, dira le frère au père recteur, la paroisse célébrait justement une grande fête.

Au cours d'une randonnée dans la province d'Ontario, il se trompe de train. Après le départ, le percepteur de billets constate l'erreur et le prie de descendre au prochain arrêt. Le chef de gare, à son arrivée, le fait conduire en vitesse près de la voie ferrée où file le rapide de Toronto. Après signalement, le train stoppe et le voyageur monte, ému d'une telle courtoisie. À son retour à l'Oratoire, il soulignera cette gentillesse, qu'il semble croire coutumière envers les voyageurs.

Constamment il éprouve un vif sentiment de son indignité. Il pleure à chaudes larmes les impatiences qui lui [96] échappent. Une de ses dernières paroles sera : « Priez pour ma conversion. »

Mais, dira-t-on, l'humilité c'est la vérité, que ne voit-il pas combien sa vie spirituelle éclipse celle de ceux qui l'entourent ; pourquoi cette mésestime de sa valeur propre ?

Fidèle à méditer la parole du Maître : « Je vous ai donné l'exemple afin que vous fassiez comme vous m'avez vu faire », il se garde bien de se comparer aux autres. Son unique modèle, son seul idéal est le Christ Jésus. Enfantillage que ces larmes pour des peccadilles ? scrupules ? Ne raillons pas. Toute imperfection, si minime soit-elle, déflore à ses yeux l'image qu'il veut être du divin exemplaire. Cette opinion commune à tous les saints, cadre avec le « soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait. »

La sainteté, il s'en fait une si haute idée qu'il se défend avec énergie contre toutes les marques de vénération.

— On garde les reliques des saints, dit-il, pas des gens comme moi.

Toujours, dans ce domaine, il se montre intraitable. Apprenant que les religieuses conservent soigneusement ses vieux vêtements, il comptera dans la suite chaque morceau de linge qu'il enverra au la-

vage et se plaindra si on ne lui remet pas tout exactement. Pour être sûr de ne pas être joué, il brûle lui-même dans la fournaise ses habits trop usés.

Au cours d'une entrevue avec deux religieuses, l'une d'elle lui coupe les glands de son cordon et les dérobe adroitement afin de pourvoir sa communauté de reliques. « Ce sont des voleuses, s'écrie le frère, constatant le larcin après leur départ. Je ne sais pas comment elles peuvent concilier cette action avec leur vœu de pauvreté. » Il sollicite des démarches en vue de rentrer dans son bien...

Un fidèle compagnon qui, à l'entrée du bureau du frère André, veille au défilé des visiteurs, a coutume de leur demander de prier en union avec Jésus, Marie, Joseph et le [97] frère André. Lorsque ceci arrive aux oreilles du religieux, il en est vivement froissé :

— Non, non, non, pas ça.

— Combien de fois par jour vous récitez des prières pour les gens qui viennent vous voir ! Est-ce que je n'ai pas le droit de leur demander de prier en union avec vous ?

— Comme ça, vous ne me mettez pas au nombre des saints ?

— Il n'y a pas de danger.

La colère du frère tombe, mais, avec peine, il permet de continuer cette pratique.

Seul le motif surnaturel de provoquer le culte envers saint Joseph le fait se prêter à l'attention des gens. Les jours d'affluence à l'Oratoire le trouvent dans l'ombre. Aux grandes fêtes et processions, il demeure de préférence caché aux regards de la foule, savourant le bonheur de voir son grand ami honoré : « le petit chien de saint Joseph », comme il aime à se nommer, demeure silencieux pendant le triomphe de son maître.

N'avez-vous pas éprouvé quelque tentation d'amour-propre d'avoir été ainsi favorisé par la sainte Vierge, demandait-on à la petite Bernadette ?

— Quelle idée avez-vous, est-ce que je ne sais pas que, si la sainte Vierge m'a choisie, c'est parce que j'étais la plus ignorante. Si elle en avait trouvé une plus ignorante que moi, c'est elle qu'elle aurait choisie.

Le frère André, chargé d'une mission semblable à celle de cette sainte, partage les mêmes sentiments et répond à une question similaire :

— L'artiste, c'est avec les plus petits pinceaux qu'il fait les plus beaux tableaux.

[98]

[99]

**Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix,
l'Apôtre de Saint-Joseph.**

VIII
CHARITÉ

Retour à la table des matières

En un laconisme vigoureux, la prière pour obtenir la béatification du frère André résume parfaitement la vie de ce serviteur de Dieu « Ami des pauvres, des malades et des affligés » ; voilà bien, en effet, avec le titre d'apôtre de saint Joseph ce qui le caractérise.

La charité envers le prochain, Jésus l'a érigée comme marque distinctive de ses fidèles. Elle est l'emblème de ceux qui font profession de croire en lui :

— On verra que vous êtes mes disciples si vous vous aimez les uns les autres.

Ce signe, le frère André le possède éminemment. Dès que nous nous laissons aller au charme de muser dans sa vie, c'est à chaque pas un continuel jaillissement de faits qui révèlent les secrètes beautés de son âme, surtout son dévouement héroïque envers les malades. Voici, par exemple, la narration d'un heureux bénéficiaire de cette charité :

« On est au début de l'Oratoire Saint-Joseph. Je suis d'une débilité générale, extrême. À peine puis-je avaler comme unique nourriture un peu de bouillon, une fois le jour. Je crache le sang en abondance, à

chaque quinte de toux. Les médecins consultés me disent qu'il n'y a plus rien à faire, que je suis un homme fini.

Il me reste un espoir, j'irai voir le frère André. En gravissant péniblement la montagne, je me dis : je descendrai [100] de là guéri ou dans ma tombe. Le bon religieux accepte de m'héberger dans la petite chambre qu'il possède sous le comble de l'Oratoire primitif. Dans cette mansarde à peine assez grande pour un seul, il y a déjà un autre malade dont une jambe, à demi putréfiée, répand une odeur infecte. Dans un coin masqué par une tenture, le frère a jeté sur le parquet un mince matelas, sans drap ni couverture, qui lui tient lieu de Ut. Chaque soir, harassé par les visites des pèlerins, il passe pourtant près d'une heure à nous frictionner. Puis, quand la lampe est éteinte, il se glisse à pas de loup, dans l'étroit escalier qui mène à la chapelle. Un soir, je le suis à la dérobée. Je l'aperçois à la lueur de la lampe du sanctuaire. Agenouillé à même le pavé, il est perdu dans une ardente prière. Vers trois heures du matin, il vient prendre son repos sur la couche dure qu'il s'est réservée...

Depuis plusieurs jours, je demeure dans ce local. Aucune amélioration de ma santé. Toujours cette toux sèche et une quasi-impossibilité de digérer. Un matin, le frère fait cuire un mélange de viande et de légumes. Il me sert, au dîner, une copieuse ration de cette nourriture et m'ordonne de manger.

Frère André, lui dis-je, quand bien même tous les médecins de Montréal me commanderaient cela, je refuserais. Mais, puisque c'est vous qui le demandez, je vais obéir ; advienne que pourra.

Je m'exécute donc et je suis tout surpris l'après-midi de me sentir revigoré. Au souper, le bon frère me sert encore abondamment... Bientôt je retourne chez moi parfaitement guéri, au grand étonnement de mes parents et des médecins.

Mon compagnon d'infortune doit languir encore longtemps. À maintes reprises, il est sur le point de se rendre à l'avis des chirurgiens qui demandent l'amputation de sa jambe. Je viens le visiter de temps à autre. J'amène, dans le dessein de le convertir, un homme qui a renié la foi pour [101] adhérer à la franc-maçonnerie. Celui-ci, en apercevant la plaie hideuse que le frère André soigne, est obligé de s'esquiver de peur de perdre connaissance.

— Si celui-là guérit, je croirai, dit-il.

À la mi-novembre, le malade se trouve soudainement guéri... »

Quelle sollicitude et quel dévouement ! Que d'exemples de ce genre nous pourrions citer ! Évoquons une scène qui symbolise bien l'ardeur de ses prières en vue d'obtenir les faveurs que les gens viennent solliciter.

Un soir, dans la crypte déserte, à l'heure où l'ombre s'approprie rapidement chaque recoin, mettant la lumière des cierges et des lampions en valeur, le frère conduit un jeune homme aveugle, qui sollicite sa guérison. Il laisse le malade seul et se met en prière, agenouillé sur le pavé de l'église. Il monte ensuite les marches du chœur et prie de nouveau. Enfin il gravit successivement les degrés qui conduisent au marchepied de l'autel, en faisant à chacun une halte de prière...

Une jeune fille infirme dit au frère André :

— J'ai fait exprès le voyage des Etats-Unis, afin de vous prier de guérir ma sœur.

— Pourquoi ne demandez-vous pas votre propre guérison ?

— Il est bien plus important qu'elle soit en bonne santé ; elle a huit enfants.

— Votre sœur va très bien en ce moment. Pensez à vous maintenant.

Il lui demande ses béquilles et la fait marcher. Au comble de la joie, la miraculée expédie un télégramme à sa sœur et reçoit cette réponse : « Guérison subite obtenue ».

Au cours d'une violente tempête hivernale, le frère André voit son bureau désert un long moment. Une jeune fille aux jambes totalement paralysées y est transportée. Quatre personnes l'accompagnent. À la demande du religieux, toutes s'agenouillent et se mettent à prier.

[102]

— Vous sentez-vous mieux ? demande le frère à la malade.

— Je commence à ressentir une chaleur dans les jambes.

— C'est bon signe, ma fille, continuons à prier.

Quelques instants se passent et le frère renouvelle sa question.

— J'éprouve une très vive douleur dans les jambes, s'écrie la paralytique...

Elle se lève et se met à marcher. La prière continue avec des larmes de joie.

Voici la réédition d'une scène évangélique. À la fin de sa vie, le frère André, souffrant d'une violente maladie de cœur, a coutume, pour obéir au médecin, de visiter seulement les malades qui habitent au rez-de-chaussée. Ceux qui demeurent aux étages supérieurs sont amenés à la voiture qui le conduit. Un jour, dans la rue Bienyille, à Montréal, une malade est ainsi apportée. Mais voilà que de partout, aux alentours on amène des enfants, des femmes, des hommes malades, au point que la rue en est remplie. Le religieux se dépense avec bonté auprès de tous. À grand'peine l'auto parvient à se frayer une route, après un long stationnement. Et l'ami qui conduit le bon frère de dire :

— Je suis émerveillé, c'est comme au temps de Notre-Seigneur, tout le monde accourt demander des faveurs et des guérisons.

Et lui de répondre :

— Peut-être, mais le bon Dieu se sert d'un bien vil instrument...

Que de fois cette aventure s'est répétée :

— Souvent nous devions demander du secours pour pouvoir dégager de la foule notre véhicule, diront ses amis.

Et ce fait, raconté par le bénéficiaire de cette faveur. Un homme se présente au bureau du frère avec son épouse gravement malade. Ils se retirent le soir dans un petit hôtel, près de l'Oratoire. Pendant la nuit survient, chez la [103 malade, une hémorragie mortelle. Le médecin appelé d'urgence ne lui donne que quelques instants à vivre. Une pâleur de cire, un souffle imperceptible, elle semble déjà morte. Le praticien s'en va, sans laisser l'ombre d'un espoir. Dans un acte de foi, le mari quitte la mourante et vient, au pas de course, frapper à la fenêtre du frère André.

— Ma femme est mourante, sauvez-la.

Écho des supplications de l'évangile : « Ma petite fille est malade à mourir, sauvez-la »... « Dites seulement une parole et mon serviteur sera guéri. » Le frère s'habille à la hâte, ouvre à ce visiteur nocturne et

l'amène prier dans la crypte, au pied de l'autel dominé par la statue de saint Joseph...

— Retournez auprès de votre femme, lui dit-il, soyez sans crainte, elle ne mourra pas.

L'homme retrouve son épouse ranimée, elle est sauvée. Le lendemain matin, il téléphone au médecin :

— Mon épouse va mieux.

— Vous vous moquez de moi, elle est morte, réplique l'autre, tant il est convaincu de l'impossibilité d'un retour à la santé.

Ce dévouement, le frère André le nourrit envers tous également, riches ou pauvres, amis ou ennemis. Un médecin s'est acharné depuis plusieurs années, avec un zèle digne d'une meilleure cause, à combattre le frère André. Il a pris tous les moyens pour lui nuire dans sa réputation et dans son œuvre. Or voilà que sa femme commence une hémorragie. Tous les soins restent impuissants à la soulager. De guerre lasse, son époux a recours à ses plus savants confrères ; rien n'y fait.

— J'ai une grande faveur à te demander, murmure faiblement la malade exsangue... Tu le vois, ta science et celle de tes confrères est impuissante à me guérir... Va chercher le frère André. Je t'en supplie, accorde-moi cette faveur...

Le médecin hésite entre son orgueil et la pitié pour sa [104 femme... Enfin, il se décide à s'humilier. À peine le religieux a-t-il franchi le seuil de la chambre que l'hémorragie cesse.

À l'exemple du Christ qui, venu pour le salut des Juifs, exauça cependant la Chananéenne, le frère André obtient des faveurs signalées pour des protestants. Tout ce qu'il exige d'eux, c'est évidemment d'être de bonne foi et de nourrir une véritable confiance en Dieu. Voici, par exemple, une guérison racontée par celui qui en fut l'objet :

« Comme depuis assez longtemps j'ai le bras paralysé et que je n'obtiens aucun soulagement malgré tous les soins des médecins, j'ai recours au frère André, qui me dit :

— Vous croyez en Dieu et vous avez foi aux miracles, puisque vous vous adressez à moi... Je vous le commande, levez votre bras.

— Je ne puis pas, il est paralysé.

— Levez-le, je vous l'ordonne.

Avec un effort je tente de lever mon bras et soudain je me sens parfaitement guéri... »

Un soir que le frère est resté à souper chez un médecin de ses amis, il lui demande :

— Est-ce qu'il y a des malades dans les environs ?

— Mon voisin, un anglais protestant, est paralysé depuis plus d'un an, il ne peut marcher.

Dans la soirée, le religieux se fait conduire auprès du malade, qu'il trouve étendu sur une chaise roulante. Il lui ordonne de se lever et de marcher... Un vieil ami, qui accompagne souvent le frère, est témoin de la guérison.

D'un dévouement inlassable envers les malades du corps, le frère André l'est aussi envers ceux de l'âme.

— C'est ce qui me fait le plus plaisir, affirme-t-il, quand je parle à un pécheur et que je peux le réconcilier avec le bon Dieu.

Et ses amis intimes le savent bien, qui lui amènent souvent [105] quelque mauvais garnement, avec qui il se montre si heureux de causer ou de faire le chemin de la croix.

Il aime de tout cœur les malheureux, surtout les loqueteux de l'ordre spirituel, les pécheurs, les incroyants et même les adversaires de la religion. Il voit avec angoisse le communisme s'infiltrer dans notre pays. Il s'inquiète et prie :

— Avez-vous entendu parler des menées communistes, à Montréal ? demande-t-il à ses amis.

Comme ceux-ci s'efforcent de le rassurer, il répond :

— C'est dans le temps qu'on entend le moins parler d'eux qu'ils sont le plus dangereux... On viendrait me cher cher et on me ferait mourir en me coupant tout en petits morceaux, ça ne me ferait rien, pourvu que le peuple ne souffre pas.

Longtemps il espère mourir de la main des communistes et pour leur salut...

Ses sorties du soir auprès des malades sont motivées par le dessein de gagner les âmes à Dieu. À ceux qui l'accompagnent, il explique le bien spirituel qui se produit chez les visités, chez les membres de leur famille ou chez d'autres personnes qui viennent à connaître les guérisons obtenues.

— Sur la requête d'un curé, raconte-t-il lui-même, j'étais allé visiter un malade incroyant et pécheur endurci. À mon entrée dans la chambre, j'ai demandé : Voulez-vous que je vous frictionne avec la médaille de saint Joseph ? Il y en a de bien plus malades que vous qui ont été guéris par ce moyen. Comme le lit était très bas, je me suis agenouillé auprès du malade pour le frictionner. Soudain, j'ai senti qu'il me passait les deux bras autour du cou et m'attirait à lui. Je me suis dit : je t'ai, mon gars... H s'est converti et a fait une sainte mort.

Rarement un pécheur résiste à l'autorité de ce frêle vieillard, qui dit avec larmes la passion du Sauveur. H y aurait tout un chapitre à écrire sur sa façon de toucher les cœurs. Afin de convertir les pécheurs endurcis, ordinairement [106] il prend un crucifix dans le tiroir de son bureau, explique les souffrances du Christ, détaillant le nombre des coups de fouets, les douleurs de chaque plaie. Il décrit les chairs déchirées, les os broyés par les clous, énumère les insultes infamantes des Juifs et des soldats romains. Le rappel de l'infinie miséricorde termine cette prédication. On dirait que ses paroles sont directement inspirées, « que ça lui vient d'ailleurs, d'en haut », disent les témoins.

Tantôt il s'impose avec audace, tantôt avec délicatesse il s'insinue doucement dans l'âme. Une fois son interlocuteur touché, il commence à dire la bonté divine. Quel charme dans ses évocations réalistes de l'enfant prodigue, de la brebis perdue... Comme il sait dire les ruses, les feintes de la grâce qui séduit le pécheur pour le sauver. Comme il sait ranimer l'espérance, en montrant l'exemple de grands pécheurs, devenus de grands saints, parce qu'ils ont mis leur ardeur à aimer Dieu et non plus à l'offenser.

— On ne parle pas assez de la bonté divine, dit-il fréquemment à son entourage.

Pour parler de la miséricorde, il n'oublie pas la justice. Faisant allusion aux accidents et morts subites, il répète souvent :

— Il faut se tenir prêt ; le bon Dieu nous a dit qu'il viendrait comme un voleur.

Il sait trouver les comparaisons réalistes pour vaincre les objections. Il répond, par exemple, à quelqu'un qui lui dit avoir cessé de pratiquer la religion parce qu'il a perdu confiance dans les prêtres :

— Lorsque vous allez acheter dans un magasin, vous ne vous préoccupez pas de savoir si le commis qui vous sert mène telle ou telle vie...

S'il aime évoquer les paraboles du Maître, il sait en créer d'autres qui sont adaptées aux situations. Un homme qui se plaint de ne pas être exaucé, d'avoir même été frappé cruellement à la suite d'une neuvaine à saint Joseph, entend cette parabole :

[107]

— Un homme a trois fils. Il vient à l'Oratoire faire la neuvaine préparatoire à la fête de saint Joseph, en vue d'obtenir des bénédictions pour sa famille. Peu après la neuvaine, son fils aîné tombe malade et meurt. L'année suivante, il décide de faire encore la neuvaine. Son deuxième enfant tombe malade et meurt. Exaspéré, le père jure de ne jamais plus prier. Comme, dans la suite, il est à faire seul un voyage, son auto s'arrête tout à coup. Un inconnu s'approche et l'invite à le suivre dans là forêt prochaine. Il lui montre deux corps pendus à un arbre, et dit : vos deux fils qui sont morts seraient devenus des voleurs et des assassins et auraient été pendus. Le troisième doit devenir évêque. Imaginez votre douleur et votre désolation, si je les avais laissés vivre...

Nous pouvons bien rapporter les enseignements du frère André, mais impossible de faire sentir son accent convaincu, son regard qui dénote une passion inapaisable d'être bienfaisant.

Cette préoccupation charitable le suit dans toutes ses conversations. La plupart du temps, il aiguille l'attention vers les sujets sérieux. Tous sont émerveillés de la sagesse de ses remarques. Il profite des propos des gens sur la mode pour donner une directive sûre en cette matière. Son expérience des âmes lui a fait sentir profondément cette

grande lézarde dans le mur de notre civilisation chrétienne : l'esclavage de la femme envers les modes païennes.

— Si ça va mal, ça dépend de la femme, dit-il crûment.

Les ruines accumulées dans les âmes par la toilette provocante des femmes, il a pu les toucher dans les confidences qui lui viennent. Il a vu les familles désorganisées ou du moins l'éducation, la formation chrétienne des enfants négligées par les mères frivoles. Après cette génération, oublieuse de la modestie chrétienne, de l'esprit de sacrifice [108] si chers à nos ancêtres, il entrevoit une génération où non seulement le masque, mais l'âme elle-même serait païenne. Lui parle-t-on des malheurs économiques du temps, il donne les raisons profondes de ce marasme. Quelques mois avant sa mort, un de ses amis lui demande :

— Est-ce qu'elle va bientôt cesser, cette crise économique qui nous étreint depuis si longtemps ?

— Non, répond-il, car le bon Dieu est en colère, le monde ne prie pas encore assez. Cette crise devrait être une leçon pour tous, cependant on oublie le bon Dieu, on blasphème et on ne prie pas. Les églises sont vides. Elle finira quand on priera davantage.

— Il censure le dévergondage, par souci du devoir. Mais d'instinct il est bienveillant.

— Ne soyons jamais tristes, répète-t-il, soyons gais mais sans faire de peine aux autres...

Pour couper court à un propos dangereux, il glisse souvent un calembour inoffensif.

— Ça n'a pas toujours l'air fin, avoue-t-il, mais ça évite les manquements à la charité. Dieu regarde l'intention.

Quelle délicatesse exquise pour éviter tout déplaisir au prochain ! C'est un art de deviner ses désirs. De peur de froisser la sœur cuisinière, il fait semblant de prendre les mets que son estomac digère mal. Un confrère qui le voit grignoter un biscuit du bout des lèvres, sans toucher aux mets servis lui dit :

— Demandez donc autre chose.

— Non, répond-il, ça pourrait faire de la peine à la religieuse.

Sa sympathie se manifeste bien vive envers ses amis. Presque tous groupés autour de lui depuis le début de l'Oratoire, ils sont assidus à l'heure sainte et au chemin de la croix, le vendredi. Souvent, le dimanche, le frère en amène quelques-uns à sa chambre afin de leur narrer la vie de saint Joseph et la passion du Sauveur. Cette amitié est toute imprégnée de surnaturel.

[109]

— Il ne faut s'attacher qu'à Dieu, leur dit-il parfois dans l'intimité, je ne veux pas vous aimer plus les uns que les autres.

Sa sympathie s'accuse davantage envers le pauvre ou le malheureux. Un de ses amis remarquera :

— Tant que j'ai été dans de grandes difficultés financières, des soucis de santé, j'ai rencontré une plus grande attention de sa part. Il me guidait dans chacune de mes démarches importantes, s'informait du résultat. J'ai été souvent à même de constater combien il vénérait et respectait les miséreux. Vers eux, surtout, se portait son affection. Il était remué et ne se possédait plus lorsqu'il les voyait pleurer ; il s'ingéniait à les distraire, à les réconforter. Fréquemment, il se préoccupait de chercher de l'ouvrage pour les sans-travail.

Ces compagnons sont chargés de lui amener des pécheurs ou de le conduire auprès des malades. Pendant ses courses charitables, après ses heures de bureau, il fait halte, chez l'un ou l'autre de ses amis, pour prendre le souper.

À leur égard, il a des délicatesses admirables. Mandé au chevet d'un de ses fidèles compagnons mourant, il s'agenouille auprès du Ut et se met en prière. Bientôt le malade qui agonisait ouvre les yeux :

— Eh bien ! comment ça va ? demande le frère.

— Ça va pas mal, répond l'interpellé.

Le surlendemain, cet homme parfaitement guéri vient voir le religieux à son bureau.

Un autre doit subir une opération : un chancre lui ronge le pouce ; au moindre choc le sang gicle en abondance. Le frère frictionne quelque temps la partie malade ; toute trace de mal disparaît soudainement. Et lui, rieur, de dire, en faisant allusion à un remède qui a soulagé momentanément le malade :

— Les patates vous ont enlevé les douleurs ; le médecin, vos dollars ; saint Joseph a tout enlevé.

Ce fait, il le rapportera en souriant, peu avant sa mort, [110] afin de remercier la religieuse infirmière de son dévouement.

Citons une scène qui ressemble à la guérison de la belle-mère de saint Pierre, le soir où Jésus, venant souper, trouva cette femme malade de la fièvre, incapable de servir à table. Une après-midi, le frère André arrive à l'improviste chez un médecin de ses amis. La femme de ce dernier souffre de paralysie à un bras depuis quelques semaines. Le frère dit simplement à la malade :

— À l'heure qu'il est, le bras ne vous fait plus mal.

Et la malade est toute heureuse de pouvoir détendre son bras, de le mouvoir aisément. Le premier moment de surprise passé, elle sert elle-même la table, au souper.

— Ça fait longtemps que vous faites des mauvais coups, laissez-moi guérir le malade cette fois-ci, dit, en riant, au frère André un ami, qui le conduit à l'hôpital auprès d'un homme victime d'un accident.

— Très bien, je vous prends au mot, riposte le religieux. H ordonne à ce compagnon d'enlever les pansements et de frictionner le malade avec la médaille de saint Joseph. La guérison s'opère. Au retour, le frère glisse à son compagnon ému :

— Vous voyez comme le bon Dieu est miséricordieux, vous ne douterez pas, à l'avenir, de sa miséricorde à votre égard.

S'il accorde des faveurs à ses amis, il sait aussi leur inculquer l'amour de la souffrance, à l'exemple du Sauveur. Souvent il répète :

— On ne doit pas prier pour éloigner les misères, mais pour les supporter mieux.

Il donne l'exemple des saints, qui savaient souffrir le martyre avec joie.

— Remerciez le bon Dieu de venir vous visiter par l'épreuve, vous êtes bien chanceux. Si on connaissait la valeur de la souffrance, on la demanderait à genoux et les mains jointes.

[111]

À un vieil ami, qui lui dit sa peine, il répond :

— Faites des prières d'action de grâces pour remercier le bon Dieu de s'occuper de vous.

— Drôle de façon d'agir.

— Ne parlez pas de même, vous le comprendrez plus tard. Le bon Dieu s'occupe de ses meilleurs amis et de ses meilleurs sujets, par la souffrance... Quand une âme a fait quelque chose pour le bon Dieu, il la paie par la souffrance... La souffrance est une chose si grande et de si grand prix, qu'elle ne peut trouver sa récompense qu'au ciel...

Le danger de ce dévouement aurait pu être, pour le frère André, de se répandre en œuvres extérieures, au détriment de sa vie spirituelle. Mais dans sa charité se vérifie la pensée profonde du grand mystique, saint Jean de la Croix :

— Quand l'amour que l'on porte à la créature est une affection toute spirituelle et fondée en Dieu seul, à mesure qu'elle croît, l'amour de Dieu croît aussi dans notre âme ; plus alors le cœur se souvient du prochain, plus il se souvient aussi de Dieu.

Charité, charité, conseil inlassable du Maître, amplifié par son exemple de tous les instants. Voilà bien la consigne qui doit guider tout véritable imitateur du Christ. Cette doctrine, reléguée dans l'ombre par la devise païenne du chacun pour soi, de la lutte pour la vie entre les individus comme entre les peuples, le frère André nous la redit, et sa pratique intégrale du dévouement évangélique exerce sur les foules son charme puissant.

[112]

[113]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

IX

IMPERFECTIONS

Retour à la table des matières

Quelle déception ne produisent pas les vies de saints à l'eau de rose, les récits décolorés, où Ton a eu soin de dissimuler toute trace d'imperfection chez les héros, les rendant irréels et inhumains. Le sentiment qu'éveillent de telles lectures n'est pas un éblouissement devant une perfection qui jure auprès de nos vies blafardes. Évoquons le mot d'une personne qui s'y connaît en matière de sainteté, la charmante Bernadette, de qui la mission révèle plus d'un trait de ressemblance avec celle du frère André :

— On présente les saints comme étant parfaits, d'une perfection toute unie, sans une défaillance, sans une faute, sans une inégalité, sans une ombre. Ils sont tellement célestes que cela tend à nous décourager, nous qui sommes si loin d'un tel état.

La grâce de Dieu travaille sur la nature qu'elle rencontre et, comme cette nature n'est jamais parfaite, elle oublie toujours des lacunes et des ombres. Le frère André n'échappe pas à cette loi ; c'est avec un grand respect, mais avec un souci sérieux d'objectivité que nous nous appliquerons à analyser les légères imperfections que Dieu laisse subsister dans son fidèle serviteur.

Si, en général, le frère André se montre d'un commerce agréable, il devient parfois irascible, et plusieurs quémandeurs [114] doivent essuyer de rudes paroles, qui les déconcertent. Tout en constatant ces emportements, assez fréquents chez ce religieux, il ne faut pas prêter plus d'attention à ce minuscule défaut qu'à l'héroïcité de ses vertus. D'ailleurs, un coup d'œil impartial atténue beaucoup cette déficience apparente.

Loin d'être désagréable à Dieu, le frère André semble lui plaire, même dans ses emportements. Une dame protestante, qui s'est présentée à son bureau, est éconduite brusquement. Cette visiteuse sort en larmes, mais, tout à coup, à la descente de l'escalier, elle constate sa guérison. Elle revient sur ses pas et se jette aux pieds du frère pour le remercier...

L'union intime avec Dieu ne souffre pas de demi-mesure ; la moindre attache à un défaut paralyse une telle amitié. Le frère André combat donc vigoureusement son penchant à la colère, puisque Dieu lui est lié si étroitement et se sert de lui comme collaborateur de choix.

Sans parti pris, nous pouvons alléguer plusieurs excuses à son crédit. Tempérament nerveux, assez violent, il est laissé à lui-même dès son jeune âge ; son éducation d'orphelin embauché çà et là, forcément rudimentaire, lui conserve un peu les rudes manières de l'ouvrier. Les sautes d'humeur fréquentes dans sa vieillesse ne se produisaient pas au début de son œuvre. Ceux qui l'ont connu alors sont unanimes à rendre ce témoignage : il pouvait accueillir les pèlerins, de six heures du matin à dix heures du soir, toujours avec la même affabilité. Son âge avancé, sa santé délabrée, son système nerveux exacerbé par son dur travail de bureau, où il consacre, presque toujours debout, plus de cinq heures par jour à écouter les litanies des misères humaines, expliquent bien certains moments d'impatience. Sa voix éteinte, enrouée, le force à répéter plusieurs fois, afin de se faire comprendre. À la suite de ces efforts, il crache le sang et devient exténué.

[115]

Bien des fois, il va trouver un confrère et lui avoue :

— Hélas, j'ai encore fait pleurer quelqu'un.

De grosses larmes roulent sur ses vieilles joues fanées. Si les personnes rabrouées par lui le voyaient alors, tous leurs griefs tomberaient.

Je doute fort qu'il soit toujours responsable de ces mouvements d'humeur.

— Mais, lui demande-t-on, avez-vous réfléchi avant de faire cette colère ?

— Pas du tout, je m'en suis aperçu après.

Et le cher vieillard se désole tellement que ses confrères tentent de le consoler et de le rasséréner.

Dieu laisse à dessein ce défaut, chez lui, comme un dérivatif puissant aux tentations d'orgueil, en lui rappelant sa fragilité. Quand la Providence choisit quelqu'un pour accomplir une haute mission, elle le garantit contre les tentations de vaine gloire par des moyens spéciaux. Voilà pourquoi fréquemment quelque faiblesse apparente voile l'éclat de la sainteté chez les élus de Dieu. C'est ce qui explique le caractère irascible du frère André.

Souvent ses colères ressemblent à celle de Jésus chassant les voleurs du temple.

— Je ne suis pas content de moi, dit-il parfois, car cet après-midi, j'ai été impatient. Mais si les gens comprenaient que c'est saint Joseph qui guérit.

Ce sont les gens venus par simple curiosité qui l'irritent surtout. Il chasse les quémandeurs qui, sans se préoccuper de prier, s'adressent à lui comme à un médecin. N'est-ce pas le zèle des intérêts divins qui l'anime ?

Ses mouvements de brusquerie, certaines remarques cinglantes sont souvent inspirés par une angélique pureté, un souci constant du salut des âmes. On aime évoquer les traits décochés aux personnes qui se présentent devant lui dans un costume indécent. Une dame lui désigne sa fille, poupée légère, au visage peint :

— C'est une bonne enfant.

[116]

— C'est votre fille ? Â votre place je ne m'en vanterais pas, note sèchement le frère.

Une autre qui se plaint d'être toujours oppressée entend cette verte réflexion :

— Ce n'est toujours pas votre collet qui vous gêne.

— Vous n'avez pas peur de vous empêtrer dans votre robe, demande-t-il à une visiteuse court vêtue.

— Frottez-vous jusqu'à ce que le linge pousse, dit-il à une personne au col largement ouvert et qui se plaint de la faiblesse de ses poumons.

Avec la vue profonde d'un saint, il constate que cette idolâtrie de la mode, qui ne met aucune différence entre une chrétienne et une femme de mauvaise vie, est la faille par où s'en va notre civilisation chrétienne. À celui qui sonde la misère que sème cette vanité, il n'est pas d'expression outrée pour la fustiger. On ne saurait donc reprocher au frère André ses remarques aigres devant la folie des modes.

Ce qui le brûle, c'est tout soupçon de charlatanisme. L'irritation le gagne en présence d'un fanfaron, colosse américain, qui vient à son bureau lui demander par quels trucs il suggestionne les malades. Il le fait jeter dehors à l'instant. Ce n'est pas lui-même — il ferait bon marché de son humble personne, — mais c'est saint Joseph qui est en cause. Ses sentiments sont ceux d'un fils qui voit son père frappé ou insulté.

Les dispositions défectueuses lui apparaissent de prime abord et lui dictent sa conduite.

— Celui-ci ne sera pas exaucé, car il n'a pas de bonnes intentions, dit-il d'un étranger à peine entrevu à son bureau.

Une personne dirige une pension qu'elle voit sans motif absolument désertée. Sur le conseil d'une amie, elle vient demander des prières au frère André, qui riposte :

— Quand vous aurez fini de vous moquer de moi et de l'Oratoire, les pensionnaires se présenteront.

[117]

La quémandeuse, qui sent la justesse du reproche, affirmera :

— J'ai eu tellement honte d'être ainsi devinée que j'aurais voulu me voir à cent lieues de son bureau.

Les impatiences du bon vieillard sont donc, le plus souvent, des actes vertueux destinés à défendre les droits divins, et, dans les autres cas, que d'excuses à son crédit !

*
* *

Quelques-uns lui reprochent un certain manque de régularité religieuse. Dieu forme des saints à son gré, les uns par une exactitude irréprochable dans tous les instants de leur vie, une exécution constante de chaque détail de la règle, d'autres en marge un peu de la communauté, lorsque c'est nécessité par leur mission. La règle est un moyen de sanctification et non une fin.

Il faut avoir assez de largeur de vue pour saisir l'action divine en tout cela. Si le Seigneur désire qu'un de ses élus se sanctifie au moyen d'instruments difficiles à manier n'est-il pas dans son droit ? Pourquoi jalouser son frère d'avoir accompli une œuvre supérieure par un moyen inattendu ? Ce n'est pas l'exécution matérielle de la règle qui compte. Il en est qui peuvent se promener toute leur vie avec cet instrument dans leurs mains, sans réaliser l'union intime avec Dieu. Le frère André s'en sert un peu différemment, mais il réussit à acquérir un haut degré de vertu.

Cette pensée, « un religieux qui accomplit parfaitement sa règle mérite de monter sur les autels », ne vise pas surtout l'observance extérieure ; elle exige une fidélité à l'esprit de cette loi, à l'âme qui l'informe.

Le frère André possède cette ligne de conduite souple qui moule exactement son existence jusque dans les moindres détails, poursuivant les sinuosités des déficiences ; c'est son grand amour de Dieu, son désir de conformer totalement [118] sa vie à celle de Jésus crucifié. Rien n'échappe à la souplesse enveloppante d'un tel amour, qui pénètre chaque action, tandis que la règle religieuse suivie à la lettre, dans sa raideur, sans son esprit, laisse souvent des manques, des creux, des faux plis.

Toujours fidèle à l'esprit de la règle, il se conforme à la volonté de ses supérieurs avec la plus scrupuleuse obéissance. Ses multiples sorties sont nécessaires à son œuvre. Il voyage en vue de semer le bien, très souvent sur la recommandation expresse du médecin.

Il se repose de recevoir des malades en allant en visiter d'autres. Sa nervosité, son travail assommant exigent ce dérivatif. Sa jeunesse errante est bien expressive de son besoin de changement. Les pharisiens scandalisés par ses multiples sorties devraient demander l'avis des malades qu'il va réconforter et guérir.

Il semble tenir un peu trop à ses randonnées du soir. Aussitôt son bureau terminé, il attend l'auto qui doit le transporter auprès d'autres malades et revient, ordinairement vers neuf ou dix heures, de sa tournée coupée par une courte halte dans une maison amie. Avec la permission de ses supérieurs, il se rend parfois assez loin, jusqu'à Ottawa, par exemple, et revient le matin reprendre son labeur, comme si rien n'était.

Il se montre gai, affable, enjoué même, au cours de ces voyages, afin de se concilier l'affection des gens et de les rapprocher de Dieu. Après avoir glissé quelques mots d'esprit, il oriente la conversation vers les sujets religieux. Il en cause avec une telle simplicité que personne n'en est le moindrement choqué. Dans ses vacances, passées chez des parents ou des amis, il cause constamment du bon Dieu.

De peur de mal édifier ses confrères, il leur dit dans l'intimité :

— Vous savez, ce n'est pas défendu de voyager pour faire le bien.

[119]

Au retour de ses voyages aux États-Unis, par exemple, il rapporte les instruments de ceux qu'il a guéris. Le soir, à la dérobée, il va les ajouter aux faisceaux qui entourent la statue de saint Joseph, comme un brave soldat rapporte le drapeau pris à l'ennemi, en hommage à son chef.

Loin de nuire à sa vie religieuse, ces randonnées contribuent à sa sanctification. Voilà pourquoi les supérieurs se montrent, surtout à la fin de sa vie, très larges pour lui accorder les permissions.

Il ne s'embarrasse pas d'une interprétation pharisaïque de la règle. S'il parle dans un temps réservé au silence, c'est en vue de faire du

bien, d'inspirer à ses confrères la pauvreté, la charité, l'amour de Dieu. Pendant les récréations de la communauté, il est retenu par son labeur. S'il retarde le coucher, c'est avec la permission de son supérieur. Ce sacrifice, sa sanctification le demande. Un prêtre lui reproche de trop prolonger ses prières :

— Offrez plutôt votre sommeil au Seigneur.

— Vous ne diriez pas cela si vous saviez comme les âmes en ont besoin.

C'est le frère André qui a raison. Croyez-vous qu'il atteindrait la même haute perfection s'il ne passait pas une partie de sa nuit en prière, après avoir dépensé le jour au service du prochain ? Un saint, comme un génie, s'affranchit en apparence des lois, pour mieux s'épanouir en beauté.

La pratique d'offrir ses actions au souverain Maître devient parfois le masque de la loi du moindre effort. Ce n'est pas tout d'offrir sa vie, encore faut-il qu'elle soit expressive de renoncement et d'amour. Les chrétiens sont portés à se payer de mots, à prendre l'ombre pour la réalité. Ils s'organisent une bonne petite existence facile, sans heurts, semée de repas plantureux, de douceurs et de repos, pour la plus grande gloire de Dieu. Le Seigneur ne saurait se contenter de cette égoïste tranquillité.

Sainte Marguerite-Marie, dit-on, demeura d'une vive [120] susceptibilité et tomba dans un profond découragement parce que sa supérieure, croyait-elle, ne l'aimait plus...

Le frère André n'est pas tout à fait exempt de ce défaut. Chez lui aussi se rencontrent, à cause de sa nature impressionnable, ces retours sur soi, ces recherches plus ou moins déguisées de l'amour-propre, en dépit de sa tendance continue vers la perfection. Fermé par la souffrance, par les contradictions de toutes sortes, il demeure susceptible. Un rien suffit parfois à briser ses amitiés, la moindre indélicatesse lui fait beaucoup de peine. Avec la meilleure volonté du monde, certains confrères le blessent ; il souffre profondément de cette mésestime qu'il suppose chez les siens.

Évidemment, le bon Dieu permet cela en vue de le purifier davantage. S'il éprouvait de grandes consolations auprès de ses confrères,

une admiration soutenue, quel serait son mérite ? La Providence se plaît toujours à joncher d'épines la voie de la sainteté.

Marguerite-Marie reçut une taloche en plein visage, parce qu'elle avait échappé un plat dans un moment d'extase. Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus entendit sur son Ut de mort une vieille religieuse murmurer :

— Qu'est-ce qu'on va bien pouvoir écrire d'elle ?

Le frère André, persécuté au début de son œuvre, ne rencontre pas, dans le triomphe, toutes les consolations qu'il peut souhaiter. H est remarquable de constater comment, lorsqu'il devient intime avec un confrère et qu'il en éprouve du plaisir, survient un malentendu qui brise cette amitié.

Peu importe que l'épreuve soit véritable ou imaginaire, il en souffre comme si elle était toujours réelle. Dans une déférente réserve, que l'admiration inspire à ses confrères, il lit mal parfois et croit à l'indifférence. Cela s'explique par l'âge, par sa nature sensible, aussi par la Providence qui veut le sanctifier. Il s'est imaginé, en interprétant mal [121] un geste évasif, que son supérieur se moque de lui, le croit fou, et il en souffre beaucoup. Certains théologiens vont dire :

— Mais alors, il ne possède pas la doctrine de la souffrance : se soumettre par amour pour Dieu.

Il est facile de supporter héroïquement la souffrance des autres. Tout en se montrant parfaitement soumis au bon vouloir divin, le frère André gémit et pleure comme un enfant, qui se croit incompris. Il ne faut jamais oublier que la grâce travaille sur la nature et ne la détruit pas, si elle rencontre une nature super-émotive, elle ne la changera pas.

Certains esprits imbus d'une fausse spiritualité, oublieux du réel, lui reprochent des plaintes au sujet des maladies, des commandements pénibles...

Pour être catholique, faut-il être stoïcien, nier la souffrance, en faire abstraction ? Le frère André qui suit pas à pas la vie de Jésus, surtout dans sa passion, ne voit pas son divin modèle insensible aux dures épreuves que lui impose le Père éternel. En dépit de son obéissance parfaite jusqu'à la mort de la croix, le Sauveur supplie d'éloigner le calice, verse des larmes, tente même d'aller s'épancher auprès de ses

amis. Pour dire que son âme est triste jusqu'à la mort, il ne demeure pas moins le modèle accompli de l'obéissance.

Le disciple de Jésus voit très bien la volonté de Dieu, chez ses supérieurs, ce qui ne l'empêche pas de souffrir de la rigueur de certains commandements.

— Le bon Dieu, répète-t-il souvent, donne des forces extraordinaires au religieux obéissant. Quelquefois, quand il veut faire souffrir une âme, il ferme les yeux des supérieurs. Par exemple, vous êtes surchargé d'ouvrage, on vous demande encore plus, acceptez quand même ; il faut toujours respecter les décisions des supérieurs. Si nous n'acceptons pas les grâces que le bon Dieu nous avait préparées, il ne nous les donnera pas... Tout est voulu par le bon Dieu, on ne devrait jamais l'oublier... Travaillons [122] toujours avec le consentement des supérieurs, même dans les œuvres les meilleures.

Disons-le donc sans crainte : les rares imperfections qui se glissent dans la vie du frère André, loin d'être aussi notables que certains peuvent le croire, sont parfois le signe dune^ vertu authentique ou, du moins, ne l'empêchent pas d'être une copie vivante du divin exemplaire.

[123]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

X

DÉVOTIONS

Retour à la table des matières

Les pèlerins qui viennent s'agenouiller devant la dépouille du frère André, qui repose si humblement dans son tombeau de granit noir, peuvent voir, dans le décor, dû au maître Henri Charlier, le résumé des dévotions du serviteur de Dieu [1].

Une fresque centrale rappelle la mort de saint Joseph, au culte de qui le cher disparu a consacré son existence. Ce groupe est environné d'un ruban qui se déroule dans un rythme libre : des élans, des repos, mais toujours un calme, une paix, une sérénité chrétienne. On dirait une mélodie grégorienne traduite en peinture, peut-être le développement du Requiem. Envolée des ailes frémissantes et lumineuses, chant des couleurs riches et variées, audacieuses et parfaitement harmonisées !

Ce qui domine de prime abord dans la vie du frère André, c'est le culte de saint Joseph, mais pour ceux qui pénètrent dans son intimité,

---

1 Depuis l'aménagement d'une vaste chapelle réservée aux ex-voto et aux milliers de lampes et lampions qui se consument journellement à l'Oratoire, la disposition décrite ici par l'auteur s'est quelque peu modifiée, mais l'ensemble demeure.

la dévotion aux souffrances du Christ semble l'emporter. Derrière la tombe, la croix surgit, qu'environnent les instruments de la passion : fouets, liens, clous, tenailles, roseau, couronne d'épines. Tout est animé ; nous sentons la vigueur des coups de [124] fouet dans le serpentement violent des lanières armées ; la lourde couronne est tressée de branches vertes, bien vivantes, bandées comme des arcs sur le point de se détendre.

*
* *

Dès sa plus tendre enfance, le frère André voue un culte tout spécial à saint Joseph. Il en fait son compagnon assidu et son confident, pendant sa vie errante d'orphelin. Il chemine toujours la main dans celle de son grand ami, qui le conduit dans une communauté religieuse ayant pour but l'imitation constante du patron des ouvriers. Cet amour, il s'efforce de le faire partager à ses confrères, aux élèves, aux visiteurs, aux malades. Dans l'intérêt de cette grande passion, que de luttes à soutenir, que d'obstacles, de souffrances à surmonter, jusqu'à l'épanouissement de son œuvre, qui défie les siècles.

Comme il se montre habile à dépeindre surtout la vie souffrante de saint Joseph. Quels soins jaloux ne met-il pas à lui attribuer les prodiges opérés en son nom. Il éprouve une véritable révolte devant les quémandeurs qui crient : « guérissez-moi », sans se soucier de prier saint Joseph. Il exige une simplicité, une confiance absolues dans la dévotion envers ce saint. Voici par exemple la prière qu'il dicte à un de ses amis :

— Ô bon saint Joseph, faites pour moi ce que vous feriez, si vous étiez vous-même à ma place, sur la terre, avec une nombreuse famille et un commerce difficile à administrer. Bon saint Joseph du mont Royal, aidez-moi et exaucez-moi.

Le culte de saint Joseph, ce religieux ne l'a pas compris comme le culte d'un saint ordinaire. Sous la gouverne de l'Esprit Saint, il veut développer la dévotion envers le patron de l'Église universelle. Il comprend cette vérité : comme Jésus fut confié aux soins de Joseph, ainsi l'Église, [125] « le Christ répandu », est sous la garde de ce protecteur. Le frère André veut bien mettre en relief cette doctrine : si Jésus demeure l'unique sanctificateur, la source intarissable de toute grâce ; si la Vierge, la plus rapprochée de cette source surnaturelle, en

déverse le cours vers l'humanité et se montre ainsi la médiatrice de toute grâce ; saint Joseph est constitué le protecteur de l'Église, l'intendant qui distribue aux hommes les largesses divines.

— C'est grâce à ce bon saint Joseph du mont Royal, aime-t-il répéter, que nous devons d'être jusqu'à ce jour protégés contre les révolutions communistes au pays.

Avec une pudeur discrète, il emportera dans la tombe bien des secrets précieux de son intimité avec le patriarche qui l'a fait son représentant sur terre. Glissons à regret sur cette dévotion effleurée çà et là au long de notre récit.

*
* *

Dans sa vie, une constatation déroute qui, au fond, avec les prodiges multipliés sous ses pas, est la plus sûre garantie de sa mission. Après avoir déclenché un prodigieux mouvement envers le patron de l'Église universelle, il parle plus volontiers de la passion du Sauveur, de la messe, de la communion, de la vie intérieure, que de ce saint.

Il dira bien : « faites une neuvaine à saint Joseph, priez saint Joseph », mais il aura soin d'ajouter le plus souvent que ce doit être une neuvaine de communions, de chemins de la croix... Dans l'intimité, sa conversation roule habituellement sur les souffrances de Jésus, à tel point que ses amis conservent mille souvenirs d'entretiens semblables, sans presque pouvoir évoquer d'enseignements sur la vie de saint Joseph.

De temps à autre, le frère parlera de la parfaite obéissance de l'ouvrier de Nazareth, de sa soumission au milieu des épreuves, de ses souffrances, de ses joies ; mais bientôt il est ramené à son thème favori, l'amour, la miséricorde de [126] Dieu, la rédemption, le ciel. Alors seulement il donne la pleine mesure de son âme ; ses paroles se pressent abondantes comme devant un spectacle vécu ; les larmes accompagnent presque toujours de telles descriptions.

Autre motif de cette réserve au sujet du patriarche de Nazareth, c'est que sa dévotion est avant tout une imitation. Ce convers n'est pas destiné à concevoir ni à décrire une théologie de saint Joseph, mais bien, comme il appert tout le long de notre récit, à se montrer la vivante figure de ce saint.

Guidé par l'Esprit Saint, le frère André s'efforce d'orienter constamment vers Dieu le culte de saint Joseph. Il est formellement opposé à la spiritualité marécageuse de dévotionnettes, qui s'arrête aux saints, sans remonter en pratique à l'unique terme du culte liturgique chrétien, la Trinité, en passant par l'humanité du Christ.

Il doit lutter constamment contre l'ignorance des gens qui, sans se préoccuper de vivre en état de grâce, d'aimer Dieu de tout leur cœur, viennent quémander des faveurs temporelles auprès du saint, de la sainte en vogue, comme auprès d'un nouveau ministre terrestre parvenu au pouvoir.

Sa conduite est l'assertion de cette vérité : si l'Église, — et c'est même une note caractéristique du catholicisme, — demande d'offrir un culte spécial aux saints, selon une hiérarchie d'honneur, en raison des largesses surnaturelles dispensées, si elle tisse l'année liturgique en grande partie de leur office, toutes les prières sacerdotales, collectes, secrètes, préfaces, canon, postcommunion, sont dirigées vers la Trinité par l'intermédiaire du Christ, et les formules secondaires, les cérémonies à l'adresse des saints, sont les ruisseaux happés par le grand fleuve liturgique dans sa course vers l'océan de la divinité.

Dans cette voie vers la Trinité, le frère André rencontre la dévotion à la Vierge, surtout à Notre-Dame des Sept-Douleurs, particulièrement honorée dans sa communauté. [127] L'ouvrier de Nazareth, le premier à se rendre à Jésus par Marie, lui enseigne ce chemin. Comme dans cette brève étude nous ne voulons toucher que les sommets, glissons à regret sur son amour envers Marie, condition nécessaire de toute action divine dans les âmes.

La sainteté consiste à pratiquer à un très haut degré la charité divine. La porte de cette vie intime avec la Trinité, c'est Jésus souffrant.

Une converse visitandine, Marie-Marthe Chambon, à cause de sa dévotion spéciale aux cinq plaies de Notre-Seigneur, suscite la plus vive sympathie au frère André. Une religieuse, qui rend visite fréquemment au frère, apporte la biographie de cette sainte. II. est si enchanté de cette vie, sur plus d'un point semblable à la sienne, qu'il demande, à l'entrevue suivante :

— Il me faut absolument dix-huit volumes semblables, pour convertir dix-huit pécheurs.

— Vous n'y pensez pas, frère André, je ne les ai pas et il m'est impossible de me les procurer à Montréal.

— N'importe, il me les faut absolument.

La sœur se retire, un peu ennuyée par ce caprice du religieux. Parvenue à son monastère, en regardant la bibliothèque, elle découvre deux douzaines des livres désirés, soigneusement empaquetés. Personne, dans la maison, ne peut la renseigner sur la provenance de ces volumes.

Depuis longtemps, le frère André pratique le conseil que Jésus donne à l'humble visitandine en lui montrant ses saintes plaies :

— Ne bouge pas les yeux de dessus ce livre et tu en apprendras plus que les plus grands savants. La prière aux saintes plaies comprend tout.

Tel est donc son grand amour, sa constante préoccupation, les souffrances du Bien-Aimé. L'habitude d'orienter toujours sa conversation vers ce sujet, de se complaire dans les détails puisés chez les prophètes, chez les mystiques, [128] est le principe de grande envergure, le levier de commande dans sa vie.

— Pour bien prier, affirme-t-il souvent, il faut penser à Jésus sur la croix. Est-il possible d'être distrait quand on voit son frère crucifié ?

Toujours le plus profond respect envers les signes de la passion. Tous sont frappés de la gravité du salut, accompagné d'un long regard d'amour, qu'il adresse aux croix plantées le long des routes, aux crucifix des demeures. À l'heure sainte et au salut du très saint Sacrement, il enlève le voile de l'ostensoir déposé sur le crucifix, à la crédence.

— L'image de Jésus en croix ne doit pas servir de support, note-t-il au sortir de l'office.

Entrant chez un ami, il remarque :

— Votre maison est très bien arrangée. H n'y a qu'une erreur.

— Dites, frère André, ça me ferait plaisir de le savoir.

— Une très grave erreur : Jésus n'a pas la première place, dit-il en désignant le crucifix appendu au mur dans un recoin.

Sa piété le porte à rechercher avidement les écrits de sainte Gertrude et de la bienheureuse Catherine Emmerich au sujet de la passion.

Si nous n'étions pas limités à explorer les points saillants de son âme, il faudrait considérer sa grande dévotion à l'eucharistie. C'est en tremblant que le prêtre lui donne la communion, approche le corps sacré du Maître devant ce visage soudain avivé, tendu dans une muette attente amoureuse. Comme le frère André sait trouver les expressions hardies, capables d'inciter à la communion fréquente !

— Si vous restiez longtemps sans prendre de nourriture, comment pourriez-vous vivre ? Si vous ne communiez pas, vous ne pourrez pas rester longtemps en état de grâce.

Il découvre des comparaisons d'un sain réalisme :

[129]

— Qu'est-ce que votre femme dirait si vous passiez un mois sans lui donner des marques d'affection ?... Que vous ne l'aimez plus. Ça irait mal dans votre ménage... Eh bien ! le bon Dieu, lui, quand vous n'allez pas communier, se dit que vous ne l'aimez pas. Ça ne va plus dans votre âme.

— Avant la sainte messe, recommande-t-il, répétez toujours cette prière : O saints anges, pénétrez-moi du regard de Dieu sur l'autel, comme vous en êtes pénétrés dans le ciel.

Son amour de l'eucharistie est imprégné des souffrances du Maître ; l'heure sainte qu'il a instituée à l'Oratoire, tous les vendredis soirs, est suivie du chemin de la croix.

Même dans leur vie profonde, les saints sont bien caractérisés. Ils ne sont pas coulés en série, comme les plâtreries qui peuplent nos églises, mais chacun est une œuvre unique de l'artiste divin. Ce qui individualise la piété du frère André, c'est le lien intime entre la dévotion à saint Joseph et celle de la passion : tel est le nœud de sa spiritualité.

Pendant son chemin de la croix il semble converser avec saint Joseph. Au cours de ses maladies, il fait cet exercice de piété en tenant son crucifix devant la statue de ce saint.

Rien de plus conforme à la nature des choses que de lier ces deux dévotions. Certainement Dieu, qui sculpte l'âme de ses élus avec le rude ciseau de la souffrance, n'a pas préservé saint Joseph du glaive des douleurs qui, de sa pointe lancinante, déchira le cœur de la Vierge.

Joseph, qui prépara avec Marie la victime divine, eut toute sa vie durant l'appréhension du grand sacrifice ; la passion se réfléchit dans son cœur aimant.

Un bas-relief, que nous projetons de placer au début du chemin de croix tracé dans la montagne, résume parfaitement la spiritualité du frère André : saint Joseph donne la main à son apôtre afin de le conduire vers la voie douloureuse.

[130]

Sa dévotion au patriarche de Nazareth, dirigée vers l'humanité souffrante de Jésus en passant par Marie, dans un cycle parfait se rend à la Trinité. Fréquemment, il invite à prier l'Esprit divin, et il éprouve une grande dévotion à Notre-Dame du Saint-Esprit. Docile à l'inspiration divine, il suit l'enchaînement normal du culte liturgique : Joseph, Marie, Jésus souffrant, la Trinité, Père, Fils et Esprit.

*
* *

Un autre caractère de sa spiritualité, c'est le reflet que jette sur son âme sa formation d'ouvrier. Il ne se sanctifie pas à la façon d'un savant théologien, mais comme un frère convers. Chez lui, par exemple, un grand amour des prières vocales, de toutes les pratiques extérieures simples, à la portée du peuple : neuvaine, dévotion aux sept douleurs et aux sept allégresses de saint Joseph, ascension des escaliers de l'Oratoire à genoux, en récitant des avé...

Cette route vers l'union intime avec Dieu, il faut la bien marquer ; elle fera comprendre au peuple que la sainteté est du devoir et du ressort de tous. Négliger cet aspect serait commettre l'erreur de l'art académique glacial, qui, sous prétexte de beauté, représente l'artisan de Nazareth avec la majesté d'un philosophe grec ou d'un empereur romain, au lieu de dire sa vie surnaturelle avec ses traits d'ouvrier.

Quoique nombreux et variés, les exercices religieux n'alourdissent pas la spiritualité du frère André. La liberté des enfants de Dieu l'anime toujours. L'âme peu fervente s'empêtre par trop de pratiques, tandis que l'âme aimante en vit, comme un foyer mourant s'éteint sous le poids d'un lourd fagot, alors qu'une flamme vive s'y alimente et crépite.

Au début de la première chapelle, souvent la nuit entière se passe à converser avec Dieu.

[131]

— Fréquemment, après ses visites auprès des malades, révélera un de ses amis, il m'invitait à coucher dans sa cellule, au-dessus de la chapelle primitive. Plusieurs fois, j'ai lutté contre le sommeil afin de l'épier. Vers le matin, je m'endormais et il demeurait en prière. Au réveil, vers cinq heures, je constatais parfois que son grabat n'avait pas été touché.

Parvenu à un âge plus avancé, il ne pourra plus se permettre facilement de passer des nuits entières sans sommeil. Cependant, jusqu'à son extrême vieillesse, quelques heures de repos sembleront lui suffire. Très souvent, à peine couché il se lèvera et passera le reste de la nuit en prière.

Les témoins de ses veilles seront tout surpris de le voir frais et dispos, le matin. Un de ses amis rapporte :

« Pendant l'été de 1936, j'eus le bonheur d'héberger le frère André quelque temps. Il était très souffrant. De violentes attaques d'angine menaçaient parfois de l'emporter. Habituellement, à neuf heures du soir, il se retirait dans sa chambre, voisine de la mienne. Vers onze heures, il se levait pour prier et lire jusqu'au matin. Je m'attendais toujours à le voir exténué par une nuit d'insomnie.

— Comment allez-vous ? lui disais-je au lever.

— Ça va mieux, répondait-il.

Vraiment ses forces semblaient restaurées. On eût dit que la prière le reposait autant que le sommeil. »

Le soir, au retour de ses visites aux malades, demeure toute sa vie l'heure des longues causeries avec Dieu. Lorsque les portes de l'église sont closes, dans la nef déserte animée par la danse rougeâtre des lampions, le frère pénètre seul ou avec quelques compagnons. L'odeur d'encens et de cire l'accueille dans cette crypte où la pensée l'accable de tant de misères côtoyées. Il prie pour tous ceux à qui il l'a promis. Une dizaine de chapelet pour tel pécheur... une dizaine pour tel malade... La prière se lit sur ses lèvres et dans son regard fixé en Dieu. Celui qui peut le contempler, à la dérobée, apprend comment l'on

[132] prie quand il y a quelque chose derrière les paroles murmurées. Le vieillard ne cesse son colloque avec Dieu que recru de fatigue, perdu de lassitude.

Un employé de l'Oratoire qui, presque chaque soir de Tan 1927, est le témoin ému de ces longs entretiens avec Dieu, nous les décrira soigneusement.

À genoux, sur le dur pavé, près de la table sainte, en face du maître-autel, le frère André passe une heure les mains jointes, sans appui, immobile perdu en Dieu. Puis il fait son chemin de la croix, qui ne ressemble en rien à notre course pressée et distraite. À chaque station il s'agenouille longuement. On dirait qu'il souffre lui-même les tortures de la passion, tant ses traits sont crispés par la douleur. Il met près d'une heure à parcourir l'église. Son compagnon, homme robuste, s'avoue vaincu par le vieillard et demeure assis dans un banc.

*
* *

Des faits merveilleux surviennent au cours des longues causeries avec Dieu.

Le frère l'avoue lui-même, son recueillement est si profond que son compagnon peut le quitter, marcher dans l'église, sans que le pieux vieillard s'en aperçoive. Un soir qu'il est ainsi prosterné dans l'allée centrale, la statue de saint Joseph, devenue soudain éblouissante dans l'obscurité, semble s'avancer au-dessus de lui, sur une traînée de nuages lumineux. L'ouvrier témoin de la scène, au comble de la surprise et de la crainte, pousse le frère sans pouvoir le tirer de sa prière. Il sort de l'église à la course, tout blême et tout tremblant, explique la cause de son émoi au premier religieux qu'il rencontre. Conduit au père recteur, il raconte de nouveau la vision et s'avoue trop ému pour rentrer dans l'église ce soir-là. Les religieux n'attachent pas d'importance à ce fait, en dépit des protestations énergiques du témoin :

[133]

— Je ne dormais pas, je suis en parfaite santé. Cette apparition a duré trois minutes. Jamais je ne pourrais être aussi bouleversé par une simple imagination.

Un autre soir, comme le frère André s'est attardé, dans l'obscurité, à sa stalle, derrière l'autel, cette partie du chœur s'éclaire soudain et une vive lumière l'environne.

À trois ou quatre reprises, un feu en forme d'étoile brille au-dessus de sa tête et le suit pendant le chemin de la croix. Très souvent un personnage semble l'accompagner à chaque station. Perdu dans ses prières, le bon frère ne semble pas conscient du phénomène. Son compagnon parcourt les moindres recoins de l'église, sans jamais découvrir quelqu'un de caché. Dès qu'il s'approche, le personnage s'évanouit. L'explication de ce fait étrange serait-elle dans la prière caractéristique du frère André, l'union de la dévotion à saint Joseph avec celle de la passion ? Le patriarche nazaréen viendrait-il converser avec lui en vue de l'aider à remplir sa mission ?

Peut-être allons-nous dire : voilà le fruit d'une imagination surchauffée. Ce témoignage émane d'un homme d'âge mûr, d'un ouvrier qui n'a rien d'un mystique. Ordinairement Dieu ne fait que lever un coin du voile qui cache la vie merveilleuse d'un saint. Il le met à l'abri des questions indiscrètes, tout en laissant des signes pour aider à son triomphe après sa mort.

Une apparition, narrée par le frère André lui-même, est immédiatement consignée par un père de l'Oratoire. Le 28 septembre 1931, le frère va se mettre au lit lorsque ses yeux sont frappés par la vue d'une image lumineuse formée d'un cœur. Il se croit en présence de Notre-Seigneur ; mais, avec le plus grand souci de véracité, il avoue ne pas avoir vu assez distinctement pour l'affirmer. Quelques instants après, et cette fois-ci très distinctement, il aperçoit la Sainte Vierge portant l'Enfant-Dieu dans ses bras. En la voyant s'avancer vers lui, il se lève sur son lit et répète plusieurs fois : « Ma mère, ô ma bonne mère ! »

[134]

Dans la suite, il racontera aussi cette vision à un autre prêtre, en mimant tous les détails de la scène.

Passons rapidement sur ces manifestations extraordinaires. Dieu, qui comble certains saints de ces phénomènes mystiques, ne semble pas vouloir les faire prédominer chez d'autres. La meilleure garantie de la mission du frère André demeure sa réussite humainement inex-

plicable, sa vie de prière, de dévouement, de sacrifices et les innombrables prodiges semés sous ses pas.

Et voilà, à peine ébauchés, quelques traits de l'apôtre de saint Joseph. Un regret amer nous saisit qu'il n'ait pas, à l'exemple de la petite Thérèse, dessiné lui-même les grandes lignes de son âme. Dieu semble s'être réservé soigneusement la direction de sa vie spirituelle, en avoir voilé à dessein les beautés, pour laisser éclater seulement la grandeur de sa mission.

[135]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

XI

VIE SPIRITUELLE

Retour à la table des matières

Dernière étape de notre cheminement graduel par les avenues de l'âme du frère André. Après un sommaire délinéament de sa vie, nous avons tenté de dégager les lignes expressives de sa sainteté : sa confiance, son humilité, sa charité. Nous avons marqué les quelques ombres du tableau, avant de pénétrer dans un domaine moins sensible, ses dévotions ou la caractéristique apparente de la vie profonde de son âme. Quittons maintenant le sensible et scrutons le cœur de sa sainteté.

C'est un peu la question qui nous tenaille devant une œuvre artistique vraiment chrétienne, par exemple l'ange peint à fresque à l'endroit où était d'abord le tombeau du frère André. Nous lisons le dessin, nous saisissons les lignes expressives de religieux chrétien, mais comment se fait-il que cet ange, dans toute son attitude, indique si vivement le sentiment de la présence de Dieu, de la vision béatifique, tandis que des centaines d'autres œuvres, peintes avec un soin plus minutieux, sont impuissantes à suggérer ce surnaturel ? Cela ne tient donc pas à l'habileté technique de l'auteur, mais à la valeur de son inspiration. Nous pouvons lire la pensée de l'artiste dans son œuvre seulement dans la mesure où notre esprit s'élève vers le sien.

Un saint est une œuvre de l'artiste divin : il est facile d'apercevoir les lignes matérielles de sa vie ; il est moins aisé de sentir obscurément le rythme qui anime le dessin [136] et lui donne un caractère surnaturel. Nous pénétrons le fond de son âme dans la mesure où nous nous élevons par la foi vivante et éclairée jusqu'à la pensée divine, à ses agissements secrets dans l'âme.

Le saint n'est pas un portrait figé, mais un être vivant d'une vie surnaturelle. Il faut donc, pour le comprendre, saisir sa vie intense dans toute la beauté de la croissance continue, de son mouvement puissant, et non pas seulement les lignes qui figent arbitrairement le réel. Notre intelligence est portée à immobiliser tout ce qu'elle considère, à détacher quelques notes, au lieu de saisir la mélodie dans son ensemble mouvant. La vie spirituelle est un enrichissement continu de la vie d'une âme sous l'action divine, c'est la grâce vécue, la charité se développant, un chef-d'œuvre s'épanouissant.

Pour étudier plus facilement une statue, les Grecs se reportaient au chef-d'œuvre d'un très grand maître. Ce modèle, le mieux proportionné, le plus harmonieux, le plus expressif de la vie intellectuelle et même religieuse, se nommait le canon de la beauté antique. Dans l'étude d'un saint, il faut se reporter au canon de la beauté surnaturelle, au chef-d'œuvre par excellence, au Christ, à la fois artiste et œuvre, Dieu et créature.

Tout chrétien est, lui aussi, à la fois œuvre et artiste. Dieu n'agit pas dans l'âme sans le secours de la liberté qui, dans un effort constant, s'efforce de copier trait pour trait le divin Modèle. Notre unique raison d'être consiste à reproduire la vie de Jésus, à faire de notre vie comme un autre évangile.

*
* *

Ce qui est intéressant, c'est d'étudier le saint comme artiste. Comment le frère André connaît-il son modèle et comment le réalise-t-il ?

Sa connaissance, il la puise dans un commerce assidu [137] avec l'évangile qu'il médite inlassablement. Tout son enseignement origine de ce livre. Lorsque nous questionnons ceux qui ont eu le bonheur de recevoir ses conseils, tous affirment que c'est par l'évangile qu'il les

gagne et les touche, comme pas un prédicateur ne sait le faire. La passion et les paraboles, voilà toute sa doctrine.

Loin d'être rebuté par les dures leçons que nous tâchons de fuir sans cesse, il a contemplé le Christ en croix pour y chercher la loi de sa propre existence. De très grands saints avouent s'être fourvoyés au début de leur vie spirituelle, parce qu'ils ont visé directement à l'union avec la Trinité. Le frère André l'a bien compris : le point de contact avec le monde divin, c'est l'humanité souffrante de Jésus, que saint Joseph lui aide à pénétrer.

Cette conduite avisée est due à l'Esprit Saint qui infuse en son âme la sagesse surnaturelle. Telle est la lumière qui le guide dans la jouissance de l'incompréhensible. Cette vérité : la connaissance de Jésus n'est pas une question de talent, mais d'illumination divine, nulle part ailleurs ne nous apparaît plus nette que dans la vie du frère André.

Outre l'évangile, il a un autre livre de chevet, *l'Imitation de Jêsus-Christ,* ouvrage si goûté de la petite Thérèse de Lisieux. Dans ses loisirs, il se délecte dans ces pages toutes imprégnées de la sève de l'évangile. Que de fois, en l'abordant au bureau, ses amis le trouvent dans cette occupation. Une religieuse qui lui rend visite ne peut s'empêcher de demander, en voyant entre ses mains ce livre écrit en caractères minuscules :

— Frère André, comment pouvez-vous déchiffrer ce volume ? Ce n'est pas moi qui pourrais faire cela.

— C'est facile, prenez cette page et Usez.

— Vous n'y pensez pas, j'ai brisé mes verres et je vois à peine assez clair pour me conduire.

— Lisez, je vous le demande.

La religieuse s'exécute et est ébahie de pouvoir lire sans difficulté. Au sortir du bureau, retrouvant sa myopie, elle [138] dit à sa compagne, témoin de la scène : « Dire que c'est moi qui ai pu lire cela. »

Ce livre, le frère André le médite si souvent qu'il vient à le savoir presque par cœur. Surtout aux âmes religieuses, il expose les chapitres qui ont trait à la vie intérieure, souligne comment la pensée de Dieu peut et doit être entretenue au milieu des occupations absorbantes...

Cette connaissance du Maître est aussi puisée dans la vie des plus fidèles disciples ; le frère André se plaît à lire la biographie des saints. Un volume parcouru est assimilé ; il en relève toutes sortes de détails, au cours de ses conversations. Ceux qui le croient dénué de connaissances religieuses, parce qu'il n'a pas fait d'études, sont vite détrompés. Il aborde avec aisance les sujets les plus profonds de la spiritualité, donne des aperçus très larges ; quand il se sent incompris, il revient sur sa pensée par toutes sortes de comparaisons réalistes.

Mais ce n'est pas dans les livres qu'il cherche le plus la connaissance de Notre-Seigneur, c'est auprès de l'inspirateur même des textes sacrés. Il ne perd jamais l'occasion d'exhorter à prier l'Esprit Saint, qui inonde son âme de lumières divines. Souvent il répète :

— Ce que l'Esprit Saint a fait pour les Apôtres, il peut le faire aussi pour nous.

*
* *

Cette science surnaturelle se reflète dans sa vie. Que le frère André ait modelé son zèle sur l'action extérieure de Jésus, c'est bien évident : nous avons pu le noter à chaque page. Mais il s'applique avec autant de soin à reproduire la vie intérieure et le renoncement du Maître.

Au soir de son existence, il confiera :

— J'ai demandé à Dieu de me tenir toujours devant lui, comme les saints dans le ciel.

Quelle union avec Dieu ne suppose pas ce désir de mener [139] ici-bas l'existence du paradis ? Cette habitude de se mouvoir constamment dans le monde de la foi explique son enseignement, son art de toucher les cœurs.

La science de Jésus souffrant l'amène à la connaissance amoureuse de la Trinité, qui doit être le fond même de la vie chrétienne. Le paradis est, en effet, l'épanouissement de cette connaissance de la foi dans la vision béatifique. Sa véritable existence, la seule importante à ses yeux, est celle du ciel anticipé. Voilà qui explique pourquoi il semble déjà y demeurer.

— On dirait qu'il voit le ciel quand il le décrit, tant son visage est inondé de joie, affirment ses amis intimes, qui l'entendent fréquemment causer de ce sujet.

Surtout pendant les dernières années, le paradis devient le thème inépuisable de ses conversations. Il peut passer des heures à décrire les beautés du ciel, parce que son cœur y est déjà. À maintes reprises, il affirme :

— Rien qu'un voile nous sépare du bon Dieu.

Ce voile, il a hâte de le déchirer :

— Vous savez, dit-il, ce n'est pas défendu de désirer la mort pour aller voir le bon Dieu.

Une personne qui l'entend dépeindre les beautés du paradis, lui fait observer :

— Tout de même, nous avons toujours peur de mourir.

— Quand on a mené une bonne vie, on ne doit pas craindre la mort, c'est la porte du ciel.

— C'est si loin, le ciel.

— Il y a si peu de distance entre le ciel et la terre que Dieu nous entend toujours.

Et le bon frère, afin de mieux inculquer cette pensée, récite le *Notre Père* et le *Je vous salue Marie*, à voix basse. Les syllabes sont à peine perceptibles sur ses lèvres.

— Vous voyez, poursuit-il, le bon Dieu m'entend, lui : c'est signe qu'on est bien près du ciel.

Depuis longtemps, il a abandonné la façon enfantine de voir le paradis comme une sorte d'enclos où l'on entre après [140] la mort. Toute son existence rappelle cette vérité profonde : le ciel étant une pénétration de la divinité, il faut le vivre constamment par la foi, derrière le voile qui cache le monde surnaturel ici-bas. Cette compréhension de plus en plus profonde, par la lumière que laisse filtrer en son âme l'Esprit Saint, est la préoccupation constante du frère André.

Comme il aime rêver aux choses de Dieu ! Quelles douces visions, quels colloques divins le tiennent des heures à genoux, les yeux miclos sur les secrètes beautés qu'il vit en son âme. Celui qui est forcé de

le déranger alors, peut soupçonner à quelle profondeur il est plongé. Ces instants-là, il en est jaloux, et seul un motif grave peut les faire sacrifier. Le ton de sa réponse à celui qui insiste pour l'amener auprès des malades le démontre bien :

— Vous n'y pensez pas, mes prières ! Non, c'est impossible.

Sa prière ne ressemble pas à celle de l'enfant câlin, qui s'insinue seulement pour obtenir quelque chose. Il ne sait pas lésiner avec Dieu, et le mot de Péguy peut lui être appliqué :

« Il ne marchande pas sur un vœu ; quand il donne, il donne ; quand il demande, il demande. Il ne fait pas traîner ce qu'il donne dans ce qu'il demande, ni ce qu'il demande dans ce qu'il donne. Il n'embarbouille pas tout cela, l'un dans l'autre. Il n'emmêle pas. Il ne demande pas pour donner, il ne donne pas pour demander et ne donne pas pour recevoir. »

Combien touchante est sa prière pour chaque nation, devant le saint Sacrement. Agenouillé, la tête dans les mains, il fait défiler successivement tous les pays.

Quelle beauté dans le catholicisme qui unit, dans la même pensée, le pape sur la colline éternelle, le grand vieillard blanc qui veille sur le monde, et le petit vieillard qui prie aux mêmes intentions sur le mont Royal.

— Que faites-vous des heures, seul dans votre chambre ? [141] lui demande un confrère. Vous ne prenez pas d'exercice ?

— Ah ! oui, répond-il en souriant, quand je suis fatigué d'être à genoux, je me mets debout, et lorsque je suis fatigué d'être debout, je me remets à genoux.

Ce grand esprit d'oraison développe en lui une vie spirituelle profonde, une connaissance intime de Jésus-Christ et, par lui, de la Trinité. Il prie comme le petit enfant supplie sa mère ; il pleure, crie son indigence, parle cœur à cœur avec le bon Dieu, en se rappelant cette vérité : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Il cherche, de toute son âme, le Seigneur, qui répond à son affection passionnée en illuminant son intelligence. Dieu aime cet abandon qui ne laisse subsister rien du raidissement de l'âme compassée. Il aime le bel élancement d'un amour libre, spontané, d'un amour d'enfant caressant, dont toute la vie est polarisée vers le Bien-Aimé. À travers les agitations, les se-

cousses, le frère André est infailliblement ramené vers son Maître, par cette tendance qui est comme une prière silencieuse, un tissu de prières silencieuses, de secrètes aspirations jailli es inconsciemment. Elle est bien expressive de sa vie, cette parole jetée par un de ses amis :

— On dirait qu'il est attiré vers Dieu comme vers un aimant.

Les beautés de l'action divine en son âme se trahissent par le zèle qui l'entraîne à sanctifier les autres. Les conversations profanes sont des transitions qui l'amènent au seul sujet qui l'intéresse, Dieu.

— Il glisse un bon mot, puis il nous parle toujours du surnaturel, affirment ses amis.

*
* *

Fidèle à imiter le Christ par une vie de prières continuelles, il l'est aussi par un renoncement de chaque jour. Comme il sait rappeler l'obligation de briser toute attache terrestre pour vivre uni avec Dieu !

[142]

— Vous savez, répète-t-il souvent, il ne faut pas s'attacher au monde, si on veut être un bon chrétien.

Lui-même, il est prêt à tous les sacrifices. Quelques mois avant sa mort, il s'imagine que ses supérieurs ont le dessein de l'éloigner de l'Oratoire, et il confie à l'un de ses amis :

— À l'Oratoire, maintenant je ne peux plus rendre beaucoup de services, peut-être même que je nuis ; je suis devenu trop vieux. Aux prochaines obédiences, si mes supérieurs me donnent un autre ouvrage, je serai content, pourvu que je sois utile à la communauté. Le bon Dieu veut peut-être ce sacrifice avant que je meure. Un peu reposé, je me sentirais encore la force de remplir une autre tâche.

Quel degré de renoncement ne suppose pas ce fait d'envisager sérieusement la possibilité de se voir changer brusquement d'obédience, et d'être prêt à subir une injustice qui semblerait un désaveu public de toute sa vie !

Sa vision anticipée du ciel lui octroie le courage de suivre le Christ dans la voie des sacrifices. Sans connaître habituellement les macérations excessives, que sa santé ne lui permet pas, il se montre en tout

fort mortifié. Le désir d'imiter Jésus crucifié, qui lui faisait s'infliger des pénitences pendant sa jeunesse, l'accompagne au long de sa vie, tissée de rudes besognes et de maladies incessantes. Que de sacrifices : prières et travaux nocturnes, courts moments de repos sur un grabat, pendant les quarante ans de séjour au collège, nuits passées sur le plancher ou sur un matelas jeté à terre, au-dessus de sa petite chapelle... Pendant longtemps, au presbytère, son bref repos est pris sur un sommier délabré, recouvert de planches. Il ne demande aucun service, accepte seulement ce qu'on lui offre. De préférence, il prend sa nourriture sans condiments. D'une frugalité extraordinaire, il se contente souvent de grignoter une préparation culinaire peu appétissante, faite d'un [143] simple mélange d'eau et de farine. Le tabac, le journal, la radio, tous les amusements lui sont inconnus...

N'allons pas croire que ce détachement ne coûte rien au frère André. Il a le cœur sensible et affectueux. Il aime beaucoup la nature, les fleurs, les enfants, ses amis ; mais tout s'efface devant le grand amour qui consume sa vie.

Pour mieux imiter son divin Maître, il pratique la plus rigoureuse pauvreté. Comme portier au collège, il doit attacher un peu de soin à sa toilette. S'apercevant que sa soutane, usée, rapiécée, verdie, n'est plus convenable, il glisse discrètement au jeune externe qui porte parfois ses lettres à la poste :

— On dit que ta maman coud souvent pour les pauvres.

— Ah ! oui.

— Voudrais-tu lui demander si, en lui envoyant deux vieilles soutanes, elle pourrait m'en faire une bonne ?

Cette dame, heureuse de rendre service au « bon frère André », vient lui dire :

— Ne vous inquiétez pas, je me chargerai de trouver les vieilles soutanes, car, je le sais bien, les vôtres sont
inutilisables.

Quelque temps après, le portier, revêtu de sa nouvelle livrée, accueille cette couturière charitable au parloir et lui dit en souriant :

— J'ai été pris quand même : le frère économe a reconnu les morceaux de lévite.

Ce souci de pauvreté l'accompagne toute sa vie. Par amour pour cette vertu, même dans sa vieillesse, le soir, au retour de ses visites aux malades, il vérifie si fenêtres et portes sont bien closes et toutes les lumières éteintes.

Lui qui dépense des millions de dollars à la gloire de saint Joseph et pour le bien-être des ouvriers, il vit toujours comme un pauvre. Il aime à s'appeler le petit chien de saint Joseph. Jamais il ne reçoit ni ne donne la moindre bagatelle, sans la permission de ses supérieurs.

N'allons pas croire que le frère André ait acquis ce [144] degré de renoncement en un instant.

— Vous savez, dit-il à un confrère, vers la fin de sa vie, la sainteté, ça n'arrive pas comme un coup de fouet.

La vie spirituelle est à l'image du monde charnel. Les êtres se développent à force de renoncement, de pourriture de la semence qui les fait naître, à force de soins, d'eau et de lumière ; mais jamais ils ne jaillissent spontanément. Cette loi de la croissance, Dieu la respecte dans le monde de la grâce. Les consolations spirituelles sont de rares accidents. Le sacrifice de tout ce qui est naturel, afin de réaliser ici-bas l'union avec Dieu et d'obtenir au ciel la magnifique récompense, tel est le principe du progrès spirituel. La vertu du frère André y trouve ses accroissements. Outre les maladies continuelles, les contradictions de toutes sortes, il subit certaines épreuves qui rappellent particulièrement celles de Jésus. Contentons-nous de citer un fait, raconté par un témoin oculaire. Au soir de sa vie, après une maladie qui faillit l'emporter, le frère André obtient la permission de passer quelques jours de convalescence chez un de ses amis intimes. Mais là, rechute grave. Il doit être transporté à l'hôpital. Les ambulanciers, chez qui l'habitude de voir souffrir a étouffé la pitié, ficellent le malade sur la civière et le descendent sans précaution, la tête la première. Narquois, l'un d'eux murmure :

— Lui qui en a guéri d'autres, il ne peut pas se guérir !

C'est la réédition du blasphème des Juifs : « Il a sauvé les autres, il ne peut se sauver lui-même. »

Qui dira les souffrances beaucoup plus profondes de son âme assoiffée de l'amour divin, les tristesses de son cœur uniquement épris de surnaturel, quand Dieu se dérobe soudain et qu'il répand le dégoût

et l'ennui ? Ah ! l'angoissante tristesse en l'absence de l'Ami, parti brusquement, enfui dans la nuit noire, emportant avec lui toute la lumière de l'âme, toute sa nourriture ! La poignante tristesse du cœur sans feu, sans clarté, sans pain ! L'attente [145] morne, au long des heures vides, quand l'Ami pour qui il a tout sacrifié, qu'il aime éperdument, l'a délaissé ! Il faut que tout véritable chrétien éprouve cet abandon, qui fit dire à Jésus : « Père, pourquoi m'avez-vous abandonné ? »

*
* *

Devant la beauté de cette âme, entièrement façonnée à la lumière de l'évangile, dans le contact direct, personnel de ces pages inspirées, nous nous prenons à songer à la vertu des textes sacrés pour tous les fidèles. L'évangile possède une force de pénétration que ne peuvent remplacer les études profondes. Nous songeons aux lumières que Dieu donne à l'humble qui s'approche de lui, sans la desséchante et déroutante curiosité intellectuelle, mais avec son cœur, son amour. Qui voit le plus clair dans la vie du Christ ? N'est-ce pas le fidèle dont l'attente amoureuse mendie auprès de celui qui est toute lumière venant en ce monde ? Nous sommes inconsciemment des indigents, qui veulent exploiter en maîtres les trésors de la foi, et non pas de pauvres bougres qui tendent une main suppliante vers Dieu. Nous obtenons les miettes, le saint participe au banquet des livres sacrés.

Ce qui fait paraître le frère André si extraordinaire à notre époque, c'est que nous vivons sur les ruines de la civilisation chrétienne, dans un monde qui, dans l'ensemble, sous un masque chrétien, est loin de reproduire les lignes essentielles de la figure du Christ.

Les chrétiens ont oublié le « soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait », la loi de l'amour de Dieu, qui exclut complètement l'amour du monde. Leur idéal est ravalé au niveau d'êtres qui n'auraient pas été élevés à l'ordre surnaturel : simplement viser à ne pas commettre le péché mortel. C'est oublier l'identification que le Christ fait de l'amour réel de Dieu avec le mépris des choses [146] bonnes, naturellement, et du monde naturel : « Si quelqu'un aime le monde, la charité du Père n'est pas en lui... Nul ne peut servir deux maîtres. »

La majorité des chrétiens s'acharne pourtant à concilier l'incompatible et arrive à l'absurdité : satisfaire au précepte d'aimer Dieu de tout

son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, tout en réservant une part de ces forces, de cette âme et de ce cœur à l'autre, le monde et ses modes, son luxe et ses débordements. Ils désirent la perle précieuse, le trésor caché de l'évangile, mais sans l'acheter avec tout ce qu'ils possèdent.

La plupart de ceux qui prétendent connaître le Christ, le connaissent à peine en étranger. Pourtant il est l'Ami, le modèle à reproduire, au point de pouvoir répéter, après saint Paul : « Ce n'est plus moi qui vis, c'est le Christ qui vit en moi ». Inconsciemment ils édulcorent l'essentiel de la vie dé Jésus, sa passion, sa croix. Quel est celui qui prend à la lettre l'invite du Maître : « Si quelqu'un veut être mon disciple, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive » ?

Nous nous sommes fait un Christ un peu à la façon des Juifs, qui prirent chez les prophètes les traits qui flattaient leurs sens et laissèrent tomber les caractères qui heurtaient leurs convoitises. Nous nous sommes fait un Christ rapetissé à la mesure de nos aspirations naturelles. Nous nous sommes fait un modèle qui approuve le luxe, le confort, la vie large, qui tolère les maximes mondaines, les plaisirs inavouables, satisfaits, pour l'apaisement de la conscience, d'un petit débouché intermittent vers les aspirations célestes.

La rechristianisation s'impose, non seulement au milieu des communistes, mais aussi chez les catholiques. H faut retrouver l'esprit des premiers chrétiens, parce que l'écart est trop grand entre nous et le modèle, entre l'évangile de notre vie et celui du Christ.

Digression fantaisiste ? Non pas. Ce n'est pas tout de dire la vie du frère André, c'est de l'exprimer en sorte [147] qu'elle produise des fruits. Si nous devons étudier Jésus comme modèle à reproduire, sous peine de rendre stérile l'évangile, nous devons aussi regarder une copie de Jésus, un saint, de la même façon : sa vie est un autre évangile.

L'Église, dans sa prudence, se réserve le droit de couronner officiellement la vertu des saints. Avec le plus profond respect envers cette sage décision, nous pouvons simplement constater combien, en pratique, le frère André apparaît déjà à tout le monde comme un modèle à imiter.

C'est tout un peuple que, dans son existence, le frère André a voulu sculpter à l'effigie du crucifié ; c'est tout un peuple que, depuis sa

mort, son grand pèlerinage, il veut réajuster à la mesure du Christ. Elles peuvent lui être appropriées, ces paroles que Paul Claudel, dans « L'Annonce faite à Marie », met sur les lèvres du vieil Anne Vercors, partant en pèlerinage vers les lieux témoins de la passion du Sauveur :

« C'est tout le royaume avec moi qui appelle et tire au siège de Dieu et qui reprend sens et direction vers lui.

Et dont je suis le député et que j'emporte avec moi pour l'étendre de nouveau sur l'éternel patron. »

La vie du frère André semble, non pas simplement un reflet quelconque de l'éblouissante figure du modèle, mais une réussite contemporaine, inspirée du divin exemplaire, un chef-d'œuvre exécuté exprès pour nous montrer comment sculpter notre âme. S'il faut insister sur l'obligation absolue de tendre à reproduire de plus en plus la vie du Christ, on ne doit pas se méprendre et sous-estimer les héros de la vertu, parce que tout le monde est appelé à un haut développement de vie spirituelle. Entre la sainteté des personnes susceptibles d'être couronnées par l'Eglise et celle des chrétiens même très unis à Dieu, demeure l'infranchissable que nous comptons entre le talent et le génie. Dans ce sens seulement, nous pouvons assumer, en l'atténuant, la pensée de Léon Bloy :

« Personne n'a plus l'air de savoir que la sainteté est [148] l'octroi surnaturel qui sépare autant un homme des autres hommes que si sa nature était changée. Et cela ne se fait pas tout à coup, ni peu à peu. C'est une chose qui se passe au fond de Dieu, dans les avenues silencieuses de sa volonté. On est un saint comme on est un homme de génie, c'est-à-dire une créature aussi à part, aussi séquestrée, aussi prodigieusement solitaire, que pourrait l'être une espèce végétale du paradis perdu. Il n'y a pas de route pour aller du talent au génie et tous les torrents mugiraient à l'aise entre la vertu la plus gigantesque et une sainteté rudimentaire. »

Un saint véritable est un don de Dieu incomparable. Tous les efforts d'une paroisse, d'un diocèse, d'un pays n'aboutiraient-ils qu'à fournir une de ces âmes d'élite, qu'ils seraient parfaitement récompensés. Ce qui compte dans l'humanité, ce sont les génies, ce sont les saints. Supprimez quelques génies, toute la face de l'histoire est changée. Supprimez quelques saints, il en va de même. À preuve, l'action profonde du frère André pendant sa vie et depuis sa mort. Ce qui

compte pour Dieu, ce n'est pas le nombre, c'est la qualité des apôtres, comme des fidèles.

Pour ne pas être œuvre transcendante, géniale, notre vie doit être profondément imprégnée de surnaturel. Elle doit ressembler à une sculpture, due au ciseau d'élève dans quelque portail de cathédrale moyenâgeuse ; sans égaler le chef-d'œuvre ravissant du maître, à ses côtés, elle demeure profondément expressive de beauté chrétienne. De même, sans atteindre la perfection des saints reconnus par l'Église, nous devons leur ressembler, refléter, nous aussi, réellement la figure du Christ.

[149]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

XII

DEUX FIGURES DE SAINTS

Retour à la table des matières

Tous les saints ont entre eux un air de parenté ; c'est que leur conduite est modelée sur celle du Maître, que leur vie profonde est un évangile à l'image du premier. Outre cette ressemblance foncière, certains peuvent présenter des traits de beauté identique, tout comme deux disciples d'un artiste génial peuvent refléter dans leurs œuvres une même caractéristique du maître.

Devant la figure du frère André, instinctivement nous faisons un rapprochement avec celle de saint Jean-Marie Vianney. Le sculpteur français Vermare, auteur d'une statue de ce saint, est présenté au frère André. Saisi de la ressemblance frappante avec la figure qu'il s'est efforcé de reproduire, il embrasse presque le religieux en s'écriant : « Mon curé d'Ars, mon curé d'Ars... Quelle figure ! quel œil ! comme j'aimerais exécuter cette tête ! » dit-il au père recteur, après cette entrevue.

Sosie du curé d'Ars au point d'impressionner un observateur qui a longuement étudié les traits de ce saint, le frère André porte dans tout

son aspect le même air de sainteté. Tout le monde sait combien le cachet de vie intellectuelle ou de vie spirituelle informe le visage, comment le regard surtout exprime très bien la flamme intérieure de l'homme. Si le masque de Voltaire peut ressembler matériellement à celui du curé d'Ars, il est totalement différent dans son aspect formel. Chez Voltaire se lit la [150] finesse rusée, la malignité triomphante, la fourberie redoutable. Chez l'autre, la vue intérieure avec l'idéal toujours présent, la bonté douce et humble, une sorte de candeur alliée à la vivacité de l'esprit. Chez nos deux émules de la vertu, au contraire, c'est la parenté d'âme qui apparaît.

Nous sommes ainsi amenés à rapprocher ces deux existences merveilleuses. Cette comparaison fera jaillir la lumière, résumera en quelques traits la physionomie que nous étudions.

Jean-Marie Vianney doit son orientation constante vers Dieu à sa mère bien-aimée, qui le chérit plus que ses autres enfants. « Mon petit Jean-Marie, lui dit-elle souvent, si je te voyais offenser le bon Dieu, cela me ferait plus de peine que si c'était un de mes autres enfants. » Choyé de sa maman plus que ses frères et sœurs, le petit Alfred, qui a l'habitude de réciter sa prière tout près d'elle, en suivant sur le même chapelet, doit entendre à peu près la même réflexion. C'est ainsi que la vertu des mères passe dans le cœur des enfants, qui accomplissent volontiers ce qu'ils voient faire.

L'un et l'autre ont une enfance besogneuse, criblée d'épreuves. L'un et l'autre rencontrent des misères au foyer, des difficultés dans l'étude.

L'épisode d'Alfred, surpris à prier dans la grange, reproduit la scène du jeune Jean-Marie à genoux, lui aussi, dans l'étable, devant une statuette.

Détail charmant, tous les deux invitent à venir prier des camarades qui se dérobent à la deuxième expérience, jugeant leurs oraisons trop prolongées.

L'un et l'autre, avant de voir les foules se presser autour d'eux, se mortifient, se sacrifient. Ils couchent sur la dure, jeûnent tous les jours, se privent héroïquement des douceurs de la vie, préparent leur mission par une existence tissée de prières et d'épreuves. Tous les deux sont en suspicion, se voient combattus auprès de l'autorité, rencontrent [151] des adversités, même lorsque leur œuvre triomphe. En

dépit de leur humilité, ils ne se laissent pas abattre par les contradictions. « Quand il veut quelque chose, affirment du frère André ses confrères, seule l'obéissance peut l'arrêter. »

Tout le monde connaît les assauts du « grappin » contre le chétif curé d'Ars. Sans éprouver des rencontres aussi fréquentes avec le diable, le frère André semble avoir maille à partir avec lui.

Avant de venir comme un animal qui veut faire peur, le démon certes a raté d'autres attaques. Ses ruses ont échoué contre la belle simplicité toute droite de cet amant de Jésus. Il a dû lui souffler à l'oreille des paroles bien décourageantes : « Tu t'es grossièrement trompé... Tu vas sombrer dans le ridicule... Ta communauté va te rejeter... »

Le frère André ne parle pas volontiers de ses luttes ouvertes avec Satan, mais il rappelle fréquemment à ses amis la présence de l'esprit infernal sur la terre et il laisse entrevoir qu'il a parfois des combats physiques avec lui.

En cette matière la circonspection s'impose. Mais qui prendra pour des lubies les faits suivants, empruntés à des personnes chez qui la prudence, la pondération, le souci de vérité sont évidents ?

À qui attribuer les bruits étranges dont il est assailli quand il vient de remplir ses devoirs auprès des morts ? Dans le galetas de la chapelle primitive, sur la montagne, il connaît des nuits d'angoisse. Un de ses amis, qui couche un soir dans ce local, est réveillé la nuit par un vacarme assourdissant : bruits de pas, de chaînes...

— Frère André, il y a certainement des voleurs dans la chapelle.

— Non, ne vous inquiétez pas, n'ayez pas peur, se contente-t-il de répondre, comme s'il était habitué à ces visites nocturnes.

[152]

Un curé en pèlerinage veut absolument rencontrer le frère André. Le père recteur lui dit :

— Rendez-vous dans sa cellule, au-dessus de la chapelle, il sera content de vous recevoir.

Celui-ci enfile l'étroit escalier qui conduit sous le comble, mais il s'arrête, interdit et n'ose frapper, car il entend le bruit d'une lutte à l'intérieur :

— Va-t'en, lâche-moi !... Va-t'en.

Le prêtre court raconter le fait au père recteur :

— Vous êtes sûr que le frère André n'a conduit personne dans sa cellule ?

— Absolument, il vient de se retirer seul pour prier et se reposer un peu.

— Alors cette lutte, ce bruit qui m'a fait peur, c'est bien ce que je croyais, un combat avec le démon...

À plusieurs reprises, le frère affirme avoir peur d'entrer dans sa chambre, car il y a souvent un animal noir qui lui apparaît. H rapporte aussi à un confrère qu'un jour il a senti très bien comme une main qui lui serrait la jambe fortement.

Un soir, au retour de ses visites aux malades, il évoque la bonté, la puissance de saint Joseph qui a érigé le sanctuaire du mont Royal.

Il montre à son compagnon les travaux de restauration et d'agrandissement du presbytère. Il devise ainsi, sur le seuil d'une pièce située au rez-de-chaussée, où le parquet enlevé en partie laisse voir les poutres transversales. Soudain, juste au moment où il dit la bonté de saint Joseph, sans prendre d'élan, d'un bond il franchit l'ouverture d'une douzaine de pieds. Il se heurte l'avant-jambe sur le bord de l'ouverture béante, au point d'arrivée, et son front frappe violemment le sol. Son compagnon, surpris, contourne l'espace vide, se porte à son secours et le ramène à sa chambre. Le frère ne semble pas vouloir souffler mot de l'aventure, et son ami demeure intrigué, parce qu'il se rend bien compte de l'impossibilité physique d'un tel saut, [153] exécuté par un vieillard. Il croit trouver la réponse indirecte dans un livre que lui prête le frère : c'est la biographie d'une sainte, qui fréquemment était transportée par le démon.

Souvent le bon frère parle à mots couverts de luttes physiques avec Satan, l'ennemi de son œuvre.

À ce récit, plusieurs haussent peut-être les épaules :

— Vous n'y songez pas, parler d'interventions diaboliques en plein vingtième siècle !

Telle est justement la victoire capitale de Satan, cette négation pratique de son influence dans le monde. L'ennemi a beau jeu contre ceux qui ne soupçonnent même pas son approche. S'il se démasque rarement en présence des chrétiens ordinaires, il s'y résout par dépit, devant les forts qui éventent ses ruses. L'histoire du Christ, celle des saints au long des âges, en fournissent la preuve...

Ces attaques importunes, l'apôtre de saint Joseph ne s'en préoccupe guère, car elles sont le signe du bien accompli ou sur le point de l'être. À la suite du curé d'Ars, il peut dire du démon : « Il est en colère, tant mieux ! Qu'il est bête ! Il m'annonce lui-même l'arrivée des grands pécheurs. »

*
* *

Le refus brutal de la grâce cause la plus grande souffrance que puissent éprouver ces deux convertisseurs. Parlant des nombreux miracles accomplis à l'Oratoire, le frère André murmure :

— C'est pour faire ouvrir les yeux du monde, le convertir, mais on dirait qu'il ne voit pas clair.

Bien souvent, il pleure sur le communisme. Au milieu de son apostolat si fructueux, il rencontre des résistances inconcevables. Un homme adonné à la boisson et à toutes les débauches lui promet un jour de s'amender :

— Si vous obtenez la guérison de ce malade, dit-il en la [154] présence d'un homme dont la jambe, à demi putréfiée, tombe en lambeaux, il n'y aura pas de meilleur chrétien que moi.

Après quelque temps, cette faveur est accordée. L'homme, contre toute évidence, en nie le caractère surnaturel. Le frère n'abandonne pas la partie et lui demande dans la suite :

— Si je vous enlevais le goût des plaisirs défendus, vous convertiriez-vous ?

L'autre réplique cyniquement :

— Ne faites pas cela, ne vous donnez pas tant de peine. Dieu a assez de ses anges, il n'a pas besoin de moi.

Le frère André, comme le curé d'Ars, est taxé de folie et voit sa vertu attaquée par de hideuses calomnies. Ils ont un programme de vie semblable : longues séances de bureau coupées d'heures de prières, chez le frère. Bréviaire, oraisons et interminables heures de confessionnal, pour le prêtre. Leurs récréations sont les mêmes : visites aux malades. Le pasteur d'un misérable village attire les foules par sa réputation de sainteté ; le portier d'un collège opère la même merveille et par le même moyen.

Tous deux conservent une souriante humilité dans le concert de louanges suscitées par leurs bienfaits. Le frère André, lui aussi, voit des évêques agenouillés à ses pieds, ce qui ne l'empêche pas de parler de lui comme du pauvre petit chien de saint Joseph, et de demander des prières pour sa conversion.

Tous deux nourrissent une modestie constante. Les attaques infligées à cette vertu leur semblent des attentats, des affronts aux droits de Dieu, auteur de tout bien. Quelles colères ne soulèvent pas le frère André contre les personnes qui mettent uniquement leur confiance en lui sans se soucier de prier.

Tous deux aiment à déguiser leurs bonnes actions, en détournant l'intérêt par un bon mot, un calembour.

Un point sur lequel ils diffèrent, c'est leur façon d'agir [155] envers ceux qui cherchent à se procurer leurs reliques. Le curé d'Ars se moque de cette vénération et vend à prix d'or ses vêtements, ses cheveux, la dernière dent de sa bouche, pour nourrir ses aumônes. Le frère André se montre intraitable sur ce point ; ceux qu'il soupçonne de tels desseins reçoivent de rudes semonces.

Un motif vertueux inspire cette conduite opposée : la charité chez l'un, chez l'autre l'humilité.

Si nous pouvons dire du curé d'Ars que sa théologie se résume à l'expression du plus grand des commandements : le monde créé et racheté par l'amour divin se sauve en s'élevant à l'amour de Dieu, ne pouvons-nous pas dire du frère André que tel est aussi le résumé de son enseignement ? Tous deux ignorent et dédaignent l'éloquence, mais ils possèdent une parole directe qui touche les cœurs.

— Aimez-vous le bon Dieu ? demande le frère André à un visiteur.

— Oui, répond l'autre d'une voix hésitante.

— Quelles preuves d'amour lui donnez-vous ? Combien de fois, par exemple, allez-vous communier ?... Est-ce à chaque semaine, à chaque mois ?

— De temps à autre, n'est-ce pas suffisant ?

— Quand vous avez un ami intime, passez-vous des semaines, des mois, sans aller le voir, sans lui donner des signes d'affection, sans savoir quoi lui dire ?... Quels gros sacrifices faites-vous pour Jésus, qui est mort sur la croix afin de nous racheter ?... Oh ! si on aimait le bon Dieu !

Des larmes roulent sur ces vieilles joues ridées.

Combien d'auditeurs s'en retournent profondément remués par ces paroles et par ces pleurs. Combien attribuent hautement leur conversion au bon frère :

— J'étais venu solliciter une faveur ; le frère André m'a tellement impressionné, en me parlant de l'amour divin, que j'ai changé radicalement ma manière de concevoir la religion. Savez-vous qu'on peut vivre des années dans le péché mortel, sans presque s'en apercevoir. J'ai compris [156] mes devoirs de chrétien, je vais communier chaque matin et je m'efforce de faire aimer Dieu autour de moi...

Le frère André convertit des protestants, des Juifs, des francs-maçons notoires. Très discret sur les miracles opérés, il aime souvent décrire l'art de favoriser le cheminement de la grâce dans les âmes.

Voici un exemple de conversion choisi entre mille. Un ancien élève du collège Notre-Dame ne pratique plus sa religion depuis une vingtaine d'années. Gravement malade, il se dérobe aux instances des siens qui essaient d'obtenir sa conversion. Désolés, ils ont recours au bon frère, qui machine un plan pour jeter cette âme dans les filets du bon Dieu.

— Puisqu'il ne veut pas voir de prêtre, dit-il, parlez-lui de ses confrères de classe, de ses professeurs, de l'ancien portier du collège. Demandez-lui s'il aimerait me revoir.

Le plan réussit, et le frère est mandé au chevet du malade.

— Il faut vous préparer à mourir, lui murmure-t-il. Il ne faut pas avoir peur de Jésus. Il a pardonné au bon larron qui était aussi coupable que vous...

Il lui parle de la miséricorde divine, il décrit la passion et ajoute :

— Il est encore temps, voyez un prêtre... je vais vous donner une médaille de saint Joseph...

Le malade se met à pleurer et lui promet d'accepter le confesseur qu'il voudra bien envoyer. Le frère glisse à celui qu'il charge de cette mission :

— N'allez pas trop vite en besogne, ne faites pas de reproches...

*
* *

Pour conquérir les âmes, tout comme le curé d'Ars, le frère André s'en remet à celui qui veut bien emprunter sa bouche et sa pauvre voix éteinte. Les secrets des cœurs [157] lui sont dévoilés. Il avertit soigneusement les uns de se confesser avant de commencer une neuvaine, tandis que cette recommandation est omise pour ceux qui vivent en chrétiens.

Un inconnu qui sollicite sa guérison s'entend apostropher ainsi :

— Pourquoi avez-vous laissé entrer les pourceaux dans votre maison ? Allez d'abord nettoyer votre âme, allez vous confesser.

— Cet homme, affirme-t-il d'un étranger, que son interlocuteur ne peut connaître, ne sera pas exaucé, parce qu'il n'est pas venu avec de bonnes dispositions.

Un ami intime du frère André aperçoit un aveugle qui sanglote tout haut, dans la chapelle primitive conservée près de la crypte. Il s'avance et murmure :

— Il faut avoir confiance, mon ami.

— Devenu aveugle, je suis parti de très loin pour venir ici demander ma guérison.

— Avez-vous été voir le frère André ?

— Oui, il m'a dit d'aller prier dans l'église. J'ai suivi son conseil, sans succès.

— Retournez donc le voir.

Le malade s'exécute, mais sort bientôt sans obtenir de faveur.

L'ami du frère André se présente aussitôt au bureau :

— Comme ça, votre aveugle va repartir pas guéri ?

— Le connaissez-vous ?

— Non, c'est un étranger. Je lui ai dit un mot parce qu'il pleurait.

— Non, pas de danger qu'il soit guéri, en vivant avec la femme d'un autre.

— Est-ce lui qui vous a dit cela ?

— Il n'y a pas grand danger qu'il le dise.

Le bon frère ne semble pas s'apercevoir qu'il dévoile son pouvoir de lire dans les cœurs.

Une jeune fille vient dire au père recteur :

[158]

— Mon frère veut se marier. Nous sommes cinq filles, nos parents sont morts et il est notre soutien. Priez donc saint Joseph de le faire changer d'idée.

— Allez donc consulter le frère André.

Elle obéit, mais elle n'ose pas confier le sens de sa requête au bon frère :

— Je viens vous demander des prières.

— À quelles intentions ?

— À mes intentions.

Après son départ, le frère André remarque :

— C'est drôle, ces cachotteries. Elle est venue me demander de prier à ses intentions., Mais ses intentions ne sont pas bonnes ; son frère n'est pas pour perdre son avenir à cause d'elle, il a parfaitement le droit de se marier.

*
* *

Si le frère rabroue certains visiteurs importuns, saint Vianney agit de la même façon. Que de bonnes femmes partent mécontentes du saint curé, tandis que des pécheurs reçoivent de lui un chaleureux accueil. Bien des quémandeurs reprocheront aussi des mouvements d'impatience au frère André.

À ce sujet, deux petites scènes croquées sur le vif. Le frère cause avec un ami dans son bureau ; survient une visiteuse qui, avec volubilité, explique ses maux. Vainement le frère André tente, à trois reprises, de glisser quelques paroles.

— Si vous ne voulez rien entendre, dit-il, allez donc vous arranger toute seule avec le bon Dieu.

La femme se retire et le frère glisse à son ami :

— Si elle supporte bien cela, c'est assez pour qu'elle soit exaucée...

Se présente une personne qui souffre de violents rhumatismes inflammatoires depuis des années.

— Frère André, je suis très malade.

[159]

— Non, vous n'êtes pas malade.

— Mais oui, je suis venue pour obtenir ma guérison.

— Quand je vous dis que vous n'êtes pas malade, réplique le frère vivement.

L'autre interloquée, timide, n'ose pas insister et se retire.

« J'aurais bien dû lui tenir tête » songe-t-elle. Dans la suite, jamais plus le mal ne l'assaille qui la tenait au lit des semaines durant.

Â l'exemple du curé d'Ars, le frère André se montre toujours l'adversaire acharné des modes et des toilettes inconvenantes.

Le premier se réjouit ouvertement de la mort d'un enfant en bas âge et dit :

— Heureuse mère !... Heureux fils à qui la lutte a été ainsi abrégée !...

Le second, animé des mêmes sentiments, guérit souvent les bébés qu'on lui présente, mais parfois il répond à des parents éplorés, qui lui font violence pour obtenir la guérison d'un tout jeune enfant :

— Vous ne savez pas ce que l'avenir lui réserve, il vous causera peut-être beaucoup de chagrin et vous souhaiteriez alors le voir mort et rendu dans le ciel... S'il guérit, je n'y serai pour rien...

Le frère André et saint Vianney manifestent la même prudence surnaturelle dans les conseils donnés aux milliers de personnes qui viennent les voir.

À ces ressemblances dans leur action auprès des âmes s'ajoutent celles de leur vie intérieure.

Ils méditent constamment la passion du Sauveur et la décrivent presque dans les mêmes termes. L'oraison vitale, l'union continuelle avec Dieu au milieu des tracas et des soucis se rencontre chez les deux serviteurs de Dieu.

Si le curé d'Ars aime tant décrire le ciel et s'exclame en versant des larmes : « Nous le verrons... Nous le verrons !... » le frère André semble, lui aussi, en vivre déjà et [160] pleure à chaque fois qu'il en parle. Il demande à Dieu de garder toujours l'attitude même qu'ont les bienheureux dans le ciel.

Tous deux sont pénétrés de cette vérité : l'existence terrestre ne doit pas être regardée uniquement comme la préparation à l'autre vie, ou comme l'achat au rabais du droit d'entrée au lieu de réjouissance. À leurs yeux, la vie présente est le paradis anticipé. Ils semblent étrangers au climat terrestre et se considèrent comme citoyens authentiques de la patrie surnaturelle. Selon l'expression thomiste, ils ont épousé les mœurs de la divinité en se conformant à l'esprit du Christ.

Nous n'en finirions plus d'établir des rapprochements entre eux, tellement ils cheminent sur les pas l'un de l'autre. Chez les deux nous rencontrons des faiblesses, qui accusent davantage l'action divine. La définition pittoresque que donne d'un saint le curé d'Ars s'applique aux deux : « Un peu de peau sur une brassée d'os ». Ils sont, l'un et l'autre, sans vigueur, sans taille ni prestance. Et tous deux n'ont qu'une science, celle de Jésus crucifié.

Jaloux de sa gloire, Dieu choisit les humbles comme collaborateurs de choix ; il les envoie chercher les brebis perdues, panser les plaies saignantes, guérir les corps et donner aux âmes consolation et repentance. Au long des âges, l'histoire se renouvelle des apôtres, humbles pêcheurs galiléens lancés à la conquête du monde.

[161]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

XIII

DERNIERS JOURS

Retour à la table des matières

À larges traits, nous venons d'ébaucher la vie et l'œuvre de celui qui rappelle tant le saint curé d'Ars. Attardons-nous à le contempler au soir de son existence, quelques mois avant sa mort. Visage émacié d'ascète, petits yeux bridés au regard vif, jeune et pur. Sur ses lèvres s'épanouit habituellement un bon sourire. Sa voix se fait grêle et chevrotante. Énergiquement, il se cambre afin de paraître moins voûté.

Depuis plus d'un an, le vénérable nonagénaire ne reçoit plus les pèlerins régulièrement. Pendant ses apparitions intermittentes à l'Oratoire, nous constatons avec douleur combien sa santé décline. Le mercredi et le dimanche seulement, il se rend à son bureau.

— Je dois aller à mon « bourreau », dit-il gaîment.

— Encore une journée de purgatoire passée, remarque-t-il, dans un bon sourire, après les heures consacrées à recevoir les solliciteurs.

Pendant l'été, il prend plusieurs jours de repos chez des parents ou des amis. Il passe son temps à décrire les beautés du ciel aux heureux qui ont le bonheur de lui procurer une oasis de tranquillité.

Son inlassable dévouement le pousse à dépenser le reste de ses forces au service du prochain. Au retour d'une de ses visites auprès des malades, il manque de s'effondrer : l'ami qui l'accompagne doit le soutenir. Une douleur aiguë [162] au cœur l'assaille fréquemment. Dès qu'elle cesse, il est prêt à entreprendre une randonnée en vue de semer les guérisons et les conversions.

Les supérieurs, qui le voient décliner, désirent couronner son beau rêve, parachever la basilique avant sa mort. Les démarches tentées dans ce dessein laissent peu d'espoir. Un geste de foi aplanit toutes les difficultés. Le premier mercredi de novembre, à la réunion du conseil de l'Oratoire, le bon frère André propose d'aller mettre une statue de saint Joseph dans les murs inachevés de la basilique. Le jour même, après dîner, nous nous rendons prier quelques instants à l'Oratoire primitif. Nous nous mettons à gravir en récitant le chapelet, la rude pente qui conduit à la basilique. Le frère André, qui essaie de suivre cette procession, s'arrête exténué. Une tristesse poignante, un serrement de cœur dans l'allégresse de notre geste de foi et la même pensée nous assaillent : la basilique se terminera, mais son artisan, le frère André, ne sera plus au milieu de nous... Par les durs escaliers de ciment rugueux, nous gagnons la nef écrasante, aux piliers monstres ; çà et là, un coin du ciel apparaît au travers des échafaudages.

Dans l'abside, la statue de saint Joseph est déposée. Au milieu de nos prières, la grandeur nous saisit de l'œuvre réalisée sur le mont Royal. Il semble bien que le vénérable vieillard ait été vraiment inspiré en proposant la démarche que nous exécutons. C'est la répétition, à quarante ans de distance, du geste qu'il accomplit lui-même, en logeant une statuette dans l'anfractuosité du rocher.

Et voilà comment, par le même acte de confiance, se continue l'œuvre de l'Oratoire. Toutes les difficultés jugées insurmontables s'aplanissent. Les permissions sont obtenues, l'emprunt bâclé, le grand maître choisi, qui remplacera l'architecte défunt et rajeunira les plans.

*

* *

[163]

Le vieillard demande avec insistance la permission d'entreprendre son voyage annuel aux États-Unis. Au désir de revoir ses nombreux amis américains, se joint l'espoir de recueillir les offrandes requises afin de poursuivre les travaux de la basilique.

À son retour, il semble se porter un peu mieux. Il est plein d'entrain et de gaieté. Le soir même de son arrivée, il se glisse à la dérobée dans l'obscurité de la crypte et dépose, en ex-voto, les béquilles et instruments de souffrance remis par les miraculés, au cours de son voyage.

Cependant, il semble pressentir sa fin prochaine. Déjà au mois d'octobre, il disait à M. Chartier, qui exécutait son buste :

— La continuation des travaux de la basilique est assurée, je suis inutile maintenant : c'est le temps de m'en aller.

Un confrère lui dit, quelques jours avant Noël :

— Les gens le disaient bien que vous verriez votre basilique.

— Je n'ai jamais dit que je la verrais terminée.

Rarement les saints voient le parachèvement de leur œuvre ici-bas. Un tel bonheur sera-t-il accordé au frère André ? En dépit de ces présages, il vivra, nous l'espérons, assez longtemps pour voir sa basilique ouverte au culte.

À la messe de minuit, il assiste dans sa stalle, derrière l'autel, à genoux tout le temps, la tête dans les mains, perdu en Dieu. La fatigue le force à se retirer avant la fin de la troisième messe. Son visage respire la joie. Il songe sans doute : « Dans un an ou deux, la fête de Noël sera célébrée dans la basilique. » Son « Nunc dimittis » vient à ses lèvres ; au sortir de l'église, il dit en effet au compagnon qui le conduit à sa chambre :

— J'ai tout fait ce que j'avais à faire, l'œuvre n'a plus besoin de moi.

Le soir, au souper, un vieil ami, qui fut son compagnon dès le début de l'Oratoire, lui dit :

[164]

— Encore un jour de Noël de passé.

— Pour moi c'est probablement le dernier.

— Mais l'Oratoire a encore besoin de vous.

— Quand quelqu'un fait du bien sur la terre, ce n'est rien en comparaison de ce qu'il pourra faire une fois rendu au ciel...

Le lendemain, revenant en auto avec un de ses amis, comme il passe près du petit hôpital de Saint-Laurent où il doit mourir, il fait cette réflexion :

— Comme ce serait une bonne place pour se reposer...

Comme les malades sont bien ici pour se préparer à mourir.

Et pourtant, jamais il n'y a séjourné.

*

* *

La nuit même, il est saisi par la maladie qui doit le terrasser. Une gastrite aiguë a raison de celui qui, depuis son enfance, souffre de l'estomac. Nous sommes dans la nuit du 27 décembre 1936. Le 31, au soir, il est transporté à l'hôpital de Saint-Laurent. Au moment du départ du monastère, pâle et tout tremblant, couché sur la civière, il trouve encore le moyen de sourire et de dire aux religieuses qui l'emmitouflent soigneusement :

— On dirait que je pars pour le pôle Nord.

À l'hôpital, après une crise qui le secoue violemment, il confie à la religieuse garde-malade :

— Le grand Tout-Puissant s'en vient.

Trois jours d'attente avant la rencontre du Bien-Aimé, trois jours de souffrance qu'il supporte en souriant.

— Pourquoi ne pas demander à saint Joseph de vous guérir ? lui demande-t-on.

Et celui qui a rendu la santé à tant de malades répond :

— Je ne peux rien pour moi-même.

Jusqu'à sa mort, il conserve sa gaieté souriante, sa lucidité d'esprit. Au moindre service rendu, il se montre reconnaissant et semble oublier ses souffrances. Toujours [165] gaiement il accueille les visiteurs. À la religieuse qu'il mande à son chevet, il dit, dans un sourire, pour s'excuser :

— C'est encore votre vieux « tanant » qui sonne.

Comme son bras, gagné par la paralysie, lui fait bien mal, il murmure :

— Mon bras, c'est un communiste, il m'en veut... il me fait souffrir, le méchant.

— Vous souffrez beaucoup ? lui demande-t-on.

— Oui, mais je remercie le bon Dieu de m'accorder la grâce de la souffrance, j'en ai tant besoin.

Il sait bien la pratiquer jusqu'au dernier moment, cette doctrine de la souffrance acceptée avec action de grâces, qu'il a prêchée toute sa vie. Quelques années auparavant, sa vieille sœur malade lui disait :

— Guéris-moi donc, tu sais que je souffre beaucoup. Tu guéris tout le monde et tu ne fais rien pour moi.

— Ce n'est pas moi qui guéris, c'est saint Joseph. Mais souffre donc, endure donc pour l'amour du bon Dieu. Cela vaut bien mieux avant de mourir.

Le bon frère, cloué à son ht d'hôpital, murmure à son supérieur :

— Mon père, nous ne pensons pas assez à la mort... J'ai quelque chose à vous demander... priez pour ma conversion...

Il accepte donc la mort pour le pardon de ses péchés, mais il semble bien y joindre une autre intention capitale. Son insistance à s'informer de la maladie du Souverain Pontife, à noter que celui-ci est bien plus nécessaire au monde que lui-même, nous laisse aisément soupçonner que le petit vieillard du mont Royal offre sa vie pour le vieillard de la colline éternelle.

— Souffre-t-il encore beaucoup, notre Saint-Père ? demande-t-il.

Quelques jours auparavant, il confiait à des amis qui lui [166] disaient combien l'œuvre de l'Oratoire requérait encore ses services :

— Il y en a un autre qui manquerait bien plus au monde que le frère André, c'est le pape. Si le Saint-Père partait, ce serait un désastre, il a tant à régler...

Ses prières et ses douleurs, il les offre également aux intentions de la sanglante Espagne. Il s'informe à maintes reprises de cette guerre fratricide.

Jusqu'à sa mort, le parachèvement de l'Oratoire le préoccupe, mais toujours il éprouve la plus inaltérable confiance. À deux reprises, il affirme en termes clairs, après s'être informé des démarches des supérieurs en vue de poursuivre les travaux :

— Ça va réussir, le temple de saint Joseph s'achèvera.

Le 4 janvier 1937, vers 11 heures du soir, au milieu des douleurs qui l'accablent, il évoque l'œuvre du mont Royal :

— Vous ne savez pas, dit-il, tout ce que le bon Dieu réalise à l'Oratoire... Quels malheurs il y a dans le monde ! J'étais placé pour voir cela. Il aurait fallu que je sois tout : avocat, médecin, prêtre... mais le bon Dieu aidait. Voyez sa puissance...

Il raconte comment saint Joseph guérit les malades, comment un paralytique peut le suivre et venir au salut du Saint-Sacrement avec lui, comment il en envoie un autre à confesse.

— Que Dieu est bon, qu'il est beau, qu'il est puissant ! Il faut qu'il soit bien beau, puisque notre âme n'est qu'un rayon de sa beauté et qu'elle est si belle !

Enfin, les dernières paroles avant le morne abattement :

— O Marie, ma douce mère et mère de mon doux Sauveur, soyez-moi propice et secourez-moi...

Puis il reprend faiblement, dans un souffle : « Saint Joseph... » les autres paroles deviennent inintelligibles...

[167]

Pendant trois heures, avant d'entrer dans le coma, il redit cette plainte résignée :

— Que je souffre, mon Dieu, que je souffre !

Alors commence le grand silence qui précède la mort de plus de vingt heures... Vers 8 heures, le *5* au matin, il reçoit l'extrême-onction, en présence de plusieurs amis et confrères, qui suivent la lutte terrible du mal.

Le vieillard s'affaiblit rapidement. Les religieuses cessent alors de défendre l'entrée aux gens qui ont découvert son refuge. Tout le jour durant, jusqu'à sa mort, c'est un défilé ininterrompu à son chevet. Quel amour et quelle vénération ! Depuis près de quarante ans il reçoit les malades, il continue.

Rapidement chacun s'approche avec respect, dans le plus profond silence, et fait toucher quelque objet de piété, aux mains exsangues et décharnées, aux vieilles mains qui ont frictionné et guéri tant de malades. Ses confrères, les yeux embués, enlèvent le crucifix qu'ils portent sur la poitrine pour le lui faire toucher. Le malade, les yeux clos, semble sommeiller. Hommes, jeunes gens, femmes, jeunes filles, de tout petits enfants s'approchent. Leurs lèvres murmurent une prière et leurs yeux disent la ferveur de leur supplication :

— Bon frère André, quand tu seras au ciel, souviens-toi de moi.

Dans bien des foyers, en cette veille d'Epiphanie, les réjouissances sont oubliées. Tous sont aux écoutes, à la radio, afin d'entendre les nouvelles que l'on donne du vieillard qui s'éteint dans le petit hôpital. Des familles entières sont à genoux... « Saint Joseph, gardez-nous notre frère André, qui a guéri papa, maman, ma sœur, mon petit frère, mon ami... qui m'a guéri. » C'est comme si un membre de la famille était à l'agonie. Ce mourant est l'ami, le bienfaiteur de tous. Par milliers, les faveurs insignes ont fleuri sous ses pas.

Dans la chambre du malade, quelques confrères et amis [168] agenouillés supplient ardemment... Derrière la crypte de l'Oratoire Saint-Joseph, les ouvriers préparent d'urgence un tombeau, et les coups de marteau résonnent caverneux, amplifiés après avoir heurté le flanc de la montagne. Nous nous défendons mal contre un reste d'espoir : il ne mourra pas, il ne peut pas mourir, il faut qu'il voie sa basilique terminée... Ces pensées nous poursuivent dans notre travail, avec l'image du vieillard décharné qui décline à Saint-Laurent. Dans nos moments libres, nous nous portons à son chevet. Hélas ! le mal s'aggrave. « À peine quelques heures à vivre », affirment les médecins.

En contemplant ce grand silence, nous évoquons une scène vieille de quatre ans. Victime d'une pneumonie double, le frère André semblait voué à une mort prochaine.

— S'il avait seulement vingt ans, affirmait le médecin, je dirais qu'il a une chance sur mille de s'en sauver. Mais comme c'est le frère André, je ne puis rien prévoir.

Une nuit, le malade était demeuré seul. Un ami intime, retiré dans une chambre voisine, prêt à répondre au premier appel, entendit sonner. Vite il courut au chevet du frère qui, tout bouleversé, articula péniblement :

— Je devais rêver, mais je ne suis pas sûr. Le diable m'avait par le cou et me serrait à m'étouffer... Je suis très mal, le cœur me fait mal... Savez-vous qu'on peut désirer la mort pour aller voir le bon Dieu ?

Sur sa demande, son compagnon lui frictionna la poitrine avec la médaille de saint Joseph et glissa, pour le distraire :

— Je crois bien que c'est permis, mais il n'y a pas de presse, nous avons besoin de vous... J'ai vu le ciel en rêve, frère André. .

Il se mit à lui décrire la beauté éblouissante de Dieu, la splendeur des anges, des élus, de la Vierge, de saint Joseph, un peu selon la façon dont le frère lui en avait si souvent causé :

[169]

Auprès de saint Joseph, il y avait un beau fauteuil libre. Je m'approche et demande effrontément :

— Pour qui est réservée cette belle place ?

— C'est pour mon meilleur ami sur terre, répond saint Joseph.

— Il n'y a pas de danger qu'un autre le prenne ?

— Non, j'y ai gravé son nom. Regardez plus près.

— Devinez ce que j'ai lu ?

Le frère André, qui avait écouté le récit avec intérêt, sans se douter du piège, murmura :

— Dites-le, je ne sais pas.

— J'ai lu... frère André.

— Non, ne dites pas ça ; je voudrais seulement être le petit chien de saint Joseph.

— Oui, mais le petit chien de saint Joseph jappera si fort que toute la terre l'entendra.

Au rappel de cet épisode, nous nous raccrochons à un reste d'espoir : si Dieu voulait nous laisser encore notre frère André, s'il voulait continuer le miracle de cette longévité.

Quelques amis et ses confrères de l'Oratoire passent la veillée à son chevet. En dépit de nos espérances, le malade s'affaiblit toujours. Voilà bientôt vingt heures que le mal triomphe. Vers onze heures et demie, vive alerte : la respiration semble cesser. L'assemblée récite la prière des agonisants, les litanies des mourants, celles de saint Joseph.

Le calme se rétablit chez le malade ; la respiration reprend plus régulière. Dieu nous laissera-t-il notre cher frère André ? Espérance vaine. La respiration redevient plus oppressée. La dernière agonie commence vers minuit et demi. De nouveau les prières montent, ardentes. À minuit et cinquante, le mercredi, 6 janvier, le malade expire.

Le De Profundis traduit mal notre état d'âme ; les paroles du Magnificat fusent de nos lèvres.

Nous contemplons la figure qui a repris son calme dans [170] la mort, et nous entonnons le cantique même du bienheureux, à son entrée dans le ciel, le Te Deum. Nous croyons entendre la parole de Jésus à son fidèle serviteur :

— Venez, le béni de mon Père !... car j'étais malade et vous m'avez visité...

— Mais quand donc, Seigneur ?

— Chaque fois que vous l'avez fait à un de ces petits, c'est à moi-même que vous l'avez fait...

[171]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l'Apôtre de Saint-Joseph.

XIV

TRIOMPHE

Retour à la table des matières

Six janvier mil neuf cent trente-sept, Epiphanie, manifestation du Sauveur, jour choisi pour l'exaltation de son fidèle imitateur, le frère André. C'est en même temps le premier mercredi de l'année, le premier jour consacré à saint Joseph.

Le frère André est mort ! Le frère André est mort ! La même exclamation douloureuse se répercute dans tous les foyers, se propage par toute l'Amérique et déborde le continent. Même les protestants et les agnostiques accordent une pensée au vieillard qui vient de s'éteindre dans l'obscur hôpital de Saint-Laurent.

Le masque mortuaire est coulé, l'exérèse du cœur pratiquée. Par respect, le corps n'est pas embaumé ; il doit cependant demeurer exposé une semaine à la vénération des fidèles. Déjà les visiteurs commencent d'affluer. L'après-midi, retour à l'Oratoire par un temps froid et gris. Théorie de confrères et d'amis silencieux, sanglots dans les clochers de l'église et du vieux collège de Saint-Laurent.

Aux abords du mont Royal, cette procession funèbre se mue en triomphe. Tout un peuple dévale la pente, à la rencontre du grand ami, et se joint au cortège pour une solennelle entrée dans la crypte de

l'Oratoire. Le corps du frère André est déposé au milieu de cette enceinte bâtie de [172] son dévouement, dans la chapelle latérale opposée à la porte centrale.

Il règne un climat de paradis... Toute la foule chante le Magnificat devant la tombe, et quand le père Albert Cousineau, recteur de l'Oratoire, d'une voix émue, résume l'œuvre et raconte les derniers moments du serviteur de Dieu, quelques sanglots dominent bien des pleurs étouffés...

Autour du pauvre cercueil de bois commun, recouvert de drap noir, les fidèles se pressent dans un débordement de vénération qu'on a peine à maîtriser. Une semaine entière ils défileront sans interruption.

Les lettres de sympathie, les télégrammes d'évêques et de notables pieu vent à l'Oratoire. Les communautés s'associent au deuil. Presque tous les journaux d'Amérique, de toutes langues, de toutes croyances, consacrent plusieurs colonnes au disparu. C'est plus qu'un deuil national.

En dépit d'une température inclémente, neige fondante, pluie et verglas, les visiteurs affluent au mont Royal. C'est une procession continuelle devant la tombe. Tous veulent contempler le grand ami du peuple, lui faire toucher des médailles, des chapelets, des crucifix. Le soir, le gros des gens se disperse, mais toute la nuit les portes de l'église doivent demeurer ouvertes.

*

* *

Le samedi, neuf janvier, sous une pluie glacée, diluvienne, par les rues où l'eau coule, entraînant la neige, une foule suit à pied la dépouille, qui est conduite à la cathédrale de Montréal. Cette vaste enceinte s'avère insuffisante devant l'assaut du peuple.

Le Requiem est imprégné d'une joie contenue, c'est presque l'allégresse du « Resurrexi », l'envolée d'une prière déjà exaucée. On se prend à rêver à la lumière, au repos éternel que goûte le disparu...

La dernière prière liturgique à peine terminée, la foule [173] se précipite afin de vénérer la tombe ou les moindres objets qu'elle a touchés.

Au dehors, les nuages en déroute se bousculent et se déchirent. De nouveau s'organise le cortège d'hommes, de femmes et d'enfants. Courbés sous les rafales du vent, tous cheminent, irrésistiblement entraînés à la suite du pauvre qui les a tant aimés. Ils vont par les rues montantes, insoucieux de tout, vers l'Oratoire, où depuis trente-trois ans les foules sont attirées.

Avant l'ascension de la montagne, une courte halte au collège Notre-Dame. La tombe ouverte est déposée à l'endroit même où, pendant quarante ans, le frère André exerça ses humbles fonctions de portier. Ils sont là tout autour, vieillis, blanchis, les confrères qui l'ont connu au temps de sa vie cachée. Celui-ci l'aida à tracer le premier sentier de la montagne ; cet autre, vivante image de saint Joseph, tout blanc, à la barbe fleurie, édifia le tout premier Oratoire ; un autre consola le frère André aux heures d'une rude épreuve. Ils sont là, revivant bien des scènes passées, tout fiers de leur ancien compagnon d'armes. Les collégiens viennent, un à un, toucher avec respect la dépouille mortelle. Ils symbolisent les générations écolières qui connurent le frère André comme portier...

Une dernière fois, le saint religieux gravit la montagne. Le souvenir nous assaille de ses milliers de retours, après avoir visité les malades, opéré des guérisons, allumé des repentirs, écouté les confidences sombres qui lui venaient avec larmes... Maintenant, le silence, la paix éternelle, le grand repos, lourd encore d'actions charitables envers les mortels.

Il continue d'être exposé en chapelle ardente, face à l'entrée, au milieu de la forêt d'ex-voto, d'instruments de souffrances laissés par ceux qu'il a guéris. Le défilé ininterrompu de pèlerins devient de plus en plus dense.

[174]

*
* *

Le dimanche, c'est l'assaut d'une marée humaine indescriptible. Tous les véhicules de Montréal ne semblent avoir qu'un but, l'Oratoire. Les trains de tous les coins du Canada et des États-Unis déversent par milliers ceux qui viennent voir une dernière fois l'apôtre de saint Joseph. Ils sont là près de cent mille aux abords de l'église.

L'immense esplanade est un champ humain aux épis drus comme blé, c'est une forêt de gerbes, toutes debout, serrées, ne faisant qu'une gerbe.

Le triomphe inouï autour d'une tombe durera jour et nuit, sans relâche jusqu'au mardi. Ils sont là attendant, quatre, cinq, six heures debout, le privilège de toucher une seconde les pieds du mort. Cette foule au dehors semble en arrêt, dans le remuement sans progrès de la mer avant le jusant ; toutefois, à l'intérieur, deux par deux, les gens défilent devant la tombe, au rythme de cent à cent vingt à la minute. Des infirmes, des aveugles, des malades de toutes sortes sont amenés, même un moribond est apporté sur une civière. La foule prie tout haut, jette des cris d'enthousiasme, quand une guérison semble s'opérer.

Et cette apothéose se maintient, qui exténue les plus fulgurantes descriptions. Cette réalité, les postérités la croiront légendaire. La prévision de S.E. Mgr Gauthier est dépassée. Un illustre visiteur de France lui demandait :

— Quel est ce frère André dont tout le monde parle ?

— C'est un homme de Dieu, répondit Son Excellence. Â sa mort nous verrons plus de la moitié de la population de Montréal accourir à son tombeau.

Même des saints très célèbres n'ont pas connu un tel triomphe, lorsque leurs restes étaient à peine refroidis. L'ouragan de gloire qui a passé sur plusieurs semble éclipsé par cette mort du très humble. Un souffle puissant soulève la ville comme une mer, et ses flots viennent frapper [175] le mont Royal, tant est vive la conviction de sainteté que l'on éprouve au sujet du frère André. On l'entoure d'autant de vénération, de marques de respect, que s'il était canonisé.

Combien se lamentent d'être passés jadis indifférents, incrédules devant lui, d'avoir frôlé un saint sans le connaître, d'avoir possédé un si riche trésor et de l'apprécier au moment de le perdre.

L'histoire des saints, copies fidèles de Jésus, ressemble toujours à celle du Maître. Pendant leur vie, ordinairement méconnus de leurs proches, parfois en grande estime chez le peuple, ils sont souvent combattus ou méprisés par un groupe d'esprits forts, successeurs des pharisiens et des saducéens. Rappelons-nous la petite Thérèse méconnue dans son cloître, sainte Bernadette traitée d'hallucinée par son en-

tourage, apparemment sous-estimée même pendant sa vie religieuse. Mais après leur mort, on dirait que Dieu dessille les yeux.

Ce sont les simples, les humbles qui savent reconnaître la sainteté, comme ce fut le cas au temps du Christ. Au soir de la mort du frère André, l'admiration cachée au cœur des « intelligents » commence à se manifester ; ils sont entraînés par le courant populaire ; témoin, ce journaliste qui l'avoue franchement :

— J'étais du nombre de ceux qui se croyaient trop intelligents pour se déranger pour le frère André. J'aurais regretté toute ma vie de ne m'être pas rendu auprès de sa tombe.

La semence jetée dans les âmes par l'exemple du frère André fleurit en ces jours. Ce n'est pas en vain qu'il a prié et souffert, que son dévouement s'est heurté à bien des attaques, à des incompréhensions, qu'il s'est impatienté contre la piété fausse et intéressée des gens, qu'il s'est offert en victime, qu'il a désiré être coupé en mille morceaux plutôt que de voir son peuple livré à la barbarie du communisme. Ce triomphe est la garantie de sa mission. [176] Aux quatre coins du pays et des États-Unis, il a été le semeur de Dieu et cette multitude de conversions à son tombeau marque la sainteté de son œuvre.

Plusieurs, venus pour le plaisir de se donner un bain de mouvement, d'agitation et de bigarrure, sont profondément touchés. La crainte les saisit soudain que leur vie ne s'harmonise pas avec la grandeur de la vocation chrétienne. Que de cœurs obstinés, fermés à la grâce, se sont réconciliés avec leur Dieu, qu'ils pensaient n'aimer plus. Dans les ténèbres des confessionnaux propices au guet-apens de la grâce, que d'aveux, de régénérations morales, non seulement à l'Oratoire, mais par toutes les églises de la ville. Seule la vue de cette apothéose peut nous en donner l'idée. H faut vivre ces heures hallucinantes, entendre cette rumeur de la foule que rien ne peut dissuader de son attente ; il faut être saisi par l'élan de cette foi irrésistible. Nous vivons ce spectacle, les yeux mouillés, le cœur nous battant dans la gorge.

Cet hommage envers la sainteté est l'aveu inconscient de nos cœurs, faits non pour l'a peu près d'une religion anémiée, mais pour un don total, absolu, un amour qui sacrifie tout à Dieu. Cette appétence de la perfection gît même au cœur des païens, même au cœur de ceux que la haine et la misère poussent à étouffer ce désir. L'obstacle à l'ex-

tension du règne du Christ, c'est la veulerie des demi-chrétiens qui pullulent, donnant une fausse idée du christianisme par leur religion décolorée. Le christianisme dans sa beauté, sa splendeur, ses sacrifices, est le seul qui vainc. D'après ses fruits, les vies conformes à l'évangile, nous devons le juger. Cette pensée en arrêterait plusieurs au bord du reniement. Les frère André sont légion dans l'histoire de l'Église.

— Et quand on dit, écrit un célèbre converti, que l'Église a reçu des promesses éternelles, il faut entendre que les saints rejailliraient toujours.

L'espérance du grand soir des jouissances temporelles, [177] des jouissances charnelles dans la paix et l'amour, ce rêve, cher aux communistes de bonne foi, remplace le désir inavoué de se sacrifier à une grande cause, au bonheur souverain. Le frère André, lui, a vécu constamment pour l'éternel soir de jouissance infinie, le seul capable de rassasier nos cœurs, hantés d'un bonheur perdurable.

Le mardi matin, quelques instants avant le service funèbre, septime, le corps est porté à l'extérieur par la porte centrale, à la vue du peuple qui ne peut pénétrer. Dans l'église à peine endeuillée, la liturgie des morts commence, que l'on voudrait blanche et fleurie comme celle des saints. Monseigneur Limoges, évêque de Mont-Laurier, officie ; le cardinal Villeneuve, archevêque de Québec, avant de chanter l'absoute, exprime le triomphe inouï de l'humble serviteur de Dieu :

« Quelle que soit la réputation de vertu de ses enfants, l'Église impose qu'on leur fasse à tous des funérailles de prières et de suffrages pour les fragilités humaines qu'ils ont pu commettre dans leur vie, et elle défend de prévenir le jugement qu'elle se réserve de porter sur l'héroïsme de leur vie et sur l'assurance de leur entrée au ciel. Respectueux de cette prudence de la sainte Église, nous pouvons tout de même dire ce matin que nous faisons la fête de l'humilité.

« Sur la tombe qui garde les restes vénérés de 1 apôtre de saint Joseph, le frère André, vous lirez trois mots : *Pauper, Servus et Humilis. Pauper :* pauvre, le religieux que vous êtes venus voir ici tant de fois ; *Servus :* serviteur, frère convers, au dernier rang de sa communauté ; *Humilis :* humble, si petit à ses propres yeux qu'il ne soupçonnait même pas l'ampleur de son œuvre, et qu'il ignora toujours qu'il pût attirer les foules. » Et cela reporte notre pensée sur un autre pauvre, un

autre obscur, Joseph, époux de Marie, que Dieu choisit pour abriter la virginité de sa Mère et protéger la divinité de son fils. Voyez celui que saint Joseph a choisi, non seulement [178] pour construire cette basilique, mais pour répandre la dévotion qui s'est emparée de notre peuple depuis trente ans.

« Du frère André à saint Joseph, remontons encore plus haut, allons jusqu'au Christ, descendu du ciel sur la terre et né dans une crèche pour sauver le monde. Voilà le vrai christianisme, que nous célébrons en ces jours où ces murs ont été trop étroits pour recevoir les centaines de mille croyants. C'est à l'humilité que vous venez de rendre hommage, et c'est sur la doctrine de l'humilité qu'il nous faut insister aujourd'hui.

« O vous, les humbles de la terre, vous qui souffrez, vous qui travaillez, retournez à vos labeurs et à vos foyers avec cet enseignement du christianisme. Comparez cette doctrine avec celles qui vous promettent un vain paradis sur terre. Cette mort et ces funérailles sont pour vous une grande leçon de charité. Elles sont aussi l'occasion d'une augmentation de foi et de confiance dans l'éternelle récompense. Tout en priant pour ce saint serviteur de Dieu, c'est le sentiment qui doit trouver place dans vos cœurs.

« Vous allez redescendre au travail quotidien ; vous allez retourner à vos peines et à vos souffrances. Pensez au sceau divin que le Seigneur met sur la vie des humbles. Pensez qu'aucun prince de l'Église ou de la terre ne saurait songer à avoir des funérailles qui provoquent les sentiments du plus profond des cœurs, comme celles de ce jour. Continuez à entendre la voix de l'humble serviteur de Dieu qui vous dit : « *Ite ad Joseph.* »

Après l'absoute, détail infime mais ayant valeur de symbole, l'*in paradisum* est oublié, qui supplie les anges de conduire l'âme au ciel. Ce souhait est déjà réalisé, sans doute. Le corps, transporté au lieu de la sépulture, en la chapelle même où il fut exposé, est placé dans un sarcophage de ciment.

Le peuple désire revoir encore les traits de son bienfaiteur [179] tant aimé. Deux jeunes gens, qui, dans cette intention, ont parcouru cinquante milles à pied, doivent sacrifier cette joie. L'après-midi, monseigneur Gauthier vient présider la mise au tombeau. Une der-

nière fois quelques privilégiés ont le bonheur d'entrevoir le visage du cher disparu...

Devant le tombeau scellé sur la dépouille du petit paysan de Nouvelle-France, choisi par Dieu afin de développer le culte de saint Joseph, nous songeons au dernier sommeil de la bergerette de France qui eut une mission semblable à la sienne ; nous songeons à la gentille Bernadette Soubirous qui reposa, elle aussi, sous les murs d'une chapelle dédiée à saint Joseph, dans le jardin de son cloître.

Bien des divergences dans la manière dont vous a conduits tous deux la Providence, mais bien des similitudes aussi. Pauvrette de Massabielle, bambine sans culture, élue pour développer le culte de l'Immaculée Conception, après la proclamation de ce dogme, que votre vocation ressemble à celle de l'humble convers de Sainte-Croix, destiné à propager la dévotion envers saint Joseph^ peu après le choix officiel de ce saint comme patron de l'Eglise universelle. Tous deux, artisans d'une œuvre disproportionnée à vos forces, vous êtes auréolés par la grandeur de votre mission.

[180]

[181]

Le Frère André de la Congrégation de Sainte-Croix, l’Apôtre de Saint-Joseph.

XV

SURVIE

Retour à la table des matières

Le triomphe inouï que fut la mort du frère André persiste. Â toute heure du jour, des pèlerins s'agenouillent à son tombeau. Le fidèle serviteur continue de recevoir les gens, de recueillir leurs suppliques et de les porter à saint Joseph.

Il dort là, dans une humble alcôve, léger enfoncement du mur, qui rappelle les « Loculi » des catacombes. L'or, le marbre, les richesses d'une prétentieuse chapelle funéraire auraient trop contrasté avec sa vie de renoncement, de pauvreté et d'humilité. Quelle austère grandeur ! Seul un nom se détache sur le cercueil enrobé dans son velours noir de granit poli : frère André, c.s.c.

Comme elle est touchante, la foi des malades, des déshérités, des désolés, au tombeau de leur ami. Sans respect humain, ils s'agenouillent, souvent le front appuyé sur cette tombe ; parfois une mère y couche même son tout jeune enfant. L'ardeur de la prière se lit sur leurs lèvres et dans leurs yeux fixés en Dieu. Obtenez-moi cette guérison, convertissez mon enfant, donnez-moi du travail, disent les suppliques qu'ils déposent avant de partir.

Puis ils se rendent par les escaliers roulants au Musée du frère André où sont reproduites des scènes émouvantes de sa vie et de sa mort. Il leur est donné de vénérer le cœur du frère André, conservé dans une urne de verre enchâssée dans une stèle de marbre.

[182]

Â « l'heure du frère André », nous sentons combien vive est la fidélité du peuple à son grand ami. Au lendemain de l'ensevelissement, un compagnon qui, pendant plus de quinze ans, ordonna le défilé des gens au bureau du frère, demande l'autorisation de venir, avec un groupe d'intimes, commémorer la mort de leur ami commun, chaque premier mercredi du mois, dans une heure de garde à son tombeau. À la première rencontre, ils n'étaient pas une poignée, mais plus de mille ; et depuis, chaque mois, pendant cette veillée, l'église est remplie à déborder.

Autre signe de la vénération des fidèles, c'est leur concours généreux apporté au parachèvement de l'Oratoire. Le nombre des pèlerins s'accroît et le rêve du cher disparu se réalise.

Dix mois à peine après le départ de l'animateur de l'Oratoire, ce que tous concevaient comme un rêve irréalisable, avant de nombreuses années, est accompli ; le dôme majestueux de la basilique se dressait déjà sur le mont Royal. À cette époque, les religieux renouvelèrent le geste de foi qu'avait demandé l'année précédente, le frère André :

— Vous voulez couvrir la basilique : installez la statue de saint Joseph dans les murs ouverts, et lui, il trouvera bien de quoi se couvrir...

Par une froide après-midi automnale, nous nous rendions en procession dans l'abside de la basilique maintenant couverte. En présence des quelque deux cents ouvriers à genoux, devant la statuette de saint Joseph, nous avons récité le chapelet, chanté les litanies du saint patriarche, et demandé la glorification du frère André. En une seule année, quel travail, quelle réussite au delà de toute espérance !

Même le chemin de croix, dans la montagne, est érigé, que le bon frère a tant souhaité. Saisi d'une émotion extraordinaire, le regard avivé, il confiait à un ami, quelque temps avant sa mort :

[183]

— Comme il va y en avoir des conversions, au chemin de croix de la montagne. Je pense même qu'il va y en avoir plus que dans la basilique.

Un maître dans Fart de disposer les réalités de manière à ce qu'elles enchantent l'âme, a bien voulu dessiner les allées sinueuses où les foules viendront revivre la passion du Sauveur. Le terrain boisé, capricieux, embroussaillé, inculte, il a su le discipliner sans heurts, l'harmoniser « en respectant la virginité de la nature », par le seul tracé des voies ou ronds-points. On dirait un parc séculaire aux essences forestières variées, savamment disposées.

Au long du chemin tourmenté, les chênes, les érables, les bouleaux s'alignent comme plantés là à dessein. Quelques marches de pierre coupent parfois un raidillon. Çà et là, l'ossature de la montagne a été dénudée. Dans les décors les mieux choisis, d'étroits bouts de sentiers filent, que terminent de hautes croix blanches.

D'année en année, les croix sont remplacées par des statues de pierre, à mesure que le sculpteur peut poursuivre son œuvre gigantesque.

L'œuvre matérielle du frère André se développe, pâle image de son action spirituelle.

*
* *

Le peuple commence à méditer, à mieux comprendre cette vie d'obscur travailleur, de petit convers qui s'est dévoué totalement à ses frères, les pauvres, les malades et les affligés.

La mort dégage la véritable physionomie du frère André, en estompant les légères imperfections qui pouvaient demeurer en lui. À la pensée de tous s'imposent son bon sourire rayonnant de joie intérieure, son visage torturé et souffrant, lorsqu'il parlait de la passion de son Sauveur, ses traits illuminés lorsqu'il causait si simplement de saint Joseph et du ciel.

[184]

Tous peuvent voir en lui l'homme aux miracles, l'honnête, le juste envers tous, du plus petit au plus grand, le bienfaiteur social, l'auteur

d'un monument qui attire des millions de visiteurs. Mais la vérité, que seules les lumières d'une foi vibrante découvrent, c'est l'action merveilleuse de FEsprit-Saint en lui, l'idéal de vie chrétienne qu'il incarna.

Il ignora toujours nos atermoiements, notre art d'édul-corer la doctrine du Maître ; il fut un chrétien convaincu, agissant, loin de cette tourbe de gens routiniers, qui suivent le courant du laisser-aller général. Il embrassa loyalement l'évangile et le suivit à la lettre sans s'occuper de la moutonnerie du grand nombre.

Sachons voir son existence toute droite, toute simple, centrée en Dieu, modèle de ce que seraient les nôtres si nous pratiquions intégralement la doctrine du Maître. Cet exemple s'affirme plus tranchant dans notre siècle où s'affichent le relâchement, l'amour du monde, du confort, de l'argent pour jouir, la poursuite hallucinante des plaisirs, la démangeaison de vitesse, l'abrutissement d'occupations matérielles vaines, l'oubli pratique de Dieu avec un christianisme de surface.

Sa vie condamne notre conception d'un Christ à la page, qui rappelle le Messie imaginaire que s'étaient créé les Juifs. Nous nous sommes fait un modèle ami des richesses, des plaisirs, des sports, du théâtre, de la mangeaille et des beuveries. Et nous oublions le véritable Sauveur, bafoué, flagellé, crucifié, à l'effigie duquel les aspirants au royaume céleste doivent être façonnés.

Cette immense grâce d'une vivante fleur de l'évangile, placée sous nos yeux, nous rappelle vivement l'enseignement que nous avons peine à lire, devenu un amas d'assertions inertes. En songeant à cette action qu'exerce le frère André, il nous vient à la pensée l'image de Péguy décrivant le rôle des saints :

« Quelques saints marchent en tête. Et le grand cortège [185] des pécheurs suit derrière. Ainsi est faite la chrétienté. » C'est ainsi qu'on obtient les grandes professions. » Quelques pasteurs marchent devant, et le grand troupeau suit derrière.

« Ainsi est fait le cortège de la chrétienté. » La vie et l'œuvre du frère André font éprouver cette appétence morale qui incite les âmes vers les spectacles et les êtres où elles trouvent leur nourriture propre. Le même désir qui poussait les Palestiniens vers le Christ, porte les chrétiens, au long des siècles, avec un sentiment infaillible vers les serviteurs de Dieu. Sans doute, parfois, Jésus eut-il à reprocher aux

foules de le rechercher uniquement parce qu'elles voulaient du pain matériel. De même le frère André a combattu les assiduités qu'inspirait un intérêt matériel ; il a rectifié sans cesse la poussée des fidèles en l'orientant vers Dieu.

À visiter les lieux sanctifiés par lui, à se représenter les conditions de son séjour, les fidèles trouvent comme une pente qui rend accessible les abrupts sommets de la vertu. D'un léger contact avec ce modèle, ils obtiennent un durable avantage. La perfection n'est plus à leurs yeux un catalogue d'affirmations décharnées. Ils sont en présence d'un homme qui a lutté, souffert, vécu comme eux, au milieu d'eux.

La mort n'a fait que hausser le frère André dans l'estime et la vénération des fidèles, mais n'y a-t-il pas danger d'exagération de leur part ? Le serviteur ne va-t-il pas supplanter un peu son maître, faire figure de voleur posthume, en dérobant la gloire de saint Joseph, après s'être appliqué toute sa vie à l'édifier ? Non pas, l'artisan nazaréen se moque bien de cette crainte puérile, et c'est lui-même qui a dû préparer à son vaillant serviteur ce triomphe éclatant que seule l'action d'en haut peut expliquer.

D'ailleurs, le sens chrétien guide les fidèles les plus ignorants. Us savent hiérarchiser leurs dévotions ; presque [186] tous les billets, déposés sur le tombeau du frère André, demandent à ce bon serviteur de présenter leurs requêtes à saint Joseph, afin que Dieu leur accorde telle faveur...

L'affection que le monde porte à cet humble convers semble bien voulue du ciel. À dessein Jésus a fait fleurir le culte de son père adoptif, patron des ouvriers, à l'heure où les travailleurs, mal partagés dans la vie, sont sollicités par des doctrines de haine pires que leurs maux. À dessein aussi, il a choisi pour propager ce culte en Amérique une copie vivante de saint Joseph. Cet obscur tâcheron, penché pendant toute sa vie sur les membres souffrants du Christ, ne ressemble-t-il pas un peu à son modèle, l'artisan de Nazareth qui veillait sur Jésus ? La mission du frère André n*est pas seulement de conduire les travailleurs à saint Joseph, mais aussi d'être une pâle réplique de ce saint, d'être l'ouvrier qui a modelé sa vie sur son saint patron, prêchant ainsi au peuple, de façon concrète, le travail, l'humilité, l'obéissance, l'amour de Dieu et du prochain.

De l'aveu de tous, une grande grâce a passé, un réveil chrétien se constate depuis la mort du frère André. Il faut avoir vécu à l'Oratoire les jours inoubliables qui ont suivi le décès de ce religieux, il faut avoir vu la foule d'une centaine de mille à la fois prendre d'assaut le mont Royal, pour comprendre cette poussée de conversions dont nous sommes témoins. Il en est qui sont venus jeter le fardeau de leurs péchés avant de toucher le tombeau de cet homme de Dieu en disant :

— Je n'étais pas digne de m'approcher de lui.

Des gens viennent confesser en pleurant une vie de désordre, et le prêtre demande :

— Qu'est-ce qui vous a décidé à revenir à Dieu ?

— Je suis venu à l'Oratoire presque malgré moi, à la mort du frère André, et j'ai été tellement bouleverse. Proclamez-le, mon père, c'est lui qui m'a tiré du péché. Le bon frère André a obtenu ma conversion.

[187]

Ainsi, dans la mort, l'humble frère continue la mission que la Providence lui a confiée, conduire les fidèles à saint Joseph pour les rapprocher de Jésus. La guérison des âmes a toujours été l'intention primordiale de cet apôtre. Au début de son œuvre, il confiait à un ami, frère convers comme lui : « Ah ! si j'avais un prêtre pour nettoyer l'âme de ces gens qui viennent me voir ; ils s'en vont bien disposés, mais qui sait s'ils iront se confesser ? »

Dieu conserve à son serviteur les mêmes appâts pour attirer les âmes, les faveurs temporelles obtenues par l'intercession de saint Joseph. À son tombeau se renouvellent les merveilles dont furent témoins les pauvres murs de son bureau.

À voir les milliers de faveurs accordées, à constater le grand nombre des conversions, des faveurs, qui lui sont attribuables, il semble bien que le frère André soit appelé à devenir officiellement ce qu'il est déjà dans le cœur du peuple, le saint qui, auprès de son maître saint Joseph, patron du Canada, dirige notre nation dans ses destinées.

*

* *

Nous voilà au terme de cette esquisse biographique. Telle est la mosaïque composée de détails grappillés dans cette longue existence.

Nous n'avons pas essayé de couler ce saint dans un moule tout fait, selon notre idéal propre de perfection, mais nous avons suivi les sinuosités de son âme et de sa vie. Nos efforts ont tendu à le saisir tel qu'il est, avec son degré de culture et son caractère. Il est apparu profondément marqué à l'effigie du Maître, depuis les pas hésitants de l'enfance jusqu'au cheminement encore robuste de la vieillesse.

La pénurie de documents écrits, la réserve jalouse de son âme repliée sur elle-même par humilité, expliquent le dessin parfois un peu flou de ces pages. Il s'est défendu en effet contre toute incursion dans son intimité ; seul un [188] motif charitable lui fit de temps à autre trahir l'éclat de ses dons surnaturels. Nous avons laissé tomber les noms et dates inutiles, sacrifié la savante anatomie d'une rigoureuse analyse critique, nous contentant d'indiquer les sommets et de sonder çà et là quelques beautés. N'est-ce pas la constante préoccupation du portraitiste de choisir seulement les traits qui disent l'âme, d'essayer d'exprimer le modèle mieux que les photos enregistreuses d'instants fugitifs ? Ces pages, dans le désordre de leur germination hâtive, ne visent pas à dérouler complètement le film d'une existence terrestre, mais à décrire la vie spirituelle sous-jacente...

Elles veulent être un témoignage de fidélité à la mémoire du cher disparu. Dans un geste d'amour, nous venons les déposer sur sa tombe, parmi les fleurs demi-fanées que laissa une main inconnue...

Bon frère André, après avoir appris à te mieux connaître, nous pénétrons dans la crypte à la voûte surbaissée, aux larges vitraux avares de lumière, et, mêlés à la foule des pèlerins, nous venons nous agenouiller à ton tombeau. Tu restes encore l'animateur de l'Oratoire. Vieillard si bon, bien pâle, toujours souriant, frêle vieillard au regard jeune, tu hantes l'esprit du peuple. Comme aux jours de ta vie terrestre, les visiteurs, dès leur arrivée au mont Royal, posent cette question : « Où se trouve le frère André ? » Ton aimable bureau, que tu nommais « ton bourreau » à la fin de ta vie, est remplacé par le lieu de ta sépulture. Le contact de cette pierre froide qui recouvre ta dépouille mortelle continue l'action merveilleuse de tes mains décharnées. Du haut du ciel, tu répands une pluie de grâces, tu demeures l'intermédiaire entre nous et saint Joseph. Ta parole : « Quand quelqu'un fait du bien sur la terre, ce n'est rien en comparaison de ce qu'il pourra faire, une fois rendu au ciel » est la réplique de la promesse laissée par la petite Thérèse : « Je veux passer mon ciel à faire du bien sur la terre. »

[189]

Avec ferveur fuse de nos lèvres cette prière qui renferme la synthèse de ta vie et de ta survie :

« O Jésus, qui avez voulu propager le culte de votre père adoptif, saint Joseph, par l'humble frère André, obtenez-nous que la sainte Église glorifie au plus tôt ce fidèle ami des pauvres, des malades et des affligés. »

[190]

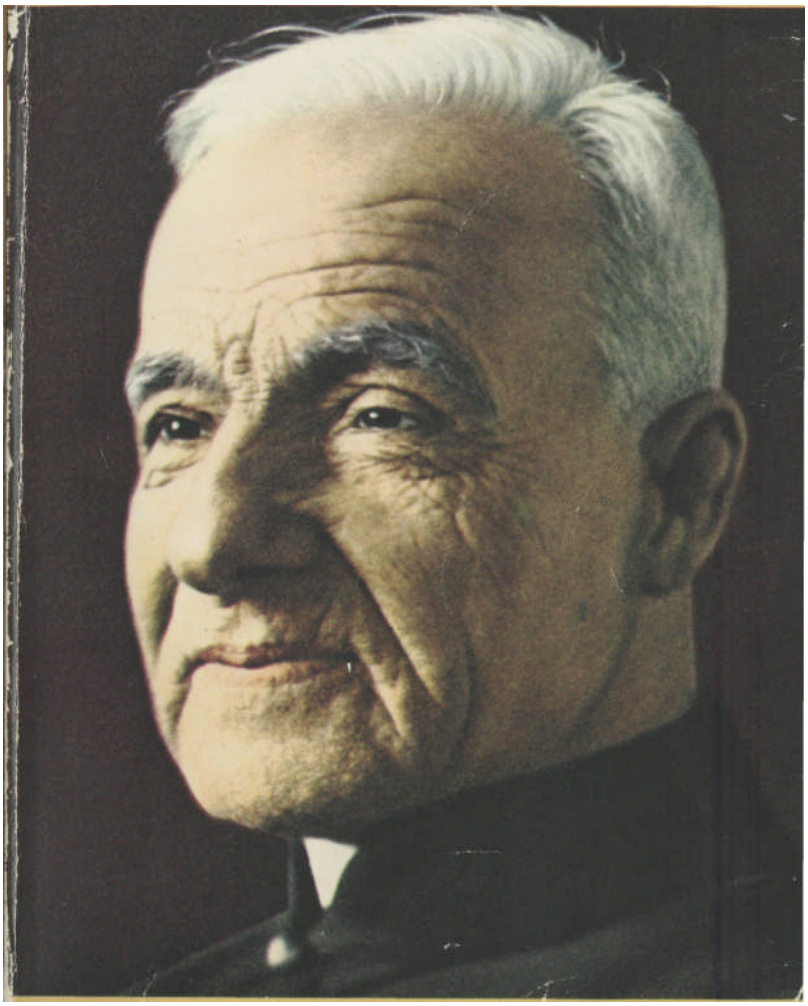
[191]

TABLE DES MATIÈRES

Quatrième de couverture
Note liminaire [7|

Présentation [9]
I. Souvenir d'une maman [13]
II. Vocation [25]
III. Semence [33]
IV. Floraison [45]
V. Épanouissement [59]
VI. Confiance [75]
VII. Humilité [89]
VIII. Charité [99]
IX. Imperfections [113]
X. Dévotions [123]
XI. Vie spirituelle [135]
XII. Deux figures de saints [149]
XIII. Derniers jours [161]
XIV. Triomphe [171]
XV. Survie [181]

Le Frère André



Quatrième de couverture

À la mort du Frère André, le 6 janvier 1937, environ un million de personnes se rendirent à l'Oratoire Saint-Joseph du Mont-Royal pour lui rendre un dernier hommage.

Durant sept jours, malgré la pluie, la neige et le froid, les services de transport de Montréal furent littéralement débordés. Des trains spéciaux furent mis à la disposition des pèlerins dans les Etats du Maine, du Massachusetts, du Connectiez, du Rhode-Island, du New-Hampshire, de New-York et du Vermont.

Jour et nuit, cette foule immense se pressait aux portes du sanctuaire. Il fallait parfois attendre de longues heures avant de parvenir au petit cercueil de bois où l'on pouvait jeter un dernier regard sur le visage du Frère André.

Le deuil se changeait en triomphe. En effet, durant de longues années, cet humble petit frère avait aidé des milliers de personnes à dépasser leurs peines pour redécouvrir l'espérance.

Si vous désirez mieux connaître l'Oratoire, demandez « L'Ami du Frère André »s un bulletin de quatre pages publié tous les trois mois. Ecrivez ; téléphonez.

Père Recteur,

Oratoire Saint-Joseph,

3800 Reine-Marie,

Montréal

H3V 1H6

Tél. : (514) 733-8211

Fin du texte